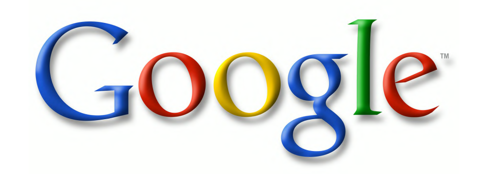


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08157697 1
Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BXM
Digitized by Google

Digitized by Google

LA SŒUR

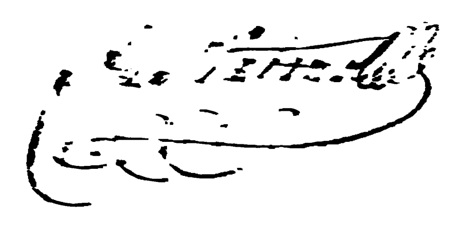
MARIE D'AGRÉDA

ET

PHILIPPE IV

Digitized by Google

[illegible]



PARIS — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
Quai des Augustins, 55.

Digitized by Google

LA SŒUR

MARIE D'AGRÉDA

ET

PHILIPPE IV

ROI D'ESPAGNE

Correspondance inédite traduite de l'espagnol

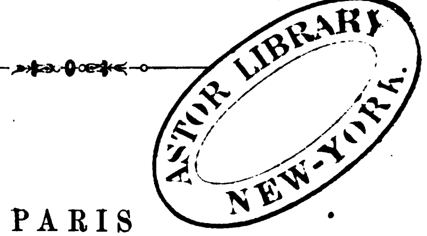
D'APRÈS UN MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

AVEC

UNE INTRODUCTION ET DES DÉVELOPPEMENTS HISTORIQUES

PAR

A. GERMOND DE LAVIGNE.



PARIS

AUGUSTE VATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DU BAC, 50.

—

1855

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION.

I

Philippe IV se rendant, en 1643, de Madrid à Saragosse, où l'appelait le mauvais état des affaires de Catalogne, fit une halte de quelques heures dans un monastère de religieuses, situé dans la petite ville d'Agréda, sur les confins de l'Aragon et de la Nouvelle-Castille.

Ce prince, qui avait vu se détacher de la couronne d'Espagne le Portugal d'un côté, la Catalogne de l'autre, et qui ne savait opposer à ces événements humains ni force ni résolution; ce roi faible, qu'on comparait à un fossé, avec cette inscription : *Plus on lui ôte, plus il est grand,* venait à Agréda demander aux prières d'une

Digitized by Google

humble femme, dont la sainteté avait dans toute l'Espagne une immense renommée, les remèdes énergiques que réclamait l'état de décadence de ses royaumes.

On a conservé la date de cette royale visite, — 10 juillet, — et telle fut l'impression que produisit sur le monarque ce premier entretien avec la *servante de Dieu*, qu'il se proposa d'entretenir avec elle une correspondance, aussi bien sur les affaires de son royaume que sur toutes les questions qui intéressaient le repos de son âme et le soulagement de son esprit.

La première lettre fut écrite par Philippe IV, de Saragosse, le 4 octobre 1643. « Le roi, dit le R. P. Samaniego, qui fut l'historien de Marie d'Agréda, pliait son papier par le milieu; il écrivait à mi-marge, de sa propre main, et la sœur répondait sur l'autre marge. »

Le roi fit de ce commerce son occupation préférée. De sa part, c'était le journal des événements dans lesquels l'Espagne était engagée; journal renfermé, du reste, dans des limites étroites, sans considérations politiques, sans larges aperçus; plein d'intérêt néanmoins, parce qu'il donne le mot de quelques énigmes de ce temps, et qu'il nous montre le roi sans étiquette, en déshabillé, *écrivant lui-même*. C'est la causerie d'un bonhomme, d'un père de famille qui s'inquiète de la fièvre de sa femme, des indispositions de ses filles, et qui se borne à raconter, avec un douloureux sentiment,

Digitized by Google

ses défaites, ses pénuries et ses demi-victoires; c'est quelque chose comme la quotidienne consultation du malade qui rapporte par le menu, à son médecin, ses moindres sensations, et qui fait appel, pour chacune, aux grands efforts de la science; une préoccupation constante à l'endroit de la succession masculine de sa couronne, fortement compromise, en 1646, par la mort prématurée de l'infant don Balthazar-Carlos; un instant garantie, en 1657, par la naissance de don Philippe-Prosper, mort dans l'enfance; et enfin assurée, après bien des souhaits, des prières et des chances contraires, par la venue, *in extremis*, d'un prince chétif de corps et d'esprit, qui fut Charles II, roi à trois ans.

Du côté de la vénérable mère, l'humilité la plus grande, la plus ardente affection pour le trône, peu d'instincts politiques, nulle volonté de faire profiter à des intérêts individuels un ascendant si promptement conquis; des prédications d'une morale élevée sur tous les points de la foi; des conseils d'une grande sagesse et d'une énergie peu féminine; une tendresse moins mystique, moins exaltée que celle de sainte Thérèse, un ascétisme plus pratique, s'exprimant en termes heureux, et toujours avec une savante inspiration.

Cette correspondance, qui resta secrète entre le roi et l'abbesse, dura vingt-deux ans, c'est-à-dire depuis 1643 jusqu'à 1665, époque de la mort de sœur Marie. Le roi

Digitized by Google

l'entretint avec une scrupuleuse régularité, y trouvant tant de charme, que lorsque la sœur tardait à lui répondre, il s'en affligeait, « comme s'il lui eût manqué son unique soulagement. » Les lettres de la sœur le consolèrent de tous les ennuis de son règne, de toutes les incommodités d'un état de maladie presque continuel; et ce fut pour lui, en un mot, un besoin si impérieux que, lorsque Marie fut morte, n'ayant plus personne qui le consolât, ne recevant plus de personne autour de lui ces prédications exaltées qui occupaient toutes ses heures, sans qu'il en eût jamais profité, il tomba dans le dégoût de la vie, et se laissa mourir quatre mois après la vénérable sœur.

Les originaux de cette double correspondance entre Philippe IV et Marie d'Agréda étaient conservés dans le cabinet du roi. A la mort de ce prince, ses ministres s'en emparèrent et se les partagèrent comme de saintes reliques. La dispersion fut fatale à cette curieuse collection. « J'espère, disait cependant le R. P. Samaniego, qu'on donnera un jour au public ce qu'on en pourra ramasser. Ces lettres serviront de miroir aux princes catholiques; elles prouveront la piété de notre grand Philippe, qui sut joindre la perfection chrétienne au pouvoir royal. » Cet espoir fut déçu, et nous ne saurions dire si après deux siècles, si, après tant de misères, de révolutions et de destructions, on retrouverait quelques

Digitized by Google

feuilles de ces précieux autographes enfouis dans des archives de famille.

Ce que nous connaissons aujourd'hui de ces lettres nous le devons au hasard, et nous rapporterons plus loin comment ont été découvertes, au milieu des pages d'un manuscrit traitant de tout autre chose, les copies de *quarante-deux* lettres du roi et de la sœur.

Racontons d'abord quelle fut cette femme célèbre et vénérée.

Elle était fille de François Coronel et de Catherine d'Arana, honnêtes bourgeois de la ville d'Agréda. Sa santé délicate, les maladies, les fièvres ardentes qui la minaient sans cesse, un état de continuelle langueur, de timidité invincible, de mélancolie instinctive, en faisaient un de ces êtres qui ne sont pas de ce monde, qui n'y réclament aucun rôle actif, et qui semblent prédestinés à quelque chose d'étrange et de surnaturel.

Sa piété était sans égale et produisit bientôt de tels effets, qu'ayant à peine quinze ans et voulant embrasser la vie religieuse, elle y entraîna sa mère et sa sœur. Se séparant par un mutuel consentement de leurs plus chères affections, brisant les liens de la famille, toutes trois s'enfermèrent dans la maison paternelle, obtinrent de l'autorité ecclésiastique d'y embrasser la règle de saint François, et aidées de trois saintes femmes qu'on

Digitized by Google

leur envoya de la maison mère de Burgos, elles fondèrent, de leurs propres ressources, sous le titre de *l'Immaculée-Conception,* un monastère de religieuses déchaussées, qui acquit en peu de temps, dans les provinces d'Aragon et de Castille, une grande renommée.

Ce touchant sacrifice trouva tout aussitôt des imitateurs, et le R. P. Samaniego rapporte que plus d'une fille noble et pieuse, *courant après l'odeur de ces parfums de sainteté,* vint se faire religieuse dans le nouveau monastère, sans être arrêtée par la crainte d'une si grande austérité ni d'une pauvreté si étroite.

En même temps, le père et les deux frères quittaient à jamais leur ville natale, délaissaient leur patrimoine, et allaient habiter le couvent franciscain de Saint-Antoine de Nalda, dans la province de Burgos.

Dès ses premiers essais de la vie religieuse, Marie eut à lutter contre le démon qui cherchait à la détourner de ses pieuses résolutions. L'esprit malin, soufflant maintes fois sa lumière, la laissait dans une obscurité effrayante, au milieu de laquelle il lui apparaissait sous la forme d'animaux horribles, sous la figure d'un puant cadavre, sous celle d'un homme vivant. La conscience d'une sainte volonté soutenait la sœur dans ses combats, et sa mère racontait le premier fait merveilleux qui avait été comme une révélation de sa destinée.

« Des pauvres étaient venus demander l'aumône à la

Digitized by Google

maison de son père, qui, ne trouvant pas la clef du coffre où était son argent et voulant éprouver sa fille, lui avait dit : — Ouvre ce coffre si tu peux, je n'en ai pas la clef. — Et la charitable fille, confiante dans l'aide de Dieu, avait pris une épingle et avait ouvert la serrure avec autant de facilité que si elle avait eu la clef. »

Lorsqu'elle eut dix-huit ans, cet état surnaturel devint si fréquent, qu'elle ne pouvait plus le prévenir ni le cacher à ses compagnes. C'était le plus souvent après qu'elle avait communié, et alors, dit le R. P. Samaniego, « le Seigneur la ravissait, attirant à soi toute son âme, et laissant son corps sans aucun sentiment. » Elle tombait étendue sur le sol, insensible aux plus rudes traitements, immobile comme si elle eût été privée de vie. Elle était naturellement belle, l'extase la rendait plus belle encore; son visage, qui avait cette teinte brune des femmes du Midi, devenait d'une blancheur lumineuse; son corps se soulevait un peu au-dessus du sol, dans une pose « si modeste et si dévote, » qu'on eût dit un séraphin sous une forme humaine, et dans cet état il devenait « aussi léger que s'il n'eût eu aucun poids naturel, de telle sorte qu'un souffle le remuait, même d'assez loin, comme une légère plume. »

Cet étrange état durait quelquefois deux ou trois heures, et lorsque sœur Marie revenait à elle, c'était

Digitized by Google

toujours avec le souvenir le plus complet et le plus lucide des visions qui avaient occupé son esprit.

Nous avons dit que son corps devenait insensible et n'obéissait à aucune action matérielle; cependant, dans cet état de merveilleux ravissement, quiconque avait sur elle quelque autorité pouvait, par la pensée, par l'expression intérieure de sa volonté, la rappeler à la vie réelle.

Le père provincial fut le premier qui en fit l'épreuve. Il fut informé un matin, en arrivant au monastère, que sœur Marie, après avoir communié, était tombée en ravissement dans la chapelle. Le révérend Père commanda mentalement à la sœur de venir le trouver au parloir, et tout aussitôt elle se leva, marcha vers le tour, où elle arriva en même temps que le provincial. L'abbesse voulut quelques jours après tenter la même expérience; elle était malade, à l'infirmerie, et étant avertie de l'extase de sœur Marie, elle lui commanda de venir à elle. La sœur obéit à l'instant et accourut auprès de l'abbesse.

Vouée par une piété profonde aux pratiques les plus pénibles de la vie monastique, sœur Marie s'était imposé une série d'épreuves et de douloureux exercices dont il est peu d'exemples. Elle ne reposait que deux heures par jour, souvent sur le sol nu, quelquefois sur une planche, et habituellement sur un lit en forme de

Digitized by Google

grille. Levée à onze heures du soir, elle commençait aussitôt ses pénibles travaux. Pendant une demi-heure, elle se traînait sur le sol, jambes nues, à genoux, portant sur ses épaules une lourde croix de fer. Une demi-heure encore elle se prosternait, les bras étendus, les mains appuyées sur des pointes de clous; pendant autant de temps elle se tenait debout, immobile et les bras en croix; puis elle descendait à la chapelle, où elle restait jusqu'à quatre heures, prenant part aux prières des religieuses.

A ces douloureux exercices, à l'épuisement que cause l'insomnie, elle ajoutait l'épuisement du jeûne le plus rigide, le dédain le plus absolu des soins qu'exige le corps. Son vêtement ne se composait que de deux robes : la première était l'habit blanc de l'ordre; l'autre, qu'elle portait en dessous et en contact avec la peau, était d'un drap rude et grossier comme l'habit des récollets de saint François; vêtement moins rigoureux cependant que le cilice en lames de ferblanc dont parle sainte Thérèse, et que portait saint Pierre d'Alcantara.

La nourriture de sœur Marie ne se composait que de légumes et d'herbes, et jamais de viande ou de laitage. Elle n'en prenait que la quantité strictement nécessaire pour se soutenir, et une seule fois dans la journée, vers le soir. Elle paraissait néanmoins au réfectoire à

Digitized by Google

midi, à l'heure du dîner des religieuses, mais seulement pour s'humilier en leur présence, baisant les pieds des unes, demandant aux autres pardon à genoux, et se prosternant en travers de la porte, afin qu'on la foulât aux pieds en passant. Le vendredi elle ajoutait encore une privation à ce pénible régime, elle s'abstenait de boire, en souvenir de la soif du Seigneur, et ne riait pas de la journée, en signe de deuil.

Rentrée dans sa cellule après l'heure du dîner de la communauté, ce n'était pas le repos qu'elle y rencontrait, mais d'affreuses souffrances, telles que chaque jour on eût pu croire que la vie allait l'abandonner.

Au bout d'une dizaine d'années, grâce à la célébrité de sœur Marie, grâce aux pieuses offrandes qu'attirait sa sainteté, la maison d'Agréda était devenue trop petite, et hors de la ville s'était élevé rapidement un vaste monastère construit avec les deniers de cette communauté, d'abord si humble, et qui compta bientôt un grand nombre de recluses.

Marie n'avait pas vingt-cinq ans et n'avait pas accompli les huit années de profession exigées par les lois religieuses; la reconnaissance fit taire la règle. En 1627, elle fut élue supérieure, malgré ses prières et ses protestations, et sauf une période de trois ans, de 1652 à 1655, elle conserva toujours ce titre.

Digitized by Google

Vie de souffrances, pieux exercices, douloureux régime, rien ne fut changé.

Le ravissement était devenu l'état normal de la vénérable mère, et produisit bientôt des résultats qui laissent loin les visions mystiques de sainte Thérèse.

A trente-cinq ans, sœur Marie reçut d'en haut l'ordre d'écrire une histoire de la Mère de Dieu, et en quelques années, recueillant les faits qui lui étaient révélés et dictés chaque jour, elle compléta ce volumineux manuscrit dont le roi conserva précisément une copie, et qui fut imprimé depuis en trois tomes in-folio[1].

Tous les écrivains religieux de ce temps, le R. P. Alonzo Salizanès, ministre général de l'ordre de Saint-François; le R. P. Bernardin de Sienne, évêque de Viséo; le R. P. Juan de Palma, confesseur de la reine Élisabeth de Bourbon, le R. P. Pedro Manero, évêque de Tarazone; l'Éminentissime seigneur César Monti, nonce

1 Madrid, 1670. *Mistica ciudad de Dios*, etc.—Voici la traduction française du titre de ce livre : « *La Cité mystique de Dieu, miracle de sa toute-puissance, abîme de la grâce, histoire divine et vie de la très-sainte vierge Marie mère de Dieu, notre reine et maîtresse, manifestée dans ces derniers siècles par la Sainte Vierge à la sœur Marie de Jésus, abbesse du couvent de l'immaculée Conception de la ville d'Agréda, de l'ordre de saint François, et écrite par cette même sœur sur l'ordre de ses supérieurs et de ses confesseurs.* »

Digitized by Google

apostolique en Espagne et cardinal-archevêque de Milan; le R. P. Juan de Saint-Thomas, confesseur de Philippe IV; les ministres mêmes de l'Inquisition s'accordèrent pour dire que cet ouvrage, réellement remarquable, avait été écrit par révélation divine, et qu'on ne pouvait expliquer autrement, qu'un livre si complet, abordant avec tant de sûreté les points les plus difficiles des dogmes sacrés, émanât d'une humble femme sans instruction première, et privée de toutes les ressources qui suppléent à l'éducation absente.

Nous avons lu ce livre étonnant, ce traité *ex professo* de la célèbre ascète, et nous ne saurions dire autrement que les docteurs qui l'ont jugé. Mystères de la religion chrétienne, principes de l'Église catholique, textes les plus difficiles de l'Écriture, supputations embrouillées de l'histoire évangélique, décrets les plus cachés de la Providence, théologie sacrée, dogmatique, expositive, scolastique, morale, délibérative et mystique, tout y est réuni.

Le style, voici comment le juge le R. P. Samaniego: « Propriété des termes sans affectation, facilité sans bassesse, majesté des paroles sans faste, éloquence sublime sans artifice, disposition propre, force des instructions, emploi des sciences naturelles, choix exact des termes scolastiques, énergie des sentences, connaissance des passages de l'Écriture, toutes choses qui

Digitized by Google

prouvent que l'œuvre de la vénérable mère a été écrite par la lumière divine[1]. »

Bien des doutes ont été soulevés par l'apparition du livre de Marie d'Agréda, non parmi les Espagnols dont le génie particulier se plaît aux œuvres d'imagination et au mysticisme, mais en France où des esprits exacts et froids discutèrent la réalité des révélations et même l'authenticité de l'auteur. La *Cité mystique* fut l'objet d'une controverse ardente, on en blâma les principes, on prétendit y trouver bon nombre de propositions condamnables, fausses, téméraires, impies, scandaleuses, dérogeant à l'Évangile et à l'autorité de l'Église. L'archevêque de Paris, plusieurs prélats, la Faculté de théologie, les Cordeliers, les Jacobins s'en émurent : des écrits s'imprimèrent pour et contre, et le livre fut même un instant frappé d'une censure bientôt suspendue. On trouvera plus loin, dans l'appendice de ce volume, la reproduction d'un très-curieux et très-rare opuscule, publié dans les dernières années du XVIIe siècle, et qui résume les graves questions soulevées par le livre de l'abbesse d'Agréda. Nous y trouvons surtout cette allégation, qui vient à l'appui d'une opinion

1 Nous renvoyons à l'*Appendice* de ce volume un fragment de la *Cité mystique*. C'est la *Légende de Notre-Dame del Pilar* et l'histoire de la fondation de la célèbre église de Saragosse placée sous cette invocation.


Digitized by Google

souvent émise autour de nous, que la *Cité mystique* doit être l'œuvre de quelque théologien directeur de la sainte femme. Une supposition de cette nature est facile à faire; mais nous devons dire que la preuve n'en a pas été produite. Nous n'avons pas, d'ailleurs, à la rechercher; l'examen de la *Cité mystique* n'est pas de notre domaine.

Cette opinion a été exprimée aussi à propos de la correspondance qui a existé entre le roi et l'abbesse. L'allure modeste de cette correspondance, la réserve qui y domine à l'endroit des affaires de l'État sont notre meilleur argument contre cette opinion. On sait combien d'intrigues enveloppaient le roi, avec quelle chaleur les hommes de la cour spéculaient sur ses passions ou sur ses tendances; rien n'était plus simple que de rejeter sur les prétendues menées d'un parti l'insuccès des tentatives d'un autre.

Un livre célèbre, resté comme un tableau fidèle des mœurs de ce temps, nous apprend comment s'exploitaient les faiblesses royales. Qu'eût pu faire dans cet ardent conflit la religieuse douceur, la pieuse rêverie de Marie d'Agréda? On ne rencontre dans ses écrits qu'une trace apparente d'intervention dans les affaires du royaume. La tentative fut timide; on pourrait croire qu'elle fut faite sous la dictée d'influences intéressées; mais elle resta sans succès, quelque dignes qu'en fus-

Digitized by Google

sent les motifs, et elle ne se renouvela plus. Nous allons rapporter dans quelle circonstance.

Philippe IV, marié en 1612, à sept ans, à Élisabeth de Bourbon, fille de Henri IV, son aînée de trois ans, en eut, en 1629, un fils, l'infant don Balthazar-Carlos. Ce prince avait accompagné son père à Saragosse, en 1646, à l'époque du siége de Lérida par les Français, sous les ordres du comte d'Harcourt, et venait d'être fiancé à une fille de l'empereur d'Autriche, Ferdinand III.

Il y avait trois ans que sœur Marie était en correspondance suivie avec le roi, et chaque jour, selon les recommandations du monarque, — nous verrons plus tard combien elles étaient instantes et répétées, — elle adressait au Ciel de ferventes prières pour le bonheur de l'Espagne. C'est pendant une de ces prières, vers le mois de septembre, qu'elle apprit, sans détails précis, et par voie de révélation, qu'un coup terrible menaçait le royaume [1].

[1] Le très-curieux récit de cette révélation n'a pas été publié avec les œuvres de Marie d'Agréda, et il n'en est fait mention nulle part. La Bibliothèque impériale en possède une copie manuscrite, faite sur la relation écrite par la sœur. C'est un cahier de vingt feuillets in-quarto, d'une écriture très-large du XVII[e] siècle, portant ce titre : ***Relacion de lo que sucedió à la venerable madre Maria de Jesu, en la enfermedad y muerte del principe don Baltazar Carlos, que goza de Dios. Escrita por la venerable madre; y esta copia es sacada de la original.*** Voir ***Lettres espagnoles***, ms. in-4°. (Supplément français.) Nous avons placé ce récit plus loin, à sa date, à la suite de la lettre VIII de sœur Marie.

Digitized by Google

Plus tard, le 6 octobre, elle sut qu'une victime était désignée, que le coup frapperait un membre de la famille royale, et le même jour, à Saragosse, don Carlos tomba malade.

Ce jeune prince avait dix-sept ans. Il était entouré d'hommes qui, à l'exemple des serviteurs de son père et de son aïeul, se faisaient une étude de l'asservir par de coupables complaisances, et un jeu de l'élever dans une ignorance absolue. Parmi eux figuraient son précepteur, Juan Isasi, et don Pedro d'Aragon, son gouverneur. La reine, qui voulait faire de lui l'utile héritier de la monarchie, et le détourner d'une existence oisive, avait demandé au roi de l'initier de bonne heure aux affaires de l'Etat; mais Philippe IV avait refusé de se départir des principes de ses prédécesseurs, et le prince se trouva abandonné sans frein aux exemples les plus dangereux[1].

On essaya d'attribuer sa maladie à un échauffement gagné au jeu de paume; les médecins, usant d'un moyen trop préconisé à cet époque, le saignèrent à outrance, lui ôtant ainsi le peu de force qui lui res-

[1] Charles-Quint avait agi autrement à l'égard de son fils Philippe II. —« Chaque jour, écrivait le Vénitien Marino Cavalli, en 1551, l'empereur fait venir son fils pendant deux ou trois heures dans sa chambre, soit pour le faire assister avec lui au conseil, soit pour l'endoctriner tête à tête. »

Digitized by Google

tait. Don Carlos succomba le 9 octobre, enlevé en trois jours[1].

Cette mort, qui causa en France une vive joie à la reine Anne d'Autriche, en lui donnant de grandes espérances à la succession de Philippe IV, était pour l'Espagne une catastrophe, pour le roi, c'était la fin de sa dynastie. Il avait eu de la reine d'autres enfants, qu'il avait perdus peu après leur naissance; don Carlos mort, il ne lui restait plus qu'une fille, née en 1638, Marie-Thérèse, qui avait alors huit ans, et à laquelle on n'osait présager une longue existence[2]. Philippe IV devait donc être frappé d'une grande douleur; aussi lui annonça-t-on la mort du prince avec les plus prudentes précautions. Philippe se retira lentement dans sa chambre; on le suivit, et on le trouva occupé à écrire des lettres circulaires à ses commandants d'armée et aux principaux fonctionnaires de l'État. « Je n'en serai que plus dévoué à tous, et je les regarderai désormais comme mes enfants survivants. » Ce furent-là tous les signes extérieurs de son chagrin, et l'exil de don Pedro

1 On pouvait appliquer au fils de Philippe IV la prédiction qu'un astrologue adressa à cet autre infant don Carlos, fils de Philippe II, dont la mort fatale est restée pour l'histoire un fait mystérieux :

« Filius ante diem patrios inquirit in annos. »

2 Ce fut elle qui épousa Louis XIV en 1660.

Digitized by Google

d'Aragon fut la seule conséquence de cette fin déplorable.

Cependant, le jour même de cette mort, la sœur Marie apprenait par une nouvelle révélation que don Carlos était destiné à la félicité éternelle; mais qu'il avait besoin de secours parce qu'il était retenu en expiation au purgatoire. La vénérable mère se mit en prières, et bientôt ce fut le prince lui-même qui lui apparut. Ces visions furent fréquentes; chaque fois le prince était accompagné de son ange gardien, et tous deux sollicitaient les prières de la religieuse, lui promettant pour l'avenir des révélations d'un grand intérêt.

Nous citerons seulement de cette curieuse révélation, qu'on trouvera plus loin dans toute son étendue, les faits qui doivent compléter ce récit et apporter la lumière sur le rôle noble et digne que la confiance du roi avait imposé à la sœur Marie. Les révélations qu'elle reçut dans l'état d'extase portèrent sur les causes funestes de la mort du jeune prince, sur les soins qu'exigeait l'éducation de l'infante, elles allèrent même plus loin, et entrant d'une manière vive dans une question qui à cette époque agitait grandement les hommes dévoués à la monarchie, elles attaquèrent sévèrement le mauvais esprit qui animait les courtisans du roi.

« Dieu m'a rappelé de la terre, dit le jeune prince à l'une de ses apparitions, parce que l'enfer voulait me per-

Digitized by Google

dre, me livrer aux vices, aux habitudes dépravées, et déjà j'étais entouré d'hommes qui auraient fait de moi un mauvais roi, gouvernant sans la crainte de Dieu. La providence du Très-Haut a déjoué ces desseins en hâtant ma mort.... »

« Si on n'élève pas l'infante ma sœur dans la crainte de Dieu, ajoute-t-il plus loin, si on ne l'entoure pas de personnes dignes de la bien diriger, il est à craindre qu'il ne lui arrive ce qui m'est arrivé.... »

Enfin voici dans quels termes don Carlos s'exprime au sujet des désordres de la cour de Philippe IV :

« J'ai grande compassion de mon pauvre père.....; je sais qu'il vit entouré de tromperies, de mensonges, de trahisons et de méchants procédés de la part de ceux qui devraient l'aider..... Je voudrais l'éclairer, le faire profiter de la lumière dont je jouis, de la vérité que je vois et qu'on lui cache, afin qu'il connût les périls au milieu desquels il vit. »

Notre relation renferme d'autres avertissements d'une remarquable sagesse inspirés par l'état pénible des affaires de la monarchie. La vénérable mère était, ainsi que le dit le prince, l'intermédiaire choisie par Dieu pour le bien de la maison royale.

« De la part du Seigneur et de la mienne, dit le jeune prince dans une dernière entrevue, vous ferez connaître à mon père le danger dans lequel il vit; car il est entouré de tant d'erreurs, de faussetés, de mensonges, de ténèbres par ceux qui l'approchent et qui le servent, qu'il ne lui est pas

Digitized by Google

possible d'agir selon la divine lumière.... Avertissez-le donc de faire un retour sur lui-même, de se lever, de chasser tous les ennuis qui lui pèsent, de rompre les chaînes qui le captivent, de rechercher avec soin le chemin de la vraie lumière, dût-il.... éloigner tous ceux qui l'entourent.

« Dieu a dans son royaume de nombreux serviteurs dont les conseils le mettront dans la bonne voie, et il ne lui refusera pas ceux qui lui seraient nécessaires pour l'assister, selon son véritable bien, contre les intrigues qui habitent son palais.... Pour couper court à ces maux et à beaucoup d'autres que Dieu fera connaître à mon père, il faut qu'il ne se mette à la discrétion de personne, qu'il ne laisse personne maître du gouvernement; mais comme il ne peut faire tout par lui-même, il faut qu'il choisisse parmi les meilleurs et qu'il fasse son profit de leur réunion. »

Ces renseignements d'une haute portée, exprimés sans passion dans les termes d'une douce tristesse et d'une persuasion profonde, ont un caractère qui émeut vivement. Ce sujet si délicat n'est abordé que dans cette relation, et quelque dévouée qu'elle ait été à la personne du roi, la sœur, dans ses lettres qui n'ont jamais été que des réponses, ne toucha qu'une fois aux difficiles questions du gouvernement.

« Parmi ceux qui vous approchent, écrivit-elle (lettre II) il en est de nuls pour les affaires; il en est d'autres dont les talents et la capacité pourraient vous être utiles.... On

Digitized by Google

déteste le gouvernement passé parce qu'on lui attribue nos malheurs et nos calamités d'aujourd'hui, et on croit que ce sont encore les mêmes hommes qui gouvernent. Il ne serait pas hors de propos de donner une sage satisfaction au monde qui la demande, car Votre Majesté a besoin de lui. »

Et Philippe IV répondit (Lettre III) :

« Il n'est pas possible de réparer en aussi peu de temps les maux qui ont mis de longs jours à se produire; mais je suis résolu à m'écarter de la voie suivie jusqu'à ce jour par le précédent gouvernement. J'espère que vous et d'autres en aurez la preuve, et vous pourrez affirmer au monde que le passé n'est plus. C'est la vérité, et j'ai résolu que cela serait! »

L'histoire du règne de Philippe IV nous apprend, hélas! que cette résolution, si ferme en apparence, n'eut aucun effet dans l'avenir; et la vénérable mère, comprenant sans doute combien l'esprit faible du roi était peu disposé à profiter des sages conseils de ceux qui lui étaient dévoués, se borna, comme le dit le P. Samaniego « à travailler à la réformation des mœurs de ces royaumes, tâchant d'inspirer au prince la pratique de la véritable sainteté. »

Dans le silence de sa retraite, sœur Marie s'employa par ses prières à diminuer la durée de l'expiation à laquelle avait été condamné le malheureux don Carlos,

Digitized by Google

et ces prières, comme la sœur le rapporte elle-même, obtinrent au bout de plusieurs mois l'admission de cette malheureuse victime des passions humaines aux béatitudes éternelles.

Nous n'anticiperons pas davantage sur ce récit plein d'un touchant intérêt, et revenant à la vie de Marie d'Agréda, nous rapporterons la plus surnaturelle et la plus merveilleuse des extatiques visions que raconte son historien.

Sœur Marie étant un jour en extase, se vit transportée dans un pays fort différent de l'Espagne et qu'elle reconnut être une des contrées du nouveau monde. Quelque rapide que soit un trajet effectué par la pensée, il lui sembla subir tous les effets d'un long voyage, ressentant le changement de climat, rencontrant ici la nuit, plus loin le jour; voyant tour à tour luire le soleil ou tomber la pluie; traversant de longs espaces occupés par la mer; parcourant des pays inconnus, diversement accidentés; certaine en un mot qu'elle passait d'une partie du monde dans l'autre. Au terme de ce singulier voyage, elle se trouva au milieu d'une peuplade d'Indiens; elle embrassa d'un coup d'œil ce pays dont elle se dit le nom; elle en vit les habitations qu'elle trouva fort différentes de celles de l'Espagne; elle remarqua les habitants, leurs manières, leur com-

Digitized by Google

merce, leurs combats, leurs armes; elle entendit leur langage, elle s'imagina leur parler et se faire comprendre d'eux.

Puis il lui sembla que le Seigneur lui ordonnait de prêcher sa foi à ce peuple et de lui enseigner son Évangile; elle sentit aussi qu'elle catéchisait tous ces hommes qui se pressaient curieusement autour d'elle, qu'elle les persuadait, qu'elle s'apercevait des progrès de leur conversion, et les voyait à genoux réclamant les secours spirituels.

Ce rêve merveilleux lui vint, non pas une fois, mais cent fois, et elle éprouvait la joie la plus vive de l'œuvre de conversion qu'elle était appelée à produire. Préoccupée de la pensée de faire conférer le baptême à ses prosélytes imaginaires, il lui sembla, dans un de ses voyages au milieu d'eux, être transportée à travers le Nouveau-Mexique, et y découvrir un établissement de religieux de Saint-François occupés à convertir les peuples. Il y avait fort loin de cet établissement à ses Indiens; mais en arrivant auprès de ceux-ci elle leur fit part de cette bonne nouvelle, leur conseilla d'envoyer chercher les religieux, et leur indiqua le chemin à suivre.

Cette étrange vision, qui se renouvela, nous le répétons, un grand nombre de fois et toujours avec les mêmes circonstances, jeta la sainte femme dans une

Digitized by Google

vive inquiétude[1]. Son premier mouvement fut l'incrédulité, elle chercha à se persuader que tout cela était le fruit de son imagination, qu'elle était le jouet de ruses diaboliques; un fait matériel vint opposer une forme réelle à ses doutes et la jeter en même temps dans une perplexité extrême. Elle se rappela que dans une de ses visites aux Indiens elle leur avait distribué des chapelets qu'elle possédait dans sa chambre, et quelque recherche qu'elle y fît ensuite, elle ne parvint pas à les retrouver.

Force lui fut de croire à la possibilité de ses voyages, à l'existence de ce peuple inconnu, à sa conversion à la loi du Christ, et convaincue que rien ne saurait limiter les miracles du Tout-Puissant, elle en vint à se persuader qu'elle avait dû être transportée corporellement en Amérique. Elle consulta sur ce singulier cas de conscience ses savants amis, ses directeurs, et tous furent du même sentiment.

A cette même époque, des religieux de Saint-François avaient été envoyés en mission dans le Mexique, et y

[1] En donnant le titre de *sainte femme* à Marie d'Agréda dans le cours de ce travail, nous ne prétendons pas aller au delà des décisions de l'Église qui ne l'a ni canonisée ni béatifiée. Nous dirons, comme le fait le P. Samaniego sur ce même sujet, que « cette expression ne s'adresse pas à la personne, mais à ses mœurs et à l'opinion que l'on en a. » (Voir, à l'Appendice, l'enquête prescrite par le pape Benoît XIII, sur une instance ayant pour but la béatification de Marie d'Agréda.)

Digitized by Google

avaient fondé une custodie de leur ordre. Leur chef était le R. P. Alonzo de Benavidès. Un jour, ils virent arriver à eux une petite troupe d'Indiens inconnus, paraissant venus de fort loin, presque à l'aventure, et qui leur demandèrent le baptême.

Aux questions que l'étonnement dicta aux missionnaires, les Indiens répondirent que depuis quelque temps ils étaient instruits dans la loi du Christ par une femme qui paraissait au milieu d'eux sans qu'ils sussent d'où elle venait, et qui s'en allait sans qu'ils vissent où elle se retirait; que cette femme, après de nombreuses visites et de longues prédications, leur avait ordonné de chercher la mission afin de se faire baptiser.

Les religieux demandèrent quelle était cette femme, comment elle était habillée. Les Indiens répondirent que c'était la première personne étrangère qui fût venue en leur pays, et, à quelques indications, les pères reconnurent que ce devait être une religieuse. L'un d'eux avait un portrait de la sainte mère Louise de Carrion; les Indiens dirent que ce portrait avait le même costume, mais que la femme qui les visitait était jeune et belle.

Deux Pères de la mission furent envoyés avec ces Indiens; ils eurent à suivre des chemins longs et difficiles, et arrivés au milieu du peuple, ils le trouvèrent en effet si complétement catéchisé, qu'ils n'eurent qu'à conférer le baptême. Le chef le reçut le premier.

Digitized by Google

Le Père custode, Alonzo de Benavidès, fut frappé de ces prodiges et voulut en connaître l'origine. Appelé en Europe par les affaires de sa mission, il se rendit à Madrid et consulta le R. P. Bernardin de Sienne, alors ministre général de l'ordre. Le général, qui connaissait la sœur Marie, ne douta point que ce ne fût elle « dont le Seigneur se servait pour opérer ces merveilles, » et il envoya le P. Benavidès à Agréda avec des lettres pour la sœur, pour son confesseur et pour le provincial.

Il ne fut pas facile d'obtenir de la sœur le récit de ses visions; il fallut que le Père custode fît appel à la volonté du supérieur religieux et qu'il commandât en son nom. La sœur parla.

Dans un récit qu'il écrivit de cette entrevue, le P. Benavidès rapporte l'étonnement qu'il éprouva en entendant sœur Marie lui décrire un pays que seul il connaissait en Espagne, lui raconter les coutumes, la manière de vivre des Indiens, préciser certaines circonstances qu'il n'était possible de connaître qu'au prix d'un séjour de plusieurs années, y ajouter même les détails les plus exacts sur les habitudes de la mission. Elle affirma qu'elle reconnaissait le P. Benavidès pour l'avoir vu avec ses religieux, elle fit le portrait de chacun, et indiqua le jour, et le lieu où elle les avait rencontrés.

Le récit du P. Benavidès a obtenu du temps une authenticité incontestable. Écrit pour la custodie du Nou-

Digitized by Google

veau-Mexique, il y fut copié par le P. Mathieu de Hérédia, et fut envoyé, en 1668, au conseil royal des Indes. C'est dans les archives de cette illustre assemblée qu'il fut recueilli, non par un historien obscur, non par un nouvelliste aux abois, mais par le R. P. Samaniego qui, d'abord provincial de l'ordre de Saint-François, en devint le général, fut ensuite évêque de Palencia, et qui put attester, comme témoin auriculaire, cette surnaturelle vision de la vénérable mère.

Que dire encore de la sœur Marie, si ce n'est que sa fin ressembla à ces merveilleux commencements?

Prenant en 1651, à quarante-neuf ans, un nouveau confesseur, elle pensa qu'il devait connaître tout ce qui s'était passé dans sa conscience pendant le cours de sa vie, et elle se prépara à une confession générale comme si elle eût dû mourir. Son examen de conscience dura *soixante-deux jours*, et sa confession *treize jours*.

Puis, succombant aux fatigues d'une aussi longue épreuve, elle fut frappée de *mort mystique*.

Nous ne reproduirons pas l'explication un peu diffuse que donne notre historien de ce phénomène « qui se composait du passif que la sœur recevait du Seigneur, et de l'actif qu'elle opérait avec sa grâce. »

Un écrivain célèbre a dit quelque part que Mme Guyon avait été la première qui eût été livrée à ce merveilleux état; Marie d'Agréda avait su, bien avant elle, « creuser

Digitized by Google

profondément cette fosse ténébreuse où l'âme va s'ensevelir. » La mort mystique, dit encore le P. Samaniego, est l'anéantissement le plus complet, l'insensibilité absolue à toute impression extérieure. Si l'esprit survit, il est, bien loin de son enveloppe périssable, transporté dans les régions inconnues.

A ce pauvre corps épuisé, éteint, privé de l'essence de vie, qui n'était plus soutenu que par les élans galvaniques d'une âme ardente, quel autre état était possible avant la mort réelle? Ces longues léthargies, précurseurs de la fin dernière, se reproduisirent souvent, et le P. Samaniego, admirant cette merveille physique, se demande comment il a été possible à la vénérable mère *de mourir si souvent à ce qui était imparfait sans tomber dans l'inconstance de revivre à ce à quoi elle était déjà morte ?*

Les dernières années de Marie d'Agréda devinrent donc une extase continuelle. Elle n'appartenait plus à la vie, ce n'était plus un être humain. Aux yeux de ceux qui l'entouraient, cet état fut « la sublimité de la pratique de toutes les vertus. » L'abbesse respira, c'est tout ce qu'on en peut dire, jusqu'à l'année 1665, et s'éteignit le jour de la Pentecôte, 24 mai, à soixante-trois ans.

Philippe IV, son correspondant illustre, lui survécut jusqu'en septembre de la même année.

Digitized by Google

II

Nous avons dit que les originaux des lettres de Philippe IV et de Marie d'Agréda, conservés dans le cabinet du roi, avaient été partagés entre les ministres de ce prince après sa mort, et que la recherche en était, sans nul doute, impossible. Mais sœur Marie avait eu soin, par ordre de son confesseur, de faire des copies de ses propres lettres et de celles du roi, et on en retrouva *plusieurs* dans ses papiers, lorsque, selon l'expression de l'un de ses biographes[1], « elle fut partie vers les demeures éternelles. » Ces précieux documents furent sans doute déposés plus tard dans les archives de Simancas, car c'est là que paraissent avoir été faites, si nous en jugeons par la manière dont elles nous sont parvenues,

[1] Don Nicolas Antonio.

Digitized by Google

les secondes copies que possède la Bibliothèque impériale.

Ces copies se trouvent cachées, on peut le dire, dans un volume manuscrit, in-quarto, qui renferme pêle-mêle des notes sur les archives de Simancas, des lettres et des sollicitations des différents membres de la famille d'Ayala qui avait la garde de ces archives, le récit des apparitions de l'infant don Balthazar-Carlos, dont il a été parlé dans la première partie de ce travail; et enfin, on ne sait à quel propos, cinquante pages en français intitulées : ***Recherches sur le Malabar.***

La collection de la Bibliothèque ne comprend donc qu'une partie de la correspondance qui eut lieu entre Philippe IV et sœur Marie. Elle ne va pas au delà de 1658, et présente, dans cette période de quinze années, deux ou trois lacunes regrettables. Les lettres sont au nombre de quarante-deux, vingt et une du roi, vingt et une de la vénérable mère[1].

Malgré l'impatience qu'il avait témoignée d'entrer en

1 La correspondance de Philippe IV et de Marie d'Agréda m'a été signalée par mon savant ami, don Eugenio de Ochoa, l'un des hommes érudits de l'Espagne littéraire. Le long séjour de M. de Ochoa à Paris, à l'époque de la régence du général Espartero, a été marqué par d'importants et utiles travaux, que connaissent tous ceux qui ont à cœur l'étude des richesses écrites de nos voisins. Je citerai les publications de l'éditeur Baudry, les *Poésies* inédites du marquis de Santillane, et surtout l'admirable collection intitulée : *Cancionero de Baena.*

Le *Catalogue raisonné des manuscrits espagnols de la Bibliothèque*

Digitized by Google

correspondance avec la sœur, Philippe, occupé de l'installation de la cour à Saragosse, laissa passer trois mois avant d'écrire sa première lettre.

Ce prince venait, depuis six mois, d'appeler sur sa tête le plus lourd fardeau. Circonvenu par des intrigues de cour, par les instants conseils de son beau-frère, l'empereur d'Allemagne, poussé par les accusations de la reine, qui reprochait au premier ministre Olivarès la révolution de Portugal aussi bien que les nombreuses infidélités de son royal époux, Philippe écrivit à son favori, craignant de le lui dire en face, qu'il voulait désormais gouverner par lui-même, et qu'il lui laissait la faculté de se retirer dans une de ses terres. Et ce grand ministre, dont les vastes desseins eussent gouverné le monde, dont l'autorité paraissait inébranlable, n'osant affronter les colères d'une population animée contre lui, s'échappa un matin de son hôtel et se retira à Loèches, où il mourut oublié.

Olivarès était tombé le 17 janvier 1643, sourdement accusé d'avoir fait empoisonner l'infant don Carlos. Philippe essaya pendant six mois de diriger seul les affaires de son royaume; mais bientôt son indolence se refusa à cette lourde tâche, qu'il prenait

royale, rédigé en 1844 par M. de Ochoa, sur l'ordre de M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, fait mention, à la page 561, du manuscrit qui renferme nos lettres.



à trente-huit ans pour la première fois, et il appela don Louis de Haro, le neveu du comte-duc, à partager ce soin, qu'il lui laissa bientôt tout entier.

C'est alors que libre d'ennuis, libre de préoccupations gouvernementales, il se livra à ce commerce assidu de lettres qui devint son seul travail... nous ne pouvons dire sa seule distraction.

« J'espère, dit le roi dans sa première lettre, que Dieu aura pitié de nous, qu'ils nous aidera à sortir de la détresse où nous sommes. La plus grande faveur que puisse me faire sa main bénie, c'est de faire retomber sur ma seule personne les châtiments que mes péchés ont attirés à ces royaumes, car seul je les mérite, et non mes peuples, qui ont toujours été et qui seront toujours de véritables catholiques. »

On serait touché de l'expression d'une telle repentance, qui se retrouve d'ailleurs à tout moment sous la plume du roi, si l'on ne savait qu'il affecte ici des sentiments qu'il n'éprouve pas, et qu'il n'avait que par occasion le regret de ses fautes. Né à une époque où la légèreté des mœurs était en grande faveur à la cour d'Espagne, où la politique des favoris voulait que les princes fussent distraits, par les plaisirs faciles, de la tentation de s'immiscer aux affaires de l'État, Philippe avait à se reprocher quelques relations coupables, qui eurent pour résultat la naissance d'enfants illégitimes

Digitized by Google

et surtout celle de don Juan d'Autriche, dont la valeur et les éminentes qualités furent les plus sûrs soutiens de cette monarchie chancelante. Il serait étranger à notre sujet de rapporter ici les incidents presque dramatiques qui se rapportent à la principale de ces relations, bien qu'ils jettent un grand jour sur l'histoire des mœurs de ce temps [1]. Le sujet qui nous occupe exige une plus sérieuse attention.

On verra plus loin dans quel digne et saint esprit son conçues les réponses de sœur Marie. Notre correspondance présente ainsi le contraste le plus complet de la nullité humble et craintive chez l'homme tout-puissant, le douzième descendant de l'illustre race des Habsbourg, assis sur le second trône du monde, et de l'élévation des pensées, de la grandeur des aperçus, du style noble et choisi chez une simple fille du peuple, retirée dans un monastère d'Aragon. Chaque lettre de la sœur est un petit traité *ex professo* sur l'une des questions de la foi et de la morale chrétienne, un sermon intime destiné à ramener ce prince timoré à l'estime de soi-même, à la confiance en ses propres forces.

1 Voir John Dunlop : *Memoirs of Spain... from* 1621 *to* 1700 (Edinburg, 1834). Chercher l'histoire de Marie Calderone, et du duc de Medina de las Torres, vice-roi de Naples. V. encore Leti, *Vita di Giovanni d'Austria.* — Mme d'Aulnoy, *Voyage d'Espagne.* — Ortiz, *Compend. cronologic.* — Van Aarseus, *Voyage en Espagne*, 1695. — Le marquis de Langle, *Voyage en Espagne*, 1785.

Digitized by Google

La sœur a jugé, dès la première entrevue, quelle influence elle pouvait acquérir sur son illustre correspondant, et tour à tour elle le sermonne et l'exhorte, selon qu'elle le voit en mauvaise voie ou découragé.

« Jamais, répond-elle un jour à ces plaintes dont abondent les lettres du roi, Dieu n'a repoussé un cœur contrit et humilié; jamais il n'a été sourd aux prières ferventes de celui qui l'implorait avec sincérité; son affection paternelle n'abandonne jamais ses enfants et ses véritables serviteurs. Que la foi et l'espérance soutiennent Votre Majesté, qu'elle sollicite, qu'elle ne perde pas courage, et j'ai la confiance qu'elle obtiendra.... Notre condition est grandement vile et grossière ; tant qu'elle a besoin elle prie, quand elle est satisfaite elle oublie. C'est pour cela que le Très-Haut donne et réserve, accorde et retient, afin que, reconnaissants des biens qu'il nous dispense, nous l'implorions pour ceux dont nous avons besoin.... Si notre ingratitude ne nous attirait pas la désaffection de la divine Providence, comment Dieu pourrait-il se retenir, lui dont la bonté est infinie autant que ses bienfaits? » (8 août 1652, lettre X.)

Une autre fois, sœur Marie s'attaque hardiment et corps à corps aux passions terrestres du roi.

« Le Seigneur, dit-elle, se plaint dans l'Écriture de ceux qui mettent peu de soin à purifier leurs affections, lesquelles, comme un nuage entre le ciel et la terre, empêchent la correspondance de Dieu avec sa créature. Aussi il est vrai que les pécheurs passionnés sont aveugles, ils ne

Digitized by Google

voient pas Dieu, ne le connaissent pas, ne le respectent pas; ce qui fait que Dieu feint de dormir. Les clameurs des impies ne le réveillent pas, et, retiré en son être divin, il ne se communique pas à nous, parce qu'il ne nous en trouve pas dignes. » (13 septembre 1652, lettre XII.)

«—Les peines et les tribulations, ajoute-t-elle plus loin, ont pour bon effet de comprimer, de soumettre, de mortifier et de dompter les passions; elles font l'office de garantie et de lest dans la périlleuse navigation de cette vallée de larmes, pour empêcher la nacelle de l'âme de sombrer, et elles ne lui permettent de contenter ses goûts et sa volonté que lorsqu'elle est arrivée à bon port.

« A quoi servent à l'homme la sagesse de Salomon, la beauté d'Absalon, la force de Samson, les longues années d'Enoch, les richesses de Crésus, la puissance d'Octave, si son âme souffre quelque préjudice? Bien que toute sa vie n'ait été que bonheur et félicité, quel cas peut-il faire de biens qu'il perd lorsqu'à peine il les possède? La vie de l'homme est comme la fleur; elle naît le matin, s'épanouit à midi, et déjà le soir elle est sèche et sans aliment. » (15 novembre, lettre XV.)

Ce langage élevé, quelquefois savant, est la conséquence de la vie méditative de cette femme pieuse et dévouée. Les lettres du roi sont pour elle des occasions de donner un corps aux saintes maximes dont son esprit s'alimente. Quant aux événements actuels, elle y attache peu d'importance; ils ne sont quelque chose pour elle que parce qu'ils lui fournissent des occasions

Digitized by Google

successives de placer ses enseignements avec plus ou moins d'à-propos. Elle n'entend rien à ces faits dont les lettres du roi ne lui apportent d'ailleurs que des fragments insignifiants, et elle n'y répond que parce que la politesse lui en fait un devoir.

Que faire, après tout, de ces incidents énoncés à la façon des *faits divers* d'un journal, sinon les reproduire en les paraphrasant suivant les habitudes de la correspondance banale?

« Ma flotte a secouru Oran..... Mes royaumes sont en danger..... » et ailleurs : « Mes troupes assiégent Turin..... Les affaires vont mal en France..... Rien n'avance à Barcelone..... Gravelines n'est pas encore pris.....

Signé : MOI LE ROI. »

Et la sœur : « Je suis heureuse de la délivrance d'Oran....., j'avoue que ces royaumes sont en danger..... J'espère que le siége de Turin aura un bon résultat..... Je suis peinée de l'état des affaires en France..... Je souffre de la lenteur du siége de Barcelone..... Je regrette que Gravelines ne soit pas pris.....

Signé : Sœur MARIE DE JÉSUS. »

C'est tout simple; elle n'a pas autre chose à dire à cela, la sainte recluse, et si Philippe ne sait trouver en sa royale personne ni vigueur ni fermeté, ce n'est pas

Digitized by Google

elle qui peut lui apprendre à ceindre son épée et à pousser le cri de guerre de la vaillante Espagne.

On a lu néanmoins dans les premières citations que nous avons faites, et à propos des conseillers du roi, quelques principes qui dénoteraient une certaine habileté politique, et ce n'est pas sans étonnement qu'on voit notre digne abbesse, au début de cette délicate correspondance, si bien poser ce fameux axiome : *Divisez pour régner.* « Partagez votre confiance de telle sorte que chacun pense être le plus avancé, sans que Votre Majesté accorde plus à l'un qu'à l'autre. »

Ce serait ici, à propos de cette pierre jetée au *gouvernement passé,* la place de cette fameuse satire que Juan de Tarsis, comte de Villamediana, lança, après la mort de Philippe III, sur le compte de ses ministres et de ses favoris déchus.

A défaut de cette œuvre piquante d'un courtisan en courroux, il nous reste, sur la molle indolence de Philippe IV, ce sonnet de Quevedo, rival du célèbre *estrambote* de Cervantès [1] :

Los Ingleses, señor, y los Persianos
Han conquistado á Ormuz; las Filipinas
De Holandeses padecen graves ruinas;
Lima está con las armas en las manos;

[1] Voto à Dios, que me espanta esta grandeza, etc.

Digitized by Google

El Brasil en poder de Lusitanos,
Temerosas las islas sus vecinas,
Y Bartolina y treinta Bartolinas
Serán del turco en siendo del romano.

La Liga junta y todo el Oriente
Nuestro imperio pretenden se trabuque;
El daño es pronto y el remedio tarde.

Responde el rey, destierren luego á Puente,
Llamen al conde de Olivares duque,
Case á su hija y vámonos al Pardo.

« Les Anglais, seigneur, et les Perses ont pris Ormuz; les Hollandais ont ravagé les Philippines; Lima est debout les armes à la main;

Le Brésil est au pouvoir du Portugal qui menace les îles ses voisines; Naples et trente autres villes seront au Turc ou seront au Romain.

La ligue de tous et tout l'Orient prétendent bouleverser notre empire; le danger est proche, et le remède ne vient pas!...

Et le roi répond : « Qu'on exile Puente, qu'Olivarès soit duc[1], qu'il marie sa fille, et allons-nous-en au Pardo. »

C'est avec cette même soumission que Philippe répondit : « Dieu le veut, » lorsqu'on lui annonça, en 1665, la défaite complète de son armée à Villaviçosa, défaite qui assurait à jamais l'indépendance du Portugal.

Assurément ce ne peut être cet homme aussi facilement résigné qui, dix ans auparavant, en 1655, étant

[1] Duc de San Lucar.

Digitized by Google

en guerre avec toute l'Europe, osa inscrire sur ses monnaies cette devise orgueilleuse : *Todos contra nos y nos contra todos.* Cette fière protestation fut sans doute l'œuvre de don Luis de Haro, cet arrogant ministre qui commandait l'armée espagnole à Villaviciosa, et qui donna le premier l'exemple de la fuite.

Nous avons dit avec quel laconisme Philippe IV parle dans ses lettres des événements sérieux de son temps; nous essayerons de colliger ici, en les commentant, une petite partie de ces *faits divers* qui forment un journal intime à l'usage de Marie d'Agréda.

Et d'abord les célèbres galions.

En 1640, le marquis de Brezé, commandant la flotte française, avait défait la flotte espagnole près de Cadix, détruit cinq galions arrivant des Indes, et englouti avec eux des richesses immenses. Philippe, depuis lors, vivait dans une anxiété extrême chaque fois qu'étaient attendus ces navires qui portaient toute la fortune de l'Espagne.

« Nous attendons d'heure en heure, avec l'aide de Dieu, écrit-il le 25 décembre 1643, l'arrivée des galions. J'espère que le Seigneur voudra bien les amener à bon port, et néanmoins je vous prie de m'aider à supplier sa divine majesté de me faire cette grâce. Je sais que je n'en suis pas digne, que je mérite de grands châtiments, mais

Digitized by Google

j'ai confiance qu'il ne permettra pas la perte totale de cette monarchie. »

Vient ensuite la guerre de Catalogne.

Barcelone, qui tient depuis dix ans, est assiégé, du côté de terre, par le marquis de Mortara, bloqué par mer par don Juan d'Autriche. La ville souffre une disette excessive. Un convoi de bateaux chargés de vivres et venant de San-Féliú de Guixols a été surpris et pillé par les galères de don Juan. Le sac de blé se paye 4,260 réaux (1,065 francs), la charge de vin 6,400 (1,600 francs); c'est alors que le maréchal de La Mothe entre à Barcelone avec 4,000 fantassins et 2,500 chevaux, et donne à la défense une allure plus vigoureuse.

En même temps, M. de Laferrière, commandant une flotte française dans la Méditerranée, paraît en vue de la ville avec un convoi considérable de vivres. Malheureusement le temps est toujours contraire; des vents violents, la mer difficile à tenir, de plus l'attitude de la flotte espagnole, ne permettent pas au secours d'approcher. Il reste longtemps sous voiles, ne parvient qu'à grand'peine à envoyer une faible partie de son chargement qui pénètre de nuit à travers les lignes ennemies, puis il remet le cap sur la France, au grand désespoir des assiégés. De ce moment, le blocus devient encore plus étroit, la misère est excessive, les privations af-

Digitized by Google

freuses. Attaqués sur quatre points différents, les habitants, mourant de faim, font néanmoins une défense vigoureuse; mais cette lutte est la dernière, et les assiégeants, sachant quel puissant auxiliaire les seconde, restent dans leurs lignes et attendent tout du besoin.

« La flotte ennemie s'est retirée, dit le roi le 2 septembre 1652, et la mienne a pu se rapprocher de la ville et empêcher l'entrée des vivres. Les ennemis se donnent du mouvement pour réunir du monde et pour tenter le secours par terre; mais, bien que mes troupes ne soient pas nombreuses, j'espère que Dieu ne le leur permettra pas. On m'a écrit aussi que les assiégés n'ont plus de blé que jusqu'à la fin d'août; nous pouvons donc nous promettre que cette entreprise aura une bonne fin; mais, jusque-là, il ne faut pas manquer de vigilance. »

A cette communication, la sœur sort de ses habitudes; elle répond d'une manière ferme et catégorique, et enseigne au roi, avec une énergie qui peut-être n'est pas très-chrétienne, le moyen de mettre fin à ce siége désastreux.

« Puisque le succès de l'entreprise, dit-elle, consiste à ne pas laisser entrer de vivres, *puisque c'est seulement par la faim qu'on peut réduire ces cœurs rebelles, je désire qu'ils la ressentent*; c'est pour eux un mal moins grand que la désobéissance et la rébellion aux lois de leur seigneur et roi naturel. »

Digitized by Google

La lettre suivante du roi nous apprend jusqu'à quel point cette famine a été affreuse :

« J'ai reçu (2 octobre 1652) des lettres de Barcelone du 22 du mois dernier. On m'écrit que les assiégés persistent dans leur entêtement; ils sont réduits à cinq onces de pain un jour, et à six onces de viande de cheval l'autre jour, et ils ne parlent pas de se rendre; on dit même qu'ils n'ont plus de vivres que pour huit jours. »

Barcelone, en effet, était à bout de force et de résistance. Tout le pays d'alentour, soit par violence, soit par conviction, faisait défection à la cause française. La France était d'ailleurs victime jusqu'en Catalogne de ses dissensions intérieures, et la reddition de Barcelone, abandonné sans secours, avait surtout pour cause la fuite du mestre de camp de Marsin qui, ami de Condé et lié à sa cause, avait entraîné avec lui trois mille hommes des meilleures troupes pour les conduire en Guienne. Aussi le maréchal de La Mothe demanda-t-il à capituler et le 13 octobre 1653, la ville ouvrit ses portes à don Juan d'Autriche.

Le roi raconte en même temps les affaires de Flandre, la guerre d'Italie, la Fronde, les marches et les contremarches de ses généraux; tout cela comme il l'a appris, et sans un commentaire ayant quelque portée.

«—Ce que je vous ai écrit de la prise de Gravelines ne s'est pas confirmé; mais le siége continue, et vous pouvez

Digitized by Google

espérer que nous recevrons très-prochainement la nouvelle de la reddition de la ville. En Italie nos troupes ont mis le siége devant Turin, *qui est une place d'importance.* En France, les choses vont plus mal de jour en jour (12 juin 1652).

«—Il n'y a rien de nouveau en Flandre depuis la reprise de Dunkerque. Les affaires de France sont toujours dans l'agitation. En Italie, mes troupes *ont mis le siége devant Casal, qui est une place de grande importance* (6 novembre).

«—L'entreprise contre Casal s'est heureusement terminée, continue le roi, le 27 novembre; c'est un résultat *bien important* pour les affaires d'Italie. Il paraît qu'il y a en France beaucoup d'incertitude, car, bien que le prince de Condé se maintienne avec son parti, le roi a traité avec la ville de Paris et y est entré.

On sait à quels faits cette lettre fait allusion : Condé, enfermé à Vincennes par Mazarin, puis transféré au Havre, et enfin mis en liberté, grâce à la diversion faite par sa femme et par la duchesse de Longueville à Bordeaux, lève une armée en Guienne. Déclaré criminel de lèse-majesté et repoussé de la province par le comte d'Harcourt, il se retire en Flandre, où il se met ouvertement à la solde de l'Espagne, qui le nomme généralissime et lui confie une armée de trente mille hommes.

Il est bon de faire remarquer que cette nomination fut faite le 25 novembre 1652 [1], et que Philippe, qui

[1] C'est du moins la date que donne Sismondi.

c.

Digitized by Google

écrit le 27, n'en sait pas un mot, et croit Condé en Guienne à la tête de son parti.

«—J'ai reçu ce matin, (3 septembre 1653), dit plus loin ce prince à peine informé, l'avis que mes vaisseaux de Flandre ont entièrement dispersé ceux de l'ennemi.

«—L'avis que j'avais reçu de Flandre, reprend-il vingt jours plus tard (24 septembre), ne s'est pas confirmé. Je ne crois pas qu'on fasse rien de considérable, parce que le défaut de ressources paralyse tout. »

Mais voici qui est mieux, comme preuve de l'intérêt que porte Philippe IV aux affaires de son royaume, et de l'attention qu'il y prête.

«—J'ai reçu avis (16 juillet 1657) que l'ennemi a mis le siége devant une place de *grande importance*, dans laquelle les nôtres sont inférieurs en tout. Je redoute vivement cette perte. »

Le mot *important*, on a pu le remarquer déjà, est au nombre des habitudes épistolaires du roi. C'est une de ces expressions à effet derrière lesquelles la nullité se met à l'abri. Attribuer de l'importance à une chose qu'on ne connaît pas, c'est vouloir donner à ce qu'on rapporte une autorité sans réplique.

Quelle est cette place inconnue au roi? Ce n'est pas Cambrai que Turenne avait menacé et qui venait d'être secouru par Condé avec une telle rapidité que Philippe et sœur Marie en avaient poussé des cris de joie. Est-ce

Digitized by Google

Montmédy que le maréchal de la Ferté assiégeait? Est-ce plutôt Saint-Venant que Turenne cherchait à prendre? Philippe n'a pas obtenu de son ministre une confidence complète, et sœur Marie, de son côté, est réduite à répondre avec la même ambiguïté.

«—Je suis dans l'anxiété au sujet de cette place que l'ennemi assiége en Flandre. »

Or, voilà que la place est prise, le roi l'annonce le 28 août :

« .... Mais elle a coûté cher à l'ennemi, bien que les nôtres ne fussent pas les plus forts, et que la position fût *loin d'être des plus importantes*. »

Ceci est tout à fait dans la nature humaine, et le bon la Fontaine a écrit une de ses plus jolies fables sur ce travers de l'esprit; la place est à nous et nous en faisons grand cas; elle nous est prise et ne vaut pas qu'on la regrette. Puis la chance tourne, la place nous revient, elle reprend à nos yeux toute sa valeur première :

«—J'ai reçu avis de Flandre (29 avril 1658) que la place *importante* que nous avions perdue au commencement de la guerre s'est rendue au prince de Condé. »

Et c'est là toute la part que le roi catholique accorde à cette admirable et mémorable campagne dans laquelle Turenne et Condé se suivent pas à pas, alternativement vainqueurs et vaincus, prennent, perdent et reprennent

Digitized by Google

l'une après l'autre toutes les places des Flandres et de la Lorraine; se menacent, se guettent, se recherchent, arrivent enfin à se rencontrer en avant de Dunkerque, et à se mesurer dans cette célèbre affaire des Dunes, qui fut plus fatale aux Espagnols que la grande défaite de Rocroy.

Il est un événement de la politique européenne qui préoccupe Philippe IV plus que l'état de guerre dans lequel son gouvernement est engagé, c'est la succession de l'empire germanique après la mort de l'empereur Ferdinand III. La diète électorale réunie à Francfort voit se produire de nombreuses prétentions. Le maréchal de Grammont et le marquis de Lyonne représentent la France et proposent d'abord Louis XIV, puis le duc électeur de Bavière. En même temps se présentent le comte palatin de Neubourg; l'archiduc Léopold, évêque de Strasbourg et de Passau, fils de Ferdinand II et frère de l'empereur défunt; enfin le roi de Hongrie, Léopold, fils de Ferdinand III, qui a moins de dix-huit ans, âge exigé par les constitutions de l'empire, et auquel on dispute l'héritage de son père.

Ce prince est par sa mère, fille de Philippe III, le neveu du roi Philippe IV; et celui-ci fait des vœux ardents et des démarches instantes pour attirer sur lui les suffrages des électeurs.

Digitized by Google

«—On m'écrit, dit-il à ce propos, le 28 août 1657, que l'élection de l'empereur devait avoir lieu vers le milieu de ce mois ; mais comme dans des affaires de cette importance il survient toujours des difficultés, il ne serait pas impossible que le retard se prolongeât encore. Je pense qu'on élira le roi de Hongrie, mon neveu, ou bien l'archiduc Léopold, mon cousin ; et quoique les deux choix soient également bons, je préférerais le premier, qui conviendrait mieux en tout. »

Et la sœur, qui en toutes choses s'unit aux intentions du roi, lui répond :

«—Je suis bien désireuse de savoir le résultat de l'élection de l'empereur, et si elle a été selon le désir de Votre Majesté. Je l'ai demandé à Dieu avec instance. »

«—L'élection de l'empereur va lentement, reprend Philippe IV, le 20 novembre, mais prend une bonne tournure; et j'espère que le roi mon neveu sera choisi. Je voudrais bien que cela fût fini, car le retard en pareille circonstance est toujours préjudiciable....

«—J'ai reçu (29 avril 1658) des lettres d'Allemagne du 24 du mois dernier ; on m'informait que le roi mon neveu était rendu au lieu où l'élection doit se faire, et que les électeurs devaient arriver la semaine suivante. On craint malgré cela qu'il ne survienne de graves difficultés et que l'élection ne soit différée au delà du nécessaire ; mais j'espère en Dieu que ces difficultés seront vaincues quoi qu'il en coûte de peines, et que nous verrons élire mon neveu pour empereur ; c'est le choix qui convient le mieux pour la religion catholique.... »

Digitized by Google

Nos lettres ne nous conduisent pas jusqu'à l'élection, mais on sait que ce fut à ces lenteurs mêmes dont se plaignait le roi qu'on dut un résultat conforme à ses vœux; car pendant les quinze mois que durèrent les conférences de l'interrègne de l'empire, le jeune roi de Hongrie atteignit sa dix-neuvième année et résolut par là les difficultés qu'on lui opposait. Il fut élu empereur le 18 juillet 1658.

Sauf ce fait qui, pour Philippe IV, est une affaire de famille plutôt qu'une question politique, tout le reste des grands actes historiques de ce temps passe devant nos yeux sans qu'il se donne la peine de nous le signaler. Ces grandes calamités, à mesure qu'elles se succèdent, ne peuvent réveiller dans l'âme du roi quelque confiance en son peuple, en ses ministres, en ses propres ressources. Il n'en résulte autre chose qu'une humilité de plus en plus profonde, des protestations incessantes, des sollicitations sans fin auxquelles la digne sœur répond par les plus sages conseils et les plus nobles exhortations.

Laissons donc maintenant le chapitre politique, et cherchons les vertus de la famille, à défaut des mérites de l'homme d'État.

«—Je ne puis vous taire le plaisir que j'ai éprouvé quand je suis rentré à Madrid, en revoyant la reine et mes enfants.

Digitized by Google

Notre séparation m'avait paru bien longue. (25 décembre 1643.) »

Cette absence avait duré près de six mois. Le roi avait quitté Madrid au commencement de juillet.

«—La maladie de la reine n'a pas été peu de chose. Elle s'était beaucoup aggravée et nous avait mis dans de grandes angoisses ; mais la vivacité du mal a promptement diminué, en quelques jours les accidents ont cessé ainsi que la fièvre, et maintenant elle est entièrement bien ; elle est même levée depuis jeudi. La grande inquiétude que j'ai éprouvée m'a donné à mon tour quelques accès de fièvre que j'ai combattus pendant deux ou trois jours, et qui ensuite m'ont forcé à garder le lit pour autant de temps. Je me trouve bien maintenant, et je me lève depuis déjà huit jours. Mes filles ont aussi éprouvé quelques petites atteintes; l'aînée a eu une éruption sur le visage [1] et sa sœur une grande fièvre; mais cela n'a pas été plus loin, et, grâces à Dieu, nous sommes tous bien portants (4 mai 1653).... »

Mais voici encore la figure de la fiancée de Louis XIV:

«—Depuis mon retour ici (Madrid, 20 novembre 1657), il est survenu à ma fille Marie une fièvre précédée d'une fluxion au visage; elle a été saignée deux fois, et maintenant elle est bien portante. Sa sœur est de même ainsi que la reine.

«—Je dois vous dire que, vers la fin du mois dernier,

[1] Il s'agit ici de Marie-Thérèse. La seconde fille du roi se nommait Marguerite-Thérèse ; elle épousa l'empereur d'Autriche, Léopold, neveu de Philippe IV.


Digitized by Google

mon fils[1] a été fort malade d'une grande toux accompagnée de fièvre; cela lui a duré quatre jours; mais ensuite il a été mieux, et Dieu nous a tirés d'inquiétude en lui donnant une santé parfaite (Aranjuez, 29 avril 1658). »

Les lacunes qui existent dans notre collection nous empêchent malheureusement de compléter cette série de citations par le récit des épreuves que Philippe IV dut supporter à la mort de la reine, sa première femme, en 1645, à celles du prince don Balthazar-Carlos, un an après, et de l'infant don Philippe-Prosper, dont nous venons de voir la première indisposition et qui vécut peu de temps. L'histoire, qui ne nous aide pas à remplir ces vides, nous dit cependant comment le roi fut distrait de ces pertes douloureuses.

On raconte[2] que, peu après la mort de don Carlos, il céda à de nouvelles séductions. Le bruit courut, au grand scandale de la cour et des bons catholiques, qu'il se livrait à la pratique de rites non chrétiens et mystérieux. L'inquisition s'en émut; mais on n'osa pas prendre les moyens directs pour intervenir dans ce désordre, et on dépêcha vers Philippe une célèbre béate qui le frappa d'une terreur salutaire en lui déclarant qu'il avait encouru la colère du ciel.

Cette béate fut-elle notre religieuse d'Agréda? Rien

[1] L'infant don Philippe-Prosper, qui avait alors quatre mois.

[2] Desormeaux, *Abrégé chronologique*.

Digitized by Google

ne nous l'apprend. Les événements donnèrent raison à la menace, car on découvrit tout aussitôt à la cour une conspiration qui avait pour but de priver le roi de la couronne et de la vie. Les chefs de ce grave complot étaient don Carlos Padilla et les ducs d'Abrantès et d'Hijar.

Philippe devait être assassiné à la chasse ; la monarchie d'Aragon était rétablie au profit du duc d'Hijar, et on conduisait à Lisbonne, l'infante Marie-Thérèse, que la mort de don Balthazar-Carlos faisait héritière de la couronne d'Espagne. Là on la mariait au prince du Brésil, fils du duc de Bragance (don Juan IV), afin de réunir désormais les deux royaumes. L'imprudence de Padilla fit échouer le complot ; on saisit une lettre dans laquelle il expliquait les plans des conspirateurs, qui furent aussitôt arrêtés. Padilla périt sur l'échafaud, le duc d'Hijar et ses complices furent condamnés à une prison perpétuelle.

Philippe fut profondément frappé de cet événement, et son esprit ne résista pas à l'émotion du danger qu'il avait couru ; il eut quelques accès d'aliénation mentale, et peu s'en fallut qu'il ne laissât naturellement à sa fille cette couronne qu'on avait voulu lui transmettre violemment.

Rappelé à la santé par des soins habiles et à la vertu par de sages conseils, il songéa à se remarier pour

Digitized by Google

donner un héritier à sa couronne. C'est alors, en 1647, qu'il épousa l'archiduchesse Marianne, sa nièce, fille de l'empereur d'Autriche, et il n'eut plus depuis lors qu'une pensée bien légitime : assurer la succession masculine de sa race [1].

«—Je ne puis m'empêcher, écrit-il à la sœur, le 2 septembre 1652, d'appeler votre attention sur la succession masculine de ma maison, car je vois s'éloigner les espérances que j'ai conçues. Continuez vos prières dans ce but, car je le crois utile au service de Notre-Seigneur. Et en effet, autant je donnerai d'héritiers mâles à cette monarchie, autant je poserai de colonnes pour le soutien de la religion catholique [2].... »

Philippe avait à cette époque quarante-sept ans et la reine vingt.

«—Je n'attends que de la main puissante du Seigneur la succession de cette monarchie (28 mai 1653)....

«—Nos espérances se confirment.... Priez Dieu de nous

[1] Philippe II avait épousé en secondes et en troisièmes noces deux princesses qui avaient été, l'une après l'autre, fiancées à l'infant don Carlos, ce malheureux prince dont la fin si dramatique reste encore inexpliquée. Philippe IV suivit le même exemple, et l'archiduchesse Marianne, dont il fit sa seconde femme, avait été promise à son fils don Balthazar-Carlos. Ce mariage donna lieu à des fêtes brillantes, qui eurent pour ordonnateurs le poëte Calderon et le peintre Alonso Cano.

[2] C'était aussi ce que Charles-Quint écrivait à l'empereur Ferdinand, son frère, le 11 janvier 1533 : « J'espère et prie Dieu qu'il vous viendra un fils, car bien avons affaire de ceux qu'il plaît à Dieu nous donner. »

Digitized by Google

donner un héritier dont la venue est si nécessaire pour le bien de la religion et la paix de cette monarchie (13 août)...

«—La divine majesté, écrit-il avec douleur le 3 septembre 1653, n'a pas voulu maintenir les espérances que nous donnait la reine....

«—Je vous remercie, dit-il à la sœur, le 24 septembre, de la promesse que vous me faites de recommander à Dieu la succession de cette monarchie; ne vous ralentissez pas.... »

Ainsi continuent cette série de recommandations, ces alternatives d'espérances venues et différées, pendant cinq ans encore, La sœur y répond chaque fois, mais avec quelque gêne; on voit qu'elle s'efforce d'obéir à un devoir. Au 16 juillet 1657, les confidences du roi prennent une meilleure tournure.

«—La reine se porte très-bien, dit-il; sa délivrance aura lieu vers la Conception de Notre-Dame, et j'espère qu'en raison d'une telle circonstance, elle sera très-heureuse, et que nous aurons un prince.

«—(20 novembre). Nous attendons la délivrance de la reine dans quinze ou vingt jours; priez le Seigneur de la préserver des accidents qui sont survenus les autres fois, et de lui donner un fils.... »

L'heureux roi n'eut pas à attendre aussi longtemps ce moment tant désiré; il arriva le 27 novembre, et voici une lettre tardive du 15 décembre qui l'apprend à la sœur.

«—Vous avez sans doute été informée déjà de l'heureuse

Digitized by Google

délivrance de la reine.... Elle est en parfaite santé aujourd'hui, et moi j'éprouve la plus vive reconnaissance pour les faveurs signalées que la main puissante du Seigneur m'a faites en octroyant un successeur à cette monarchie.... Le nouveau-né se porte très-bien, et je vous conjure, etc. »

Ce nouveau-né fut don Philippe-Prosper. Nous ignorons le terme de cette chétive existence, à l'issue de laquelle la succession masculine du royaume fut encore longtemps compromise. Enfin, en 1662, naquit Charles II; l'histoire nous dit ce qu'il fut, et comment il soutint ce qui restait de l'héritage de Charles-Quint!

Nous avons suivi Philippe IV presque lettre à lettre, parce que c'était une heureuse occasion d'étudier l'histoire de ce temps. Essayer maintenant l'examen des remarquables traités de morale, de théologie, d'histoire religieuse qui forment la part de sœur Marie d'Agréda dans cette curieuse correspondance, ce serait entreprendre une tâche trop étendue et dont le soin appartient, du reste, à nos lecteurs. Nous n'avons plus qu'à conclure

On a souvent émis l'opinion que la sœur Marie d'Agréda avait été l'instrument de religieux éminents éloignés du pouvoir et avides de se réserver une action occulte. Ne pouvant expliquer ses révélations autrement qu'en les mettant sur le compte de facultés surnaturelles, on a cherché à considérer comme œuvre d'homme

Digitized by Google

cette histoire de la Mère de Dieu, combattue ici, en Sorbonne, et qui trahit une science assurément supérieure à la science féminine en ce siècle ignorant. Notre pensée, nous l'avons déjà exprimée à cet égard, ne peut être la même touchant les lettres écrites à Philippe IV. A cette timidité en matière politique, à la naïveté gracieuse du style, à la douceur des arguments et des conseils, nous ne reconnaissons plus un esprit ambitieux. Ces lettres sont bien de la sœur Marie.

Un siècle auparavant, sainte Thérèse avait écrit des œuvres justement renommées : le *Chemin de la perfection*, les *Demeures*, les *Méditations sur le Pater*, qui lui avaient aussi été dictées par révélation. Ce qui a fait la célébrité de ces traités, c'est une vive exaltation, une passion fervente incessamment éveillée par une imagination puissante et par l'état d'extase. La *Cité mystique* de Marie d'Agréda, dont nous avons dit les mérites au début de cette étude, est une œuvre calme et savante, sans doute, mais inférieure aux écrits de sainte Thérèse.

On a recueilli deux volumes de lettres adressées par sainte Thérèse à des amis, à des parents, à des supérieurs ecclésiastiques, à des religieuses. Remarquables à bien des titres, ces lettres n'ont plus cependant ce caractère passionné qui ajouta tant aux mérites des œuvres révélées de l'ardente carmélite.

Digitized by Google

Les lettres de Marie d'Agréda ont au contraire, sur celles de sainte Thérèse, le double avantage d'une destination peu commune et d'un style correct et élevé que cette destination imposait. Comme écrit, elles ont une plus grande valeur; comme œuvre morale, une plus grande autorité.

Don Antonio de Guevara, évêque de Mondoñedo, fit, en 1529, sous le titre de l'*Horloge des princes (Relox de principes)*, un livre admirable qu'on surnomma le *Livre d'or*, et qui était précieusement conservé dans le cabinet des rois. Assurément, les sages enseignements de Marie d'Agréda réclamaient un semblable honneur, et c'eût été œuvre digne et méritoire, de la part des ministres de Philippe IV, que de les recueillir pour l'instruction du jeune roi Charles II.

Exemple fâcheux de ce stérile amour des raretés autographes, qui a de tout temps enfoui et dispersé, au préjudice de l'histoire et de l'étude, tant d'utiles documents!

A. GERMOND DE LAVIGNE.

Paris, 1er juin 1855.

Digitized by Google

J'ai consulté, pour réunir les éléments du travail qui précède et des notes de ce volume, les ouvrages suivants :

MYSTICA CIUDAD DE DIOS, alias, *Historia divina y vida de la virgen madre de Dios, Maria Santisima*, etc. Madrid, 1670, in-fol.

PROLOGO GENERAL *y vida de la V. M. Maria de Jesu,* por el R. P. F. X. Samaniego—en tête de l'ouvrage ci-dessus.

DON FRANCISCO MANUEL DE MELO. *Guerra de Cataluña en tiempo de Felipe IV.*

SISMONDI. *Histoire des Français,* t. XXIV.

CH. WEISS. *L'Espagne depuis le règne de Philippe II jusqu'à l'avénement des Bourbons.*

JOHN DUNLOP. *Memoirs of Spain, during the reigns of Philip IV and Charles II, from 1621 to 1700.*

ALPH. RABBE. *Résumé de l'histoire d'Espagne.*

LETI. *Vita di Giovanni d'Austria.*

Mme D'AULNOY. *Relation du Voyage d'Espagne, en 1679.*

VAN AARSENS DE SOMMERDYCK. *Voyage d'Espagne fait en 1655* (Cologne, 1667). Livre rare et curieux.

BERTAUD. *Relation d'un voyage d'Espagne* (Paris, 1664) réimprimé à Cologne en 1667, à la suite du voyage de Van Aarsens, sous le titre de *Relation de l'Estat et gouvernement d'Espagne.*

Digitized by Google

ERRATUM.

Page 133, ligne 9, *au lieu de* malheureux; *lisez* bienheureux.

Digitized by Google

LES LETTRES

DU ROI NOTRE SEIGNEUR

DON PHILIPPE IV

—QUE DIEU GARDE—

ADRESSÉES A LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARIE DE JÉSUS

Abbesse du couvent de la Conception d'Agréda

ET LES RÉPONSES DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

A SA MAJESTÉ.

—

1643—1658.

Digitized by Google

Digitized by Google

APERÇU HISTORIQUE

Nous devons dire rapidement quel était l'état des affaires espagnoles à l'époque où commence cette royale correspondance.

Philippe IV régnait déjà depuis vingt-deux ans. Il avait trouvé, en arrivant au trône, l'Espagne gouvernée par un conseil secret, nommée la *Consulta mayor*, composé du confesseur royal, de quelques favoris, et dirigeant la volonté du monarque. Ces hommes étaient le célèbre P. Aliaga, confesseur et grand inquisiteur général, le duc de Lerme, majordome major de Philippe III, charge dont il avait voulu réserver la reversibilité à son fils le duc d'Ucéda, le P. Nitard, jésuite, confesseur de la reine, le duc d'Olivarès, ennemi secret du duc de Lerme et favori du jeune prince. L'Espagne était représentée au dehors par des agents d'une extrême habileté, et qui exerçaient dans les cours où ils figuraient une grande influence, à l'opposé des agents français que leur insolence rendait odieux partout. De ce nombre étaient le comte d'Oñate, le duc d'Ossuna, le marquis de Bedmar, Gondomar, tous diplomates habiles.

En arrivant au trône, Philippe IV éloigna les conseil-

Digitized by Google

lers de son père. De Lerme fut exilé, Rodrigo de Calderon, son puissant secrétaire, fut emprisonné, poursuivi sous divers prétextes, condamné à mort et exécuté; le duc d'Ossuna fut arrêté; le P. Aliaga fut destitué de ses fonctions de grand inquisiteur, et confiné dans un couvent, à quinze lieues de Madrid.

Olivarès avait alors trente-quatre ans. Ministre tout puissant d'un prince qui n'avait aucune notion des affaires de l'État, il voulut inaugurer une politique nouvelle. Le duc de Lerme avait eu la conscience de la faiblesse de l'Espagne, il avait employé toutes les ressources de son esprit vaniteux et recherchant l'effet, à déguiser cette faiblesse sous de magnifiques apparences.

Il fallait à l'Espagne un Sully ou un Richelieu, une politique de ruse et d'adresse, pour qu'elle pût, peu à peu, réparer ses blessures et reprendre la prépondérance qu'elle avait eue autrefois. Loin de celà, Olivarès était dur et violent. Cependant ses desseins étaient vastes, il rêvait de rendre à l'Espagne, par le système guerrier de Philippe II, sa suprématie ancienne, et il dirigea vers ce but tout le génie de sa politique obstinée. Elle n'eut d'autre effet que d'accroître les malheurs de son pays.

Il appela auprès de lui don Balthazar de Zuniga, son beau-frère; don Balthazar Alamos, traducteur de Tacite; Palafox, évêque d'Osma. Carnero, son secrétaire, reprit le rôle qu'avait eu Calderon.

Philippe IV n'avait essayé de s'initier aux actes du gouvernement que quatre mois avant la mort de son père; il laissa faire son premier ministre. Il était supérieur à Philippe III en raffinements de goût et en agréments extérieurs: de là les excès, les désordres qui signalèrent

Digitized by Google

sa jeunesse et se prolongèrent assez loin dans l'âge mûr. Il manquait de vigueur d'esprit et de qualités solides : de là la décadence où il laissa, poussé par Olivarès ou par Louis de Haro, les affaires de son royaume.

L'Europe était engagée dans la célèbre guerre de Trente ans ; l'Espagne y prit part en fournissant des troupes et des subsides à l'Allemagne. On sait les suites funestes de cette accession. La France rompt avec l'Espagne ; la Hollande se mêle à la lutte et y joue un rôle important. La cour de Madrid s'impose en toute occasion le soin de se mettre en opposition avec la France, et la France la rencontre partout, dans tous ses projets, dans toutes ses démarches, en travers de toutes ses entreprises.

Richelieu veut-il abattre le parti protestant, l'Espagne, ce pays éminemment catholique, qui aujourd'hui encore veut que chez elle il n'existe, ni se reconnaisse, ni se tolère, tacitement ou explicitement, d'autre religion que la religion apostolique et romaine [1], l'Espagne soutient les protestants et leur envoie des subsides. Le duché de Mantoue est sans maître, des prétendants se présentent, et Louis XIII appuie le duc de Nevers ; Philippe IV s'arme et soutient le duc de Guastalla. Les Français l'emportent, et l'Espagne repoussée perd sa prépondérance en Italie : la guerre alors devient générale [2].

Les Espagnols sont battus à Avein, dans les Pays-Bas, par les maréchaux de Châtillon et de Brézé ; à Tornavento et à Montbaldon, en Savoie, par le duc de Savoie. Ils envahissent la Picardie par les Flandres, prennent Corbie,

[1] Adresse de la ville de Cadix aux Cortès constituantes (23 février 1855).

[2] 1635.



la Capelle et Roye; Louis XIII et Richelieu marchent, reprennent Corbie, et expulsent les Espagnols de France.

Ils dirigent une tentative sur la Guyenne, et sont refoulés au delà des Pyrénées par d'Épernon. La France alors prend à son tour l'offensive, et Condé, franchissant la Bidassoa à Béhobie, s'empare d'Irun, du Passage et assiége Fontarabie [1]. C'est dans le courant de cette même année 1638, à l'époque où la guerre entre la France et l'Espagne était le plus acharnée, que naissaient ici Marie Thérèse, là Louis XIV, dont l'union devait être plus tard le gage de la paix entre les deux royaumes.

Pendant le même temps, les armes françaises s'étaient portées en Franche-Comté, mais avec moins de succès. Dôle avait été assiégé et bombardé, et nos troupes avaient été forcées de se retirer devant la contenance énergique de toute la province. Toutefois, cet échec n'avait pas eu de longues conséquences, et, en 1639, la France avait conquis une partie du pays.

La guerre continuait en Italie, où l'armée espagnole, maîtresse du Milanais, de Naples et de la Sicile, s'était attiré l'exécration générale. Les cruautés, les exactions étaient les mêmes partout, à quelques degrés près; de là ce dicton, très-populaire alors : « L'officier de Sicile ronge, l'officier de Naples mange, l'officier de Milan dévore. »

En Piémont, le comte d'Harcourt, en 1640, avait fait lever aux Espagnols, commandés par le marquis de Leganez, le siége de Casal, tant de fois l'objet, pendant ces longues années, des luttes des deux armées.

[1] 1638.

Digitized by Google

La même année, le Portugal s'était séparé de l'Espagne ; c'était le fruit de la dureté inflexible d'Olivarès.

En 1580, le poétique et téméraire don Sébastien, roi de Portugal, ayant été tué à la célèbre bataille d'Alcazarquivir, livrée aux Maures dans le royaume de Fez, l'Espagne avait envahi le Portugal, en avait chassé la maison de Bragance, à laquelle le trône revenait par droit d'héritage, et Philippe II, appuyé sur ses troupes, s'y était fait couronner roi.

Soixante ans s'étaient passés depuis cette annexion, et la noblesse portugaise gémissait impatiemment sous le joug d'Olivarès. Les Portugais, traités en peuple conquis, nourrissaient contre les Espagnols une haine implacable. Une conspiration se forma ; elle éclata le 1er décembre 1640, au profit du duc de Bragance, qui fut proclamé roi sous le nom de don Juan IV.

Philippe fut le dernier à apprendre cette révolution. La nouvelle s'en était répandue dans toute l'Europe, et, autour du roi, les craintes inspirées par Olivarès étaient si grandes, que personne n'osait en parler. Le comte-duc s'y décida cependant, et essaya de plaisanter avec le roi aux dépens du duc de Bragance. « Sire, dit-il d'un ton dégagé, Votre Majesté vient de gagner un grand duché et de belles terres. — Comment? dit le prince. — C'est que la tête a tourné au duc de Bragance; il s'est laissé follement proclamer roi de Portugal, et voilà ses terres confisquées de droit. — Il faut y mettre ordre, dit le roi avec un air sérieux qui déconcerta le ministre. »

La guerre fut engagée ; elle dura longtemps. Elle durait en 1643, comme le prouve notre première lettre, et elle eut pour résultat l'indépendance du Portugal, reconnue enfin, en 1668, par le successeur de Philippe IV.

Digitized by Google

Cette séparation eut, d'ailleurs, d'autres conséquences. L'année même du soulèvement, l'Espagne perdit Tanger, Madère, les Açores, dont le Portugal s'empara; puis, successivement, les îles du Cap-Vert, Mozambique, Zanguebar, Mascate, Goa, le Malabar, Ceylan, Macao, toutes ces colonies anciennement fondées par les navigateurs portugais, et plus tard le Brésil, qui se sépara en 1647.

Dans l'intérieur de l'Espagne, les événements n'étaient pas moins graves. Philippe IV avait voulu attenter aux libertés de la Catalogne. On avait murmuré, il avait répondu par des menaces; ces menaces avaient soulevé la province tout entière. Une armée, envoyée pour la contenir, avait mis le comble à la colère des Catalans par ses exactions et ses cruautés. Barcelone s'était mis en pleine insurrection, et le vice-roi, comte de Santa-Coloma, avait été massacré par les révoltés, au moment où il fuyait vers une galère qui l'attendait dans la rade.

Chassant l'armée castillane, expulsant tous les agents d'un roi abhorré, la Catalogne s'était proclamée indépendante, s'était érigée en république, et, travaillée par des agents français, s'était placée sous la protection de Louis XIII. La France assemblait des troupes, prenait Perpignan, occupait le Roussillon, envahissait la Cerdagne, passait les Pyrénées, et marchait sur Barcelone.

Perpignan avait été pris par le maréchal de la Meilleraie en 1642, et, en 1643, la mort de Louis XIII qui laissait le trône de France à un roi jeune et ardent, la victoire de Rocroi, remportée par Condé, le 12 mai, et si fatale à ces vieilles bandes espagnoles qui avaient été la terreur de l'Europe, mettaient la monarchie espagnole dans la situation la plus critique.

Digitized by Google

C'est alors que Philippe IV remercie Olivarès, pressé par la reine, conseillé par l'empereur d'Allemagne, sollicité surtout par sa nourrice, qui ne pouvait pardonner au premier ministre d'avoir pris pour lui le meilleur appartement du palais, au préjudice de l'héritier du trône.

Le rôle de don Louis de Haro devait se borner d'abord à transmettre les ordres partant de la volonté du roi; mais, au bout de peu de temps, le roi, qui était incapable d'avoir une volonté, déposa le fardeau et reprit son indolence. Notre première lettre vient à ce moment et trouve Philippe IV à Saragosse, où il a été amené « pour raffermir par sa présence le courage de son armée. »

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRE I.

Le Roi.

Philippe IV a quitté Madrid pour venir à Saragosse. — Il invoque les prières de sœur Marie.—La flotte espagnole a secouru Oran bloqué par les Français. — Les troupes sont rappelées en Catalogne.— Troubles de Portugal.—Mauvais état des affaires en Flandre.— Démoralisation en Espagne.—Le roi redoute des résolutions funestes.— Il consulte la sœur sur les révélations que prétendent avoir certains religieux qui lui conseillent de changer ses serviteurs.—Le roi appelle la pitié divine sur les calamités qui affligent son royaume et réclame pour lui seul les châtiments que ses fautes ont mérités.

Sœur Marie de Jésus, je vous écris à mi-marge afin de recevoir vos réponses sur les mêmes feuilles. Je vous prie et vous ordonne de tenir ceci secret entre nous.

Depuis que je vous ai vue, j'ai senti naître en moi un nouveau courage [1]. L'offre que vous m'avez faite de prier Dieu pour moi et pour le bonheur de ce royaume, les preuves d'affection que vous m'avez données pour ce qui me touche, m'ont rendu la confiance et la force dont mon cœur avait besoin. Ainsi

[1] Cette entrevue avait eu lieu le 10 juillet, trois mois avant la date de la présente lettre.


Digitized by Google

que je vous le dis alors, je sortis de Madrid dépourvu de tous secours humains, n'espérant plus qu'en ceux du ciel, les seuls par lesquels on puisse atteindre à ce qu'on désire.

Notre-Seigneur a commencé à agir en ma faveur en faisant aborder la flotte, et en secourant Oran lorsque nous nous y attendions le moins. Ce résultat m'a permis de disposer de troupes qui étaient sur ce point, quoique avec bien des difficultés et bien des lenteurs par suite du manque d'argent; je compte donc qu'on pourra commencer à opérer cette semaine[1]. Je prie sans cesse Dieu et sa très-sainte Mère de nous aider, mais j'ai peu de confiance en moi, car je les ai trop offensés et je mérite les afflictions et les châtiments que j'endure. J'ai donc recours à vous pour vous prier de tenir la promesse que vous m'avez faite. Demandez à Dieu de diriger mes actions et mes armes afin que j'obtienne la tranquillité de mes royaumes et la paix universelle de la chrétienté.

Notre frontière vers le Portugal est ravagée par les rebelles de ce pays, coupables envers Dieu et envers leur roi naturel[2]. Les affaires de Flandre

1 Nous devons supposer qu'il s'agit ici des affaires de Catalogne qui, à la date de cette lettre, avaient pris une tournure assez grave. Voir l'*Introduction*.

2 Le Portugal, envahi par Philippe II en 1580, était déjà séparé de l'Espagne depuis trois ans, puisque le duc de Bragance avait repris,

Digitized by Google

vont au plus mal, et tout présage un soulèvement si Dieu ne se met de moitié dans le remède [1]. Quant aux affaires d'Espagne, bien que ma présence les ait un peu améliorées, je crains, si quelque succès ne vient bientôt relever l'esprit des habitants de nos provinces, qu'ils ne se démoralisent et ne se portent à quelque résolution funeste à la monarchie. Sans doute notre situation est pleine de dangers, grande est notre détresse; et cependant je vous avoue que ce n'est pas là ce qui m'afflige le plus, mais bien la pensée que le Seigneur est irrité. Comme il sait que je désire l'apaiser et remplir en tout mes devoirs, je voudrais, si de quelque manière que ce fût, vous parveniez à savoir ce que sa sainte volonté exige que je fasse pour le désarmer, que vous me l'écrivissiez à l'instant, car je brûle d'y parvenir et je ne sais en quoi je pèche.

Quelques religieux me donnent à entendre qu'ils ont des révélations, et que Dieu ordonne que je punisse tels ou tels, et que j'éloigne quelques-uns de mes ser-

le 1er décembre 1640, la couronne enlevée à sa famille. Il y avait donc illusion de la part de Philippe IV à se dire le roi naturel de ce pays, injustement conquis par son aïeul.

1 Le mauvais état des affaires de Flandre, ce n'est rien moins que la suite de la bataille de Rocroy, gagnée le 12 mai précédent par le prince de Condé, et dont la nouvelle fut apportée en Espagne par le même courrier que celle de la mort de Louis XIII, survenue le 14 mai.

Digitized by Google

viteurs. Vous savez combien il faut être sur ses gardes en matière de révélations, et vous pensez combien je dois l'être, en cette circonstance surtout où ceux qu'on veut desservir ne sont véritablement pas méchants et n'ont jamais mérité de moi aucun reproche; tandis qu'en même temps on me recommande des hommes d'une conduite douteuse, et, pour la plupart, d'un caractère remuant et incertain. J'espère que vous tiendrez votre promesse et que vous me parlerez sans détours comme à votre confesseur, car nous autres rois nous avons quelque chose de ce saint caractère. N'agissez pas toutefois selon les voies du monde qui ne sont pas toujours vraies, mais bien selon l'inspiration de Dieu, devant qui je proteste (et je viens de le recevoir) qu'en tout et partout je veux obéir à sa sainte loi et remplir les devoirs qu'il m'a imposés comme monarque. J'espère de sa miséricorde qu'il aura pitié de nous, qu'il nous aidera à sortir de la détresse où nous sommes. La plus grande faveur que puisse me faire sa main bénie, c'est de faire retomber sur ma seule personne les châtiments que mes péchés ont attirés à ces royaumes, car seul je les mérite, et non mes peuples, qui ont toujours été et qui seront toujours de véritables catholiques. J'attends de votre réponse des consolations, je compte que vous intercéderez auprès de Notre-Seigneur afin qu'il m'aide,

Digitized by Google

qu'il m'éclaire et qu'il me tire des cruelles angoisses où je me trouve.

Saragosse, ce 4 octobre 1643.

MOI, LE ROI.

Digitized by Google

LETTRE II.

Sœur Marie.

La sœur répond au roi en observant le secret qui lui a été recommandé. —Elle prie Dieu pour le succès de tout ce qui intéresse la monarchie et la personne du roi.— La délivrance d'Oran.— La sœur reconnaît que de grands dangers menacent le royaume.— La guerre est un châtiment envoyé par le Très-Haut.—Appel à l'équité du roi : « que le pauvre ne soit pas humilié par la raison qu'il est pauvre ».—Du choix des ministres et des serviteurs du roi.—Les torts du gouvernement passé.—Satisfaction à donner au monde.— Sœur Marie offre au roi ses prières, ses souffrances et celles de sa communauté.

JÉSUS, MARIE !

Sire, je n'ai reçu que le onze de ce mois votre lettre du quatre ; ce retard provient de ce que le religieux de mon ordre qui me l'apportait a fait le chemin à pied. Pour éviter un nouveau délai, je vous envoie ma réponse par un exprès.

J'accepte avec humilité et obéissance la faveur que me fait Votre Majesté et je lui réponds à l'insu de tous, enfermant dans mon cœur le secret qu'elle m'a recommandé. La promesse que j'ai faite à Votre Majesté, je l'ai tenue et je la tiens chaque jour en ce couvent ; à

Digitized by Google

chaque instant je demande avec ardeur au Tout-Puissant l'heureux succès de tout ce qui intéresse cette monarchie et votre auguste personne, car j'ai pour vous et pour vos peuples l'affection la plus profonde.

Bien que le départ de Votre Majesté de Madrid ait suscité quelque opposition, il ne me paraît pas inopportun. En prenant cette résolution, Votre Majesté s'est placée sous la protection du Très-Haut, se confiant à sa providence et à son saint nom, comme fit saint Pierre lorsqu'il jeta ses filets à la mer. C'est cette confiance, sans nul doute, qui a valu à Votre Majesté les heureux succès dont elle me parle, l'arrivée de sa flotte et la délivrance d'Oran. Avec elle encore, si Votre Majesté met ses soins à éviter tout ce qui pourrait contrarier la volonté divine, elle pourra prendre des forces et du courage pour de nouvelles entreprises; car lorsque le but est bon, Dieu ne refuse pas son aide à ceux qui l'implorent. Le peu de confiance de Votre Majesté en soi-même, sachant combien est fragile notre nature humaine pétrie d'argile, n'est point un obstacle aux œuvres merveilleuses du Seigneur; au contraire elle les attire et les sollicite. C'est ainsi qu'il advint au roi David, lorsque reconnaissant et pleurant ses fautes, il offrit d'aimer et de servir le Seigneur. Je fais aujourd'hui comme le roi David, et avec des prières, des pénitences et des larmes, je de-

Digitized by Google

mande à Dieu qu'en père miséricordieux il daigne jeter un regard sur les intentions droites et louables de Votre Majesté, et sur votre cœur affligé. Moi-même, Sire, lorsque je vous considère en cet état, je m'attriste, je gémis et je pleure du plus profond de mon âme.

J'avoue sans détours que ces royaumes et cette monarchie sont dans un grand danger. Ces guerres, ces dissensions entre princes, entre rois chrétiens, sont un châtiment qu'envoie le Très-Haut avant de pardonner les fautes qui l'ont offensé. Ce châtiment même est une preuve de l'affection que porte la divine majesté à ces royaumes et à cette monarchie qui lui doivent tant de reconnaissance. Mais quand cessent les vieilles erreurs, quand on les désavoue devant le Seigneur, alors sa bonté divine sait changer les menaces, les punitions et les rigueurs en caresses, en faveurs et en bienfaits. J'ai confiance dans la clémence du Très-Haut; et si Votre Majesté persévère dans ses droites et saintes résolutions, si elle fait suivre à tous la même voie; corrigeant le mal, administrant la justice quand il est nécessaire, sans aucune considération humaine; récompensant le bien, veillant à ce que le pauvre ne soit pas humilié par la raison qu'il est pauvre,—car Dieu se fit pauvre ici bas pour nous,—cherchant toujours à le relever à cause de son humilité,

Digitized by Google

abaissant au contraire l'orgueil du riche et du superbe chaque fois qu'ils oublient les règles de la loi divine, qui est égale pour tous, j'espère que la miséricorde et la justice céleste auront pour vous d'heureux effets.

Discréditer les uns pour servir les autres me paraît chose digne de blâme, quand on peut dire ce qui convient sans porter atteinte à l'honneur d'autrui; je crois donc que les personnes qui ont parlé à Votre Majesté voulaient dire que parmi ceux qui l'approchent le plus, il en est de nuls et d'inutiles pour le gouvernement; les qualités essentielles de chacun sont en effet bien souvent étrangères à la science et à l'habileté nécessaire pour bien gouverner; et il en est aussi dont les talents et la capacité pourraient vous être plus utiles. Le gouvernement d'une aussi vaste monarchie est chose importante, et il doit n'être confié qu'à des hommes réellement capables; or, comme Dieu a inégalement réparti les talents, il est nécessaire de choisir et de chercher les mieux partagés. Le plus grand malheur, c'est que, lorsque chacun ne devrait songer qu'au bien commun et à celui du prince et du roi en faisant preuve de désintéressement, tous au contraire ne songent qu'à leur intérêt personnel, ne s'occupent que de leur bien-être, et font de tout chair et sang.

Cela arrive, Sire, pendant la paix comme pendant

Digitized by Google

la guerre ; Votre Majesté est appauvrie, ses peuples de même, et ceux qui prennent part aux affaires sont heureux et riches; chacun d'eux veut s'approcher davantage du foyer; ils se portent envie; l'émulation les divise. Il serait bon de les mettre tous sur le même niveau, de partager entre eux votre confiance, de telle sorte que chacun pensât y être le plus avancé, sans que Votre Majesté accordât plus à l'un qu'à l'autre. C'est ainsi que l'auteur de la nature a placé le cœur au centre du corps, afin que la vie et la chaleur parvinssent également à tous les membres. C'est ainsi que le soleil occupe le centre du monde pour nous éclairer tous indistinctement.

Les personnes qui ont parlé à Votre Majesté ont pu encore céder à un autre motif, fondé sur la commune opinion de ce monde. On déteste le gouvernement passé, parce qu'on lui attribue nos malheurs et nos calamités d'aujourd'hui; et comme les effets d'un changement de régime ne peuvent pas être instantanés, on croit que ce sont les mêmes hommes qui gouvernent, et que ceux qui tiennent le pouvoir auprès de Votre Majesté ne veulent plaire qu'à ceux qui les y ont portés [1]. Il ne serait pas hors de propos de donner

1 Cette allusion s'adresse évidemment au gouvernement du duc d'Olivarès, disgrâcié le 17 janvier 1643, et à qui le roi avait donné, au bout de six mois, pour successeur don Louis de Haro, resté premier ministre jusqu'à la mort de Philippe IV, en 1665.


Digitized by Google

une sage satisfaction au monde qui la demande, car Votre Majesté a besoin de lui. Je me ferais mieux comprendre autrement qu'en me confiant à la plume; il est impossible par écrit de satisfaire Votre Majesté d'une manière complète. J'ai la confiance que si Votre Majesté agit selon la volonté du Seigneur, le Seigneur lui enverra des consolations nombreuses, ainsi que d'heureux succès à cette monarchie, car sa divine clémence veut que nous méritions sa miséricorde pour en user à notre tour envers son peuple; il veut surtout que nous pleurions sur nos fautes, que nous les corrigions, pour ne jamais démériter son pardon.

J'offre à Votre Majesté, avec toute sincérité et avec le plus entier dévouement, de consacrer au Seigneur mes pauvres prières, mes œuvres, mes souffrances et celles de toute la communauté, pour obtenir de lui, par l'intercession de sa très-sainte Mère conçue sans péché, tout ce que Votre Majesté désire si ardemment. Que Dieu relève le cœur de Votre Majesté, qu'il veille sur elle, qu'il lui donne la paix, la prospérité, qu'il fasse d'elle un roi heureux et fortuné!

Conception déchaussée d'Agréda, le 13 octobre 1643.

La très-humble servante de Votre Majesté,

SŒUR MARIE DE JÉSUS.

Digitized by Google

LETTRE III.

Le Roi.

L'armée va se mettre en campagne.—Protestation d'obéissance à la volonté divine. — Bonnes intentions pour l'avenir. — « Il n'est pas possible de réparer en peu de temps les maux qui ont mis de longs jours à se produire. »—Le roi blâme les torts du gouvernement passé et fait connaître ses résolutions pour l'avenir.—Il se confie en la miséricorde de Dieu.

Sœur Marie de Jésus, votre lettre m'a causé le plus grand plaisir; elle a relevé mon cœur, et je pressens que les prières et les exercices que vous faites, vous et votre communauté, obtiendront de Notre Seigneur les résultats dont cette monarchie a le plus besoin pour son repos et pour sa tranquillité. Le moment est venu de prier, car voici le temps où mon armée se met en campagne; chaque jour peut amener des événements importants. Plus je crains de ne pas mériter pour ma part que ces événements soient heureux, plus il est nécessaire que ceux qui sont bons prient Dieu pour moi. Le Seigneur sait bien que je désire me soumettre à sa sainte loi comme homme,

Digitized by Google

et remplir mes obligations comme roi; que je fais pour cela tout ce que je puis faire, veillant à ce que la justice soit administrée avec fermeté et impartialité, à ce qu'en toutes choses on suive le chemin le plus droit pour le service de Notre Seigneur. Mais il n'est pas possible de réparer en aussi peu de temps les maux qui ont mis de longs jours à se produire.

Quant à ce qui est de m'écarter de la voie suivie jusqu'à ce jour par le précédent gouvernement, j'y suis résolu; et bien qu'il ne manque pas de gens qui veulent qu'on leur croie quelque influence sur moi, faiblesse naturelle chez les hommes, ils se trompent; je veux me servir de tous, employer chacun selon son mérite, et j'ai confiance en la miséricorde de Dieu qu'il me maintiendra dans cette résolution. J'espère que vous et beaucoup d'autres en aurez bientôt la preuve, et vous pourrez affirmer au monde que le passé n'est plus, car c'est la vérité, et quoique quelques-uns puissent douter encore, j'ai résolu que cela serait.

Je désire faire en tout la volonté du Seigneur; si je faillis en quelque chose, ce sera comme homme faible, mais non comme homme méchant. Aussi, je vous le demande, si vous veniez à savoir, d'une manière plus particulière, quelle est, en ce qui me regarde, la volonté de Dieu, donnez-m'en avis, car je

Digitized by Google

veux m'y soumettre en toutes choses. Je lui offre ma vie de bon gré si ce sacrifice peut amener la délivrance de mes royaumes et la paix de la chrétienté. Je me confie à sa miséricorde, à l'intercession de sa très-sainte mère, afin qu'il ait pitié de nous, qu'il nous assiste dans nos malheurs présents, et qu'il les éloigne de nous.

De Sarragosse, le 16 octobre 1643.

MOI, LE ROI.

Digitized by Google

LETTRE IV.

Sœur Marie.

La sœur remercie le roi de la satisfaction qu'il exprime à la réception de ses lettres.— La justice conduit à la paix. — Dieu aime les grands courages, parce que les grands courages font les grandes choses.—Les prières de la vénérable mère.—Elle s'inquiète des lenteurs de l'armée et demande si les soldats sont régulièrement payés.— L'histoire de la mère de Dieu. —Notre-Dame *del Pilar*.

Jésus, Marie!

Sire, la lettre de Votre Majesté m'a donné une grande consolation; elle a ranimé mes espérances en l'heureux succès de nos désirs. En me disant que mes lettres lui apportent quelque soulagement, Votre Majesté vient en aide à ma timidité et me donne le courage de les écrire.

Je reconnais que ce dont votre monarchie a le plus grand besoin, c'est la paix, et la paix n'est possible qu'avec la justice. David réunissait ces deux vertus; et jamais un prince n'a été servi fidèlement s'il n'était estimé. La première condition de la justice,

Digitized by Google

c'est de donner à chacun ce qui lui appartient; aussi Votre Majesté doit veiller d'abord à ce que Dieu reçoive le culte, le respect et l'obéissance que nous lui devons comme enfants de l'Église et comme confesseurs de la sainte foi. Votre Majesté doit veiller à prévenir les offenses dont nous nous rendons coupables envers le Seigneur, châtier le méchant et récompenser l'homme de bien. Elle doit en second lieu tenir la main à ce que ses peuples remplissent exactement, envers leur roi et la monarchie, leurs devoirs de fidèles vassaux. En défendant la cause du Très-Haut, Votre Majesté défend sa propre cause. L'espérance et la foi sont des armes puissantes que le Rédempteur du monde nous a données pour combattre dans cette vallée de larmes, et il nous a dit que c'était par la foi que nous serions sauvés. Dieu aime les grands courages, parce que les grands courages font les grandes choses. Or les grandes choses produites par la faiblesse et par l'humilité humaines sont une preuve de l'assistance du Tout-Puissant. Je souhaite donc un grand courage à Votre Majesté, parce qu'elle en a besoin pour réparer les malheurs de ses peuples. Or donc, que Votre Majesté s'arme de force; la force la plus efficace est celle que Dieu donne avec la grâce, et il ne la refusera pas à Votre Majesté si, en la lui demandant, elle exprime ses regrets pour

Digitized by Google

le passé, ses désirs pour l'avenir. Le témoignage d'une bonne conscience obtiendra à Votre Majesté la confiance de Dieu et lui vaudra la force contre les hommes, contre les démons, et la résolution nécessaire pour faire de grandes choses.

J'ai offert maintes fois à Votre Majesté de prier Dieu pour elle, d'appeler sur elle la protection céleste; je proteste aujourd'hui devant le Très-Haut que toutes mes prières, toutes mes méditations n'auront d'autre but que d'obtenir du Tout-Puissant le salut de Votre Majesté, le bonheur et la tranquillité de son royaume. J'offre tout ce qu'aura pu mériter mon humble soumission à la volonté de Dieu en expiation des offenses que Votre Majesté aura pu lui faire.

Je n'ai rien de plus, Sire ; je ne puis offrir à Votre Majesté que les prières et les vœux de cette communauté ; elle prie sans cesse pour le succès de nos armes. J'attends avec une bien vive impatience la nouvelle de ce qu'a fait l'armée; il me semble qu'elle opère lentement, et j'ai grande douleur de voir que Votre Majesté soit si peu secondée. Les grands devraient visiter les troupes, animer les soldats, les mettre en mouvement, et s'assurer si les officiers les payent régulièrement.

Le désir d'aider au bonheur de Votre Majesté me rend prolixe ; mais je veux néanmoins lui rappeler

Digitized by Google

ce que j'ai écrit dans un chapitre de cette histoire de la Mère de Dieu que connaît Votre Majesté[1]. Lorsque la divine Providence décida que cette noble femme, qui vivait de l'humble existence des mortels, viendrait de Jérusalem à Saragosse pour visiter l'apôtre saint Jacques, Dieu promit à la divine Reine que tous ceux qui invoqueraient dévotement son intercession, au lieu même où elle posa ses pieds trois fois saints, que tous ceux qui se déclareraient ses serviteurs et ses fidèles enfants seraient comblés de faveurs libérales. Il me semble que Votre Majesté doit aller visiter cette sainte chapelle, ouvrir son cœur à la Consolatrice des affligés, mettre dans ses mains célestes les destinées de ses peuples catholiques, l'en déclarant maîtresse, patronne, protectrice, défenderesse et avocate, avec la plus grande soumission et la confiance la plus absolue. J'unirai d'ici mes offres et mes prières à celles de Votre Majesté.

Je la supplie de veiller à sa santé et à sa vie; leur perte ne peut pas être un remède à nos maux, mais bien le signal de notre ruine. J'ai offert ma vie à Dieu pour la gloire de notre sainte Église et la paix de ces royaumes; j'espère qu'il nous exaucera et qu'il donnera à Votre Majesté d'heureuses consola-

1 Voir dans l'Appendice, à la fin du volume, ce chapitre, que nous avons extrait de la *Cité mystique*.


Digitized by Google

tions. Je souhaite, Sire, que l'humble sacrifice que je ferais volontiers de moi-même donne à Votre Majesté une preuve de mon affection, autant que du désir que j'éprouve de la lui témoigner.

Conception déchaussée d'Agréda, le 25 octobre 1643.

Que Votre Majesté ne néglige pas la Vierge del Pilar, qu'elle lui fasse les offrandes que j'ai dit. De là dépend le bonheur de Votre Majesté. Je m'unirai sans cesse à ses prières.

La très-humble servante de Votre Majesté,

MARIE DE JÉSUS.

Digitized by Google

LETTRE V.

Le Roi.

L'attente des galions d'Amérique.—Le roi exprime le désir de suivre ponctuellement les conseils de sœur Marie.— La joie du roi en rejoignant à Madrid la reine et ses enfants.—Nouveau départ prochain.

Je mets tout mon espoir dans la parole que vous m'avez donnée, lorsque je vous ai vue, de m'aider de vos prières et de vos méditations. Je vous la rappelle encore, car ma peine et mon anxiété sont grandes. Nous attendons d'heure en heure, avec l'aide de Dieu, l'arrivée des galions [1]. J'espère que

[1] On sait de quelle importance était pour l'Espagne l'arrivée de ces galions qui, à des époques régulières, apportaient les riches tributs du nouveau monde. En 1640, cinq navires chargés de richesses, escortés par une flotte nombreuse, avaient été coulés par une flotte française sous les ordres du marquis de Brézé, et Philippe IV, depuis lors, attendait avec anxiété la nouvelle de l'arrivée des galions à bon port. L'or dont ces navires étaient chargés provenait des fameuses mines du Potose, aux environs de Lima, et s'embarquait sur la mer du Sud au port d'Arica. On le débarquait à Panama, il était transporté par terre à travers l'isthme jusqu'à Puertovelo, dans le golfe du Mexique, où les galions l'attendaient. Ces riches produits étaient déposés à Séville, à

Digitized by Google

le Seigneur voudra bien les amener à bon port, et néanmoins je vous prie de m'aider à supplier sa divine majesté de me faire cette grâce. Je sais que je n'en suis pas digne, que je mérite plutôt de grands châtiments, mais j'ai confiance qu'il ne permettra pas la perte totale de cette monarchie, et qu'il nous continuera les succès qu'il a commencé à nous accorder.

Je désire vivement pouvoir prendre le parti que vous me conseillez dans votre lettre du 13 de ce mois [1], soyez certaine que je le tenterai et que je ferai, pour ma part, tout ce qui sera possible pour exécuter la volonté de Dieu, autant en ce qui me regarde personnellement qu'en ce qui touche les devoirs de ma couronne. Le succès dépend de l'aide du Seigneur.

Je ne puis vous taire le plaisir que j'ai éprouvé,

l'arrivée, dans une tour qui en a conservé son nom de Tour de l'Or. On a calculé que les mines du Potose, celles du Mexique et les droits perçus sur les marchands qui avaient la liberté d'exploiter les mines moyennant redevance, produisaient annuellement au roi d'Espagne un million et demi de pièces de huit, soit quatre millions de livres tournois.

[1] Cette lettre de sœur Marie, du 13 décembre, manque à notre collection, de même que celle du roi à laquelle elle répondait. Dans les lacunes que nous avons à signaler, les lettres manquent toujours ainsi deux par deux, parce que, on le sait, la sœur répondait au roi sur la même feuille. Ici nous croyons qu'il n'en manque pas davantage, bien qu'il y ait une distance de deux mois. Pendant cet intervalle, le roi est rentré à Madrid, et il se peut qu'il ait écrit une seule lettre.

Digitized by Google

quand je suis rentré à Madrid, en revoyant la reine et mes enfants; notre séparation m'avait paru bien longue. Ils sont en bonne santé, Dieu merci; mais quelque peine que je doive éprouver en les quittant encore, je projette de repartir bientôt; les soins de mon royaume doivent passer avant les joies de mon cœur. Dieu veuille que vienne enfin le temps de goûter ces joies avec plus de tranquillité.

Madrid, 25 décembre 1643.

MOI, LE ROI.

Digitized by Google

LETTRE VI.

Sœur Marie.

La sœur partage les inquiétudes du roi au sujet des galions.—Elle s'associe à la joie que le roi a éprouvée en revoyant sa famille.

JÉSUS, MARIE!

Sire, j'ai l'espoir que la clémence du Très-Haut se montrera satisfaite de la foi pieuse de Votre Majesté. Les prières de cette communauté, l'intercession de sa très-sainte Mère, obtiendront de lui d'aider vos efforts pour son service et pour le bien de cette monarchie.

Je comprends toute l'importance de l'heureuse arrivée des galions, et je serai dans une grande inquiétude tant que Votre Majesté ne sera pas tranquillisée sur ce point. Que Dieu veuille exaucer ses désirs! Je soumettrai au Tout-Puissant la sainte détermination de Votre Majesté de se soumettre en tout à sa divine volonté. Je reconnais que si Dieu ne nous garde et ne nous soutient, bien vaines sont toutes les

Digitized by Google

résolutions humaines; c'est à lui qu'il appartient de rendre efficaces la volonté et le zèle catholique de Votre Majesté.

Bien sainte et bien juste est la joie que Votre Majesté a éprouvée en revoyant en santé la reine, notre dame, et les princes; que le Seigneur les veuille garder sous son invisible protection! J'aime bien vivement Sa Majesté la reine, et mon âme se réjouit de savoir que Votre Majesté la juge pour ce qu'elle vaut, et sait l'aimer autant qu'elle le mérite. Sire, c'est un grand bienfait de Dieu, c'est un courage digne d'être apprécié, que celui dont Votre Majesté fait preuve en sachant se séparer d'une telle compagnie. C'est un grand sacrifice, et je le représenterai au Seigneur, ainsi que le zèle qu'apporte Votre Majesté à la défense de son royaume et à la glorification du divin nom. Puisse-t-il accepter ce sacrifice comme une offrande méritoire, et toujours choisir pour demeure le cœur de Votre Majesté!

Conception déchaussée d'Agréda, 8 janvier 1644.

La servante de Votre Majesté,

Sœur Marie de Jésus.

Digitized by Google

LETTRE VII.

Le Roi.

Le roi a de nouveau quitté Madrid pour Saragosse.—Préparatifs pour agir dès que la saison le permettra.—Les ressources du royaume sont très-réduites, et il n'est pas de salut à espérer si Dieu n'intervient.— Le roi fait appel aux prières de la sœur pour lui, pour la reine, pour ses enfants. —Il lit la *Cité mystique*, qui l'intéresse vivement.

Me voici de nouveau revenu dans ce royaume (l'Aragon) avec le désir de remplir mes devoirs et d'employer tous les moyens possibles pour obtenir la tranquillité et le bonheur de cette monarchie. Pour cela, j'ai quitté la reine et mes enfants, j'ai renoncé au bien-être de ma maison, et je n'ai eu nul souci des incommodités qui m'attendaient.

On fait tous les préparatifs nécessaires pour agir dès que la saison le permettra ; mais il faut opérer à la fois sur tant de points, en Espagne comme au dehors, que ces préparatifs sont bien peu de chose ; et si Dieu ne nous aide, si sa divine miséricorde ne

Digitized by Google

s'emploie pour nous, il n'y a aucune ressource humaine qui puisse nous sauver. Je fais de mon côté tout ce que je puis. Je supplie le Seigneur de me venir en aide, de m'éclairer sur ce que sa volonté exige de moi; connaître ses desseins est le plus grand bonheur auquel j'aspire. J'ai peu de confiance en mes prières, en mes supplications : aussi j'ai voulu vous prier de m'aider à invoquer le Seigneur; je réclame encore une fois de vous l'exécution de votre parole; adressez à Dieu vos vives instances, demandez à sa très-sainte Mère d'intercéder auprès de lui pour qu'il ait pitié de moi, de cette monarchie. Que sa miséricorde infinie supplée mes faibles ressources en nous donnant les succès qui conviendront le mieux au bien général de la chrétienté. Qu'il nous éclaire, qu'il nous dicte les résolutions que nous devons prendre pendant la campagne qui commence, qu'il veuille amener les résultats que nous désirons, et enfin qu'il mette en mon cœur la résolution d'exécuter en tout sa sainte volonté comme homme et comme roi. Il sait que mes intentions sont bonnes, et que je veux porter dignement le fardeau dont il lui a plu de charger mes épaules.

Je vous le demande aussi, priez tout particulièrement pour la reine, qu'il lui soit donné de longs jours, la santé et de bons conseils, pour qu'elle puisse


Digitized by Google

me suppléer en mon absence. Que Dieu inspire mes enfants et les rende dignes de le servir.

Malgré mes nombreuses occupations, je saisis tous les instants que je puis pour lire quelque passage de l'histoire que vous m'avez envoyée [1]; j'en ai déjà lu une grande partie, et elle m'intéresse vivement. C'est une œuvre fort remarquable et tout à fait à propos dans ce saint temps de carême.

Saragosse, ce 9 mars 1644.

MOI, LE ROI.

[1] La sœur, dans le courant de sa lettre du 25 octobre 1643 (IVe), a recommandé au roi la lecture de la *Cité mystique* et du chapitre où est racontée la légende de N.-D. del Pilar.


Digitized by Google

LETTRE VIII.

Sœur Marie.

La sœur met sa confiance dans le zèle des ministres de Philippe IV.—Elle exhorte le roi à la persévérance et l'engage à ne négliger aucune ressource.—Elle prie pour le roi, pour la reine, pour les infants, et conseille de nouveau au prince la lecture de l'histoire de la Mère de Dieu.

JÉSUS, MARIE.

Sire, les peines et les fatigues auxquelles Votre Majesté expose sa royale personne sont nécessaires pour le bonheur de cette monarchie catholique, et nous devons croire qu'elles sont agréables au Seigneur, autant que le but vers lequel tend Votre Majesté. Or, le but et les moyens étant acceptés par le Seigneur, vous ne pouvez manquer de réussir, surtout si vos ministres vous secondent avec le zèle qui est pour eux un devoir sacré. Si la main du Seigneur nous afflige et nous châtie, c'est pour notre bien sans doute, et aucune ressource humaine ne nous servirait si nous voulions résister. Que Votre

Digitized by Google

Majesté s'efforce d'ôter des mains de Dieu le fouet avec lequel il nous frappe, et tout aussitôt nous respirerons, tous les obstacles seront glorieusement vaincus, car les ennemis n'ont pas d'autres armes, pas d'autres forces que nos fautes.

Je vois aux saints désirs qui animent le cœur de Votre Majesté qu'il a été touché par la divine grâce. O Sire, si tous agissaient vers le même but avec le même zèle! On ne peut croire, connaissant la bonté du Seigneur, que mettant dans le cœur de Votre Majesté de tels désirs de savoir la vérité, il puisse ne pas vous donner en même temps les moyens de la connaître. Que Votre Majesté persévère, qu'elle se revête d'une fervente résolution, qu'elle s'arme de force pour atteindre ce but autant pour elle-même que pour la monarchie. Que rien ne soit négligé; clameurs des peuples, prières des particuliers, que tout soit employé; puis les ressources humaines, les armes, la persévérance, et Dieu ne nous refusera pas sa miséricorde.

J'obéis à Votre Majesté, et je réunis mes faibles forces à prier pour elle, pour la santé de la reine notre dame, du prince et de l'infante[1]. Je n'oublie pas ce soin, c'est la première et la plus grande pen-

[1] Le prince était don Balthazar-Carlos, né en 1629; l'infante était Marie-Thérèse, née en 1638 et qui épousa Louis XIV.

Digitized by Google

sée de mon cœur. Je supplie Votre Majesté de continuer de lire l'histoire de la très-sainte Vierge Marie, dont Votre Majesté désire si ardemment l'intercession, et dans laquelle reposent toutes nos espérances. Si Votre Majesté désire lire le reste, je le lui mettrai au net, afin de remplir complétement mes devoirs envers la Mère de Dieu et de répondre au vœu de Votre Majesté.

Conception déchaussée d'Agréda, le 12 mai 1644.

La servante de Votre Majesté,

Sœur MARIE DE JÉSUS.

Digitized by Google

DE 1644 A 1646.

Aperçu historique.

Entre cette lettre de la sœur Marie et la lettre suivante du roi, qui porte la date du 12 juin 1652, il existe une lacune de huit ans.

Pendant cette période, s'accumulent une foule d'événements douloureux pour l'Espagne et pour le cœur du roi. L'absence d'une partie de nos lettres n'en est pour nous que plus regrettable, forcé que nous sommes d'y suppléer par d'arides citations historiques.

Notre début est d'abord heureux et promet quelque succès à l'Espagne. A la date même de la lettre de la sœur, le général espagnol Philippe de Silva, pénétrant en Catalogne à la tête de 14,000 fantassins et de 4,000 chevaux, assiège Balaguer et se rencontre avec le maréchal de La Mothe qu'il bat sous les murs de Lérida. Philippe IV accourt de Saragosse, Lérida lui ouvre ses portes le 17 mai, et le roi, dans l'espoir de ramener à lui la province entière, jure de respecter ses privilèges.

En Flandre et en Allemagne, à la même époque, le duc

Digitized by Google

d'Orléans, frère de Louis XIV, assisté des maréchaux de La Meilleraie, de Gassion et de Rantzau, attaque et prend Gravelines; Condé s'empare de Philipsbourg et de Mayence.

L'anné suivante, le duc d'Orléans prend Mardyck, Linck, Cassel, Béthune; Condé et Turenne remportent en Allemagne la victoire de Nordlingen.

A ces calamités s'ajoutent des catastrophes qui plongent le roi et l'Espagne dans la douleur. Le 6 octobre 1645, meurt à Madrid, à quarante-deux ans, la reine, Élisabeth de France. « C'était, a dit Bossuet, la digne fille de Henri IV, et la meilleure reine qu'ait eue l'Espagne. » Un an après, et presque jour pour jour, le 9 octobre 1646, succombe le fils du roi, l'héritier de la couronne d'Espagne, l'infant don Balthazar Carlos [1]. J'ai raconté dans l'*Introduction*, en tête de ce volume, comment cette perte fatale fut annoncée à sœur Marie par voie de révélation; la relation qu'on va lire nous aidera à remplir la lacune que laissent les lettres absentes.

[1] A la mort de la reine, et comme expression de la douleur publique, on avait ordonné que les théâtres de Madrid fussent fermés pendant deux ans; la mort du prince prolongea la durée de cette mesure jusqu'à la fin de 1649.

Digitized by Google

RELATION

DE CE QUI ARRIVA A LA VÉNÉRABLE MARIE D'AGRÉDA

PENDANT LA MALADIE ET A LA MORT DU PRINCE DON BALTHAZAR-CARLOS [1].



Le jour où le roi notre seigneur passa par ici, retournant de Saragosse à Madrid, il daigna me permettre de lui baiser les mains, et m'ordonna de mettre par écrit ce qui m'était arrivé à l'occasion de la maladie et de la mort du prince aujourd'hui avec Dieu. Obéissant à la volonté du roi et m'étant assurée de celle de mon supérieur, je rapporte ici tout ce qui s'est passé et dans l'ordre où cela m'est advenu.

« Le prince don Balthazar Carlos avait été atteint vers le commencement de mai 1646, à Pampelune, de fièvres qui l'avaient alité pendant près d'un mois. Rétabli avec l'aide de Dieu et ne donnant plus aucune inquiétude, il suivit le roi son père à Saragosse, et là

1 Cette relation a été écrite par la vénérable mère.

Digitized by Google

il plut au Seigneur, le 9 octobre, de l'appeler à lui et de le faire passer de ce monde mortel à la vie éternelle.

« D'après les ordres du roi, j'implorais Dieu chaque jour pour le bonheur de la monarchie, et pendant le mois qui précéda la mort du prince, j'eus connaissance, par voie de révélation, qu'un nouveau coup menaçait le royaume, châtiment sensible à tous ses sujets, sans savoir cependant quelle était la nature de ce châtiment ni quelle devait être la victime.

« Plus tard cependant, le 6 octobre, je connus que ce coup frapperait un membre de la famille royale, et ce fut ce même jour que le prince tomba malade à Saragosse. Il mourut le 9, à huit heures du soir.

« A la nouvelle de cette mort je me mis en prières, et Dieu me révéla que le prince était sauvé, qu'il jouirait de la félicité éternelle, mais qu'il était nécessaire de l'aider beaucoup, parce qu'il était retenu en expiation en purgatoire.

« Sept ou huit jours après, le 9 octobre, étant en prières dans le chœur de la chapelle, l'âme du prince m'apparut et me demanda de l'aider, par mes ferventes prières, à passer du purgatoire à la sainte demeure du paradis. L'âme du prince était accompagnée de son ange gardien, qui appartenait à une hiérarchie supérieure, et qui avait un visage radieux et une ap-

Digitized by Google

parence admirable. L'ange me donna à entendre que par la volonté de Dieu l'âme me visiterait plusieurs fois.

« En effet, depuis ce jour j'eus de fréquentes visions ; je sus que l'âme du prince et son ange venaient quelquefois au lieu où je me trouvais. Tous deux me demandaient de prier, et me promettaient des révélations d'un grand intérêt pour la gloire de Dieu et pour le bien de la monarchie.

« Le 26 octobre, après un office auquel avait assisté l'évêque de Tarazone, le prince m'apparut dans sa forme humaine. Il était accompagné de son ange, et il s'était placé dans la partie éclairée de l'église, près de la croisée de la tribune. Il me parla de la sorte :

« Mère, le Très-Haut veut te faire entendre par mon « organe d'enfant la véritable science et la vraie pru« dence. Quand je vivais dans mon enveloppe mor« telle, j'ignorais cette science divine, parce que la « corruption et la matière du corps font naître dans « les âmes d'obscures ténèbres ; mais dès que j'ai eu « dépouillé le poids de la mortalité, je m'ouvris à une « nouvelle lumière que je ne connaissais pas encore, « et mon ange lui-même m'initie à beaucoup de choses « que je te ferai connaître.

« Je t'assure, mère, que depuis que cette science « m'est venue, si le Dieu très-haut et très-puissant me

Digitized by Google

« concédait de revenir au monde et d'y régner, fussé-
« je même certain ensuite du salut, je n'accepterais
« pas volontiers ; et à cause des erreurs et des trom-
« peries que je connais maintenant, je ne voudrais
« pas revenir à la vie que j'ai quittée. J'ai grande
« compassion de mon pauvre père, sachant comme je
« le sais qu'il vit entouré de tant de tromperies, de
« mensonges, de fraudes, de trahisons et de méchants
« procédés de la part de ceux qui devraient l'aider.
« Je voudrais l'éclairer sur cela, le faire profiter de la
« lumière dont je jouis et de la vérité que je vois et
« qu'on lui cache, afin qu'il connût les périls au mi-
« lieu desquels il vit.

« Voici quel fut, dans une autre apparition, le discours que me tint l'âme du prince :

« Sœur Marie, Dieu veut profiter de ma mort pour
« enseigner la vraie science et l'art de gouverner
« chrétiennement la monarchie ; et l'une des rai-
« sons pour lesquelles le Tout-Puissant termina si
« promptement mon existence à un âge aussi tendre,
« fut que l'enfer avait déjà tenu contre moi certains
« conciliabules, prenant des mesures pour commen-
« cer à me perdre et pour me livrer aux vices, aux
« habitudes dépravées, de manière à me rendre
« indigne de la divine grâce et à faire de moi un
« mauvais roi, gouvernant sans la crainte de Dieu.

Digitized by Google

« Déjà le démon avait choisi et désigné quelques « personnes par les mains de qui ses mauvais des- « seins auraient été exécutés ; mais la Providence « du Très-Haut les a déjoués en hâtant ma mort. « Si on n'élève pas l'infante, ma sœur, dans la « crainte de Dieu, si on ne l'entoure pas de personnes « dignes de la bien diriger et de lui donner de bons « enseignements, il est à craindre qu'il ne lui arrive « ce qui m'est arrivé ; car la maison d'Autriche a « été choisie et désignée par Dieu pour être l'appui « de l'Église, pour propager par le monde la sainte « foi de l'Évangile ; le Seigneur la regarde avec une « affection toute particulière, il lui a promis sa pro- « tection, il l'a comblée de bénédictions, il lui a « donné d'illustres et de saints serviteurs ; chaque « jour cette maison reçoit de nouvelles faveurs de « la main de Dieu, qui lui envoie des avis salutaires, « de bons conseils ; aussi, pour toutes ces raisons, « arrive-t-il communément aux successeurs de cette « maison que, s'ils ne se conforment pas à la volonté « de Dieu, s'ils ne se tiennent pas disposés à servir le « Seigneur selon les fins qu'il s'est proposées, ils souf- « frent beaucoup, ou bien ils vivent peu de temps. »

« Un autre jour, je demandai à l'âme et à son ange gardien pourquoi ils me prescrivaient de dévoiler au roi ces divers secrets et surtout le pacte fait entre les

Digitized by Google

démons contre le prince, pendant qu'il vivait, dans le but de le perdre par de mauvais conseils et de mauvaises compagnies. Je leur dis que jamais je n'avais rien déclaré au roi qui pût nuire à quelqu'un de ses serviteurs; qu'en ne nommant personne et en déclarant ceux qui l'entouraient coupables de mauvais conseils, je m'exposais à en faire soupçonner qui n'avaient aucun tort. L'âme me répondit que telle était la volonté de Dieu et que je devais m'y conformer sans crainte. « Quant au reste, ajouta le prince, le Seigneur « n'avait pas voulu que pendant ma courte existence « je restasse sans bons et saints conseils de quel- « ques fidèles serviteurs; ils m'en ont donné beau- « coup et de très-salutaires, de très-convenables « pour le salut de mon âme; bien que, par son astuce « et par sa malice, le démon ait cherché à me per- « vertir entièrement, et que son iniquité ait employé « dans ce but bien des gens et bien des moyens. »

« Enfin le jour de la Circoncision, premier jour de l'année 1647, étant en prières devant le Saint-Sacrement, dans l'église du couvent, vers les trois heures de l'après-midi, je vis l'âme du prince sortant du purgatoire; *il était vêtu de gloire*, et en présence de Dieu il m'invita à faire connaître au roi ce que je venais de voir.

Digitized by Google

« Je ressentis et j'entendis que le Tout-Puissant ordonnait à l'ange gardien du prince et à d'autres de descendre au purgatoire et d'en tirer cette âme bienheureuse, afin qu'elle fût béatifiée. Les anges obéirent, et en quelques instants ils amenèrent l'âme devant le Seigneur. Avec la même rapidité elle fut purifiée, ornée, illuminée et vêtue de dons admirables; en un instant la vision béatifique lui fut communiquée, et elle se trouva plus belle et plus resplendissante que plusieurs soleils réunis.

« Aussitôt que l'âme eut été glorifiée, la première chose qu'elle fit, devant le trône de la Divinité, fut de réciter ce cantique du chap. 51 de l'Ecclésiaste qui commence par ces mots :

« Je vous confesserai, Seigneur Dieu et Roi, et je vous louerai, vous mon Sauveur. »

« Les anges et les saints l'assistaient en la congratulant de son bonheur, la Reine des cieux la reçut pour fille, les autres pour sœur et pour compagne; et on pouvait reconnaître partout cette joie accidentelle qu'éprouvent les saints, lorsqu'une âme est admise au ciel à participer de biens tels, qu'aucuns yeux ne les ont vus, aucunes oreilles n'en ont ouï parler, aucuns entendements humains n'ont pu les concevoir.

Digitized by Google

« Ensuite cette âme glorieuse demanda au Seigneur la permission de me parler, et me dit tant de choses qu'il m'est difficile de les rapporter ou de les analyser toutes.

« Elle ajouta enfin : « Ame terrestre, ne perds pas « courage et ne crains pas d'obéir aux ordres de « Notre-Seigneur tout-puissant ; n'oublie pas que « c'est lui qui t'a signalée et choisie pour que tu sois « sa fidèle épouse et l'instrument de sa volonté pour « le bien de la maison de mes pères. De la part du « Seigneur et de la mienne, avec la volonté de Dieu, « tu feras connaître à mon père le danger dans lequel « il vit, car il est entouré de tant d'erreurs, de faus- « setés, de mensonges et de ténèbres par ceux qui « l'approchent de plus près et qui le servent en diffé- « rents ministères, qu'il ne lui est pas possible « d'agir et de se diriger selon la divine lumière, ni « de percevoir celle que le Très-Haut lui envoie. Les « ennemis ont disposé les choses avec tant de malice, « qu'il en a beaucoup auprès de lui pour le capter et « lui fermer le chemin de la vérité afin qu'il vive « toujours au milieu des tromperies ; et bien que « d'autres soient capables de le détromper, ils ne le « peuvent pas, parce qu'on les a éloignés par des « moyens différents de peur qu'ils ne lui prêtent « l'appui de leur fidélité ; ce qu'ils feraient s'il les

Digitized by Google

« recherchait, s'il les écoutait et s'il les croyait.
« Avertis-le donc avec soin et instance de faire un
« retour sur lui-même, de se lever, de chasser tous
« les ennuis qui lui pèsent, de rompre les chaînes
« qui le captivent, de rechercher avec soin le che-
« min de la véritable lumière, dût-il lui en coûter
« de grandes peines, dût-il éloigner tous ceux qui
« l'entourent. Dieu a dans son royaume de nombreux
« serviteurs dont les conseils le mettront dans la
« bonne voie, et il ne lui refusera pas ceux qui lui
« seraient nécessaires pour l'assister selon son véri-
« table bien et celui de l'Église du Seigneur, contre
« les jalousies, les envies qui habitent son palais et
« qui ont toutes pour but la bienveillance ou la
« faveur du roi. Tant de sollicitude n'a pas pour
« cause une affection vouée au roi, mais le désir
« d'atteindre certaines fins, certains résultats d'ambi-
« tion. Pour acquérir les unes, pour atteindre les
« autres, ils disposent injustement de la justice distri-
« butive; ils abusent de l'équité du gouvernement;
« ils proposent pour les emplois et pour les offices
« non pas les personnes qui conviennent à la place,
« mais celles qui se trouvent dans leurs convenances
« propres. Pour couper court à ces maux et à beau-
« coup d'autres que Dieu fera connaître à mon père,
« il faut qu'il ne se mette à la discrétion de personne,
Digitized by Google

« qu'il ne laisse personne maître du gouvernement; « car de l'élévation d'un autre à côté de lui, il « naîtrait beaucoup de désordres, et cet inconvé« nient, surtout, qu'il ne serait plus ni aimé ni estimé « par les hommes de bien, ni craint des méchants. « Mais comme il ne peut tout faire par lui-même, il « faut qu'il choisisse parmi les meilleurs et qu'il « fasse son profit de leur réunion. »

« L'âme bienheureuse du prince, ajoute la vénérable mère, me confia encore quelques particularités en me laissant libre de les faire connaître; mais je n'irai pas plus loin, parce que ce que j'ai dit me semble suffisant.

« L'âme du prince resta dans le purgatoire quatre-vingt-trois jours, depuis le neuf octobre mil six cent quarante-six, jusqu'au premier janvier mil six cent quarante-sept. Mais j'ai su que, par des grâces particulières, et en vertu de l'extrême miséricorde du Tout-Puissant, ses peines avaient été fort adoucies. »

Digitized by Google

DE 1646 A 1652.

Aperçu historique.

Reprenons maintenant notre revue des événements historiques au milieu desquels s'écoulait le règne de Philippe IV.

En 1646, Courtrai se rend au duc d'Orléans, Dunkerque au prince de Condé ; La Mothe prend Rosas et Balaguer.

En 1647, Condé vient à Barcelone avec le maréchal de Grammont ; la flotte française, commandée par le duc de Richelieu, y aborde en même temps. Condé investit Lerida, ouvre la tranchée, le 17 mai, au son de ses violons, et, le 17 juin, il se retire affaibli par les combats, par la maladie et par la désertion. Pour donner cours à sa colère, ayant pris Ager en cinq jours, il y égorge tout ce qui respire.

En Italie, le duc de Modène, rebuté par l'insolence des ministres d'Espagne, s'unit à la France, lui fournit des troupes, et s'enferme dans Casal.

En Sicile, survient une disette. Le peuple, mécontent, se

Digitized by Google

révolte à Palerme, à Catane, à Syracuse, et le vice-roi, marquis de Los Velez, est tué dans une émeute.

A Naples, les événements sont plus graves encore. Accablé d'impôts, exaspéré par des vexations de toute nature, le peuple se révolte et appelle à sa tête Mas Aniello, puis Gennaro Annese. Don Juan d'Autriche est envoyé d'Espagne à Naples. Sa flotte jette l'ancre, le 4 octobre, devant la ville, la foudroie pendant plusieurs jours, puis regagne la mer. Les Napolitains proclament la république, se mettent sous la protection de la France, appellent le duc de Guise. Mais le vice-roi, comte d'Oñate, gagne des traîtres; des portes lui sont livrées, la ville se rend, et Guise est fait prisonnier.

Pendant que ces événements se passent, Madrid est sourdement agité par la conspiration de don Carlos Padilla et du duc d'Abrantès, que nous avons racontée plus haut. Philippe IV devient fou un instant, puis, rappelé à la santé et à la vertu, il songe à se remarier.

On lui propose la belle Léonor de Gonzague, fille du duc de Mantoue; on lui offre Mlle de Montpensier, la grande Mademoiselle, fille de Gaston, duc d'Orléans : il avait quarante-deux ans, son choix se porte sur sa nièce, l'archiduchesse Marianne d'Autriche, âgée de dix-sept ans, qui avait été fiancée à l'infortuné don Balthazar Carlos. « Cette union, disent les historiens, fut plus fatale au pays que les relations illégitimes du roi. » La jeune reine, en effet, se déclara tout aussitôt l'ennemie de don Juan d'Autriche, et ne négligea aucune occasion de manifester aux Espagnols l'aversion qu'elle avait pour eux.

En 1648, Condé remporte sur l'armée espagnole l'éclatante victoire de Lens, et lui prend soixante-treize dra-

Digitized by Google

peaux. La France est victorieuse de tous côtés, et Philippe, découragé par ces revers, cède et va signer la paix, lorsque surviennent les troubles de la Fronde. Il rompt les négociations, soudoie la guerre civile, menace les frontières et cherche à reprendre position dans les Pays-Bas, en Catalogne et en Flandre. Condé et Turenne, tour à tour séparés de Mazarin et tour à tour alliés de l'Espagne, ne défendent plus leurs conquêtes passées, et l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, entre en Champagne, pénètre jusqu'à Reims, va en Flandre, reprend Ypres, délivre Cambrai et Condé, assiégés par le comte d'Harcourt.

En 1650, Bordeaux, soulevé contre d'Épernon, gouverneur de Guyenne, demande le secours de l'Espagne, qui promet des subsides et envoie don Jose Osorio avec trois frégates. Louis XIV et Mazarin marchent avec sept mille hommes sur la ville révoltée que défendent les ducs de Bouillon, de La Rochefoucauld, et la princesse de Condé. Mazarin fait des promesses, la ville capitule le 6 octobre, et le marquis de Lusignan, l'un des défenseurs, passe en Espagne afin de s'assurer du concours de Philippe IV pour le printemps.

En effet, l'année suivante, Condé, mis en liberté par Mazarin, dont il a été un an le prisonnier, se rend à Bordeaux et traite avec Philippe IV. Il rassemble une armée, et l'Espagne fournit une flotte de treize vaisseaux et six brûlots. Marsin, qui commandait pour la France en Catalogne, fait défection et amène à Condé, en Guyenne, trois mille hommes des meilleures troupes de la province; cette défection fait tourner les chances en faveur des armes espagnoles, qui reprennent toute la Catalogne.

Le gouvernement espagnol avait espéré que son concours

Digitized by Google

dans le soulèvement de Bordeaux lui serait favorable ; que la ville, surveillée par sa flotte, finirait par lui rester ; mais les révoltés se divisent, le parlement déclare qu'il a pris les armes pour la liberté, et non pour se livrer à la domination étrangère. La population veut la paix : Condé et les Espagnols se retirent, et la ville ouvre ses portes à l'armée du roi.

C'est avant ce dernier événement que reprend la série de nos lettres.

Digitized by Google

LETTRE IX.

Le Roi.

L'état de trouble où se trouve l'Espagne a multiplié les offenses au Seigneur. — Désordres en Andalousie. — Siége de Barcelone. — Siége de Gravelines.—Siége de Turin.

Je vous avoue, sœur Marie, que ce qui m'afflige et m'attriste le plus au milieu des préoccupations qui m'entourent, c'est de reconnaître combien est vrai tout ce que vous me dites dans votre lettre, et combien se sont multipliées les offenses au Seigneur; or tous ces troubles, loin d'en permettre la répression, les rendent au contraire plus fréquentes. On reconnaît aisément que l'ennemi du genre humain en profite pour le malheur de la chrétienté, et je m'en afflige bien plus que de mes souffrances personnelles, car je me demande si tout cela ne vient pas de mes péchés et de la négligence avec laquelle je remplis sans doute les obligations que le Seigneur m'a imposées. Il sait combien je désire lui plaire, combien

Digitized by Google

je redoute de l'offenser; mais je redoute aussi ma faiblesse. Je vous demande donc de m'aider par vos prières, afin que j'atteigne le but de mes vœux ; car si je parviens à plaire à Dieu, il calmera et arrêtera la bourrasque qui nous entraîne.

Les troubles qui ont éclaté en Andalousie, commencent, dit-on, à s'apaiser; mais je ne crois pas que le mal soit guéri radicalement. On fait tout ce qui se peut pour appliquer à ces plaies les remèdes les plus efficaces. Contre de tels maux, l'assistance des armées est impuissante, vous me l'avez dit, et il faut tout concilier sans employer les moyens extrêmes. Je vous assure que je fais tout ce qui est possible pour le soulagement de mes pauvres vassaux et pour que les ministres les traitent avec la douceur et l'affection qui leur sont dues. Si les moyens de rigueur deviennent nécessaires, on emploira les moins sévères, et, selon que la justice l'exige, on ne distinguera pas le riche du pauvre.

Rien de nouveau à Barcelone : la suspension d'armes dure toujours et aussi mon inquiétude[1];

[1] Le roi veut dire par là, sans doute, que les choses n'avancent pas, car il n'y a pas, de fait, une suspension d'armes. Après une disette pendant laquelle le sac de blé se payait 1065 fr. et la charge de vin 1600 fr., Barcelone, assiégé par terre par le marquis de Mortara, bloqué par mer par don Juan d'Autriche, avait été ravitaillé et secouru par le maréchal de la Mothe, entré dans la place avec 4000 fantassins



mais je me réjouis de la ferveur avec laquelle vous demandez au Seigneur un heureux résultat. Nous ne pouvons l'obtenir que par vos prières; aussi je vous conjure de les continuer.

Ce que je vous ai écrit de la prise de Gravelines ne s'est pas confirmé; mais le siége continue heureusement, et vous pouvez espérer que nous recevrons très-prochainement la nouvelle de la reddition de la ville [1].

En Italie, mes troupes ont mis le siége devant Turin, qui est une place d'importance. En France, les choses vont plus mal de jour en jour. Dieu veuille conduire tout cela pour le plus grand avantage de la chrétienté et amener la paix que je désire tant.

Je ne m'étonne pas que vous soyez attristée de l'absence des religieuses qui sont allées en fondation, car elles devaient être pour vous de bonnes compagnes; mais le bien qu'elles vont faire doit vous

et 2500 chevaux. Toutefois ce succès ne s'était pas maintenu. Le mestre de camp Mostaros, gouverneur du fort de Montjoui pour la France, avait été tué à une attaque du fort Saint-Féréol, et un convoi de bateaux, chargé de vivres, venant de Saint-Féliu de Guixols, avait été surpris par les galères de don Juan.

1 Gravelines, pris par le duc d'Orléans, en 1644, était assiégé par l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, et ne tarda pas à retomber aux mains des Espagnols, ainsi que Mardyck et Dunkerque.

Digitized by Google

rendre la solitude moins pénible. Nous sommes tous en bonne santé, grâces à Dieu.

Madrid, 12 juin 1652.

MOI, LE ROI.

Digitized by Google

LETTRE X.

Sœur Marie.

La sœur compâtit aux souffrances du roi. — La puissance n'est rien sans l'appui de Dieu.—Le roi doit faire pénitence pour toucher la miséricorde céleste. — La confession et la communion. — Dieu diffère ses bienfaits pour nous retenir à lui plus longtemps.—Les séraphins devant le trône de Dieu.—Comment le roi peut être agréable à Dieu.—Ninive.—Le siége de Barcelone.—Le fort Saint-Jean.

Jésus, Marie.

La lettre de Votre Majesté produit sur moi deux impressions différentes : une peine extrême et une joie excessive, et quelque peu compatibles qu'elles paraissent, je trouve dans ce que m'écrit Votre Majesté des raisons de les conserver toutes deux. Mon âme est accablée de douleur de voir le cœur de Votre Majesté dans l'affliction, et son esprit tourmenté par de vives inquiétudes auxquelles il est difficile de remédier; j'aime et j'estime véritablement Votre Majesté, et je m'attriste à la vue de ses violentes souffrances; je pleure et je ressens dans mon cœur les coups qui frappent la couronne éter-

Digitized by Google

nelle de Votre Majesté. S'il était possible en même temps d'augmenter vos mérites et de diminuer votre peine en me chargeant de tout ce qui vous accable, il me semble que mon inquiétude en serait soulagée. .

Sire, il ne servirait à rien, pour remédier aux afflictions qui accablent Votre Majesté, ni de posséder tout l'or et tout l'argent de la terre ; ni de commander au monde entier, de l'Orient jusqu'au couchant, du Septentrion jusqu'au Midi ; ni de disposer de tous les hommes valeureux qui ont existé depuis Adam jusqu'à nous; si le Dieu éternel n'y concourait par sa divine faveur comme auteur de toute la nature et dispensateur de la grâce. David a dit que toutes choses obéissaient au Seigneur, que sa divine droite les gouvernait toutes, que par lui nous étions, par lui nous vivions, par lui nous agissions; « les victoires, a dit encore saint Paul, lui appartiennent ; les triomphes sont entre ses mains; les événements sont dirigés par sa science incréée; les bons succès nous sont accordés par sa clémence, et notre consolation par sa miséricorde. » Nous devons en conclure que notre bonheur, nos joies consistent à nous rendre Dieu propice. Ainsi donc que Votre Majesté, pour diriger ses angoisses et ses désirs vers la meilleure fin, ait regret de ses fautes et promette d'en

Digitized by Google

faire pénitence en implorant la grâce du Très-Haut; ainsi sa justice sera apaisée, ainsi sera touchée sa miséricorde. Jamais il n'a repoussé un cœur contrit et humilié, jamais il n'a été sourd aux prières ferventes de celui qui l'implorait avec sincérité; son affection paternelle n'abandonne jamais ses enfants et ses véritables serviteurs. Que la foi et l'espérance soutiennent Votre Majesté, qu'elle sollicite, qu'elle ne perde pas courage, et j'ai la confiance qu'elle obtiendra. Car le Tout-Puissant a placé, de longuemain, dans les Sacrements, le remède véritable de toutes les douleurs. Par la confession Votre Majesté obtiendra la grâce, et par la sainte communion la force et une existence nouvelle [1].

. . . .

Les peines que nous souffrons dans cette vallée de larmes sont autant de souvenirs de notre néant,

[1] Il existe ici, dans le manuscrit de la bibliothèque, une lacune de quatre feuillets—du n° 50 au n° 55.—Le début de cette lettre répond à celle du roi du 12 juin 1652, et ce qu'on va lire fait suite à une autre qui a dû être écrite entre le 12 juin et le 8 août. Cette perte n'est pas irréparable, et l'occasion nous sera fournie un jour, nous l'espérons, de retrouver parmi les originaux eux-mêmes, s'ils sont encore à Simancas, les feuillets qui ont disparu au milieu de la copie. A en juger par la lettre de sœur Marie, selon sa coutume de répéter presque textuellement les nouvelles que lui donne son illustre correspondant, la dépêche absente parlait des lenteurs du siége de Barcelone et des combats livrés pour la prise et la reprise du fort San-Juan de los Reyes (voir la note de la page 66).

Digitized by Google

et autant de motifs de penser à notre premier principe et de rester humbles. Si nous obtenons trop promptement ce que nous désirons, nous cessons d'aimer Dieu, et si sa divine sagesse diffère le bienfait, c'est pour nous retenir à lui plus longtemps. Aussi, pour lui être toujours fidèles, devons-nous toujours nous considérer comme des mendiants; car d'ordinaire l'abondance et l'opulence rendent égoïstes et indifférents. Le premier ange se perdit par satiété; son malheur vint de ce qu'il n'avait plus rien à désirer, et il n'eût pas été précipité, si la possession de tant de biens ne l'avait pas aveuglé sur ses besoins à venir. Les autres anges reçurent aussi beaucoup de dons et de faveurs, mais ils n'oublièrent pas qu'ils avaient bien plus encore à recevoir de Dieu, et ils demeurèrent humbles. Ils représentaient ces séraphins qui, comme le dit Isaïe, étaient devant le trône du Très-Haut, et qui avaient des ailes avec lesquelles ils volaient et d'autres avec lesquelles ils se couvraient la tête et les pieds; les unes indiquaient le calme, les autres le mouvement; le calme comme symbole de possession de biens, le mouvement comme image d'ambition et de désir. Ils volaient et se reposaient; c'est ainsi que, quoi qu'on obtienne de Dieu, il y a toujours à attendre de lui. Notre condition est grandement

Digitized by Google

vile et grossière; tant qu'elle a besoin elle prie, quand elle est satisfaite elle oublie. C'est pour cela que le Très-Haut donne et réserve, accorde et retient, afin que reconnaissants des biens qu'il nous dispense, nous le recherchions et l'implorions pour ceux dont nous avons besoin. Mais nous ne pouvons jamais dire que nous en soyons dignes, et si notre ingratitude ne nous attirait pas la désaffection de la divine Providence, si nos péchés ne lui liaient pas les mains, comment Dieu pourrait-il se retenir, lui dont la bonté est infinie autant que ses bienfaits? Sire, Votre Majesté est la verge vigilante et éclairée que la main toute-puissante du Seigneur a placée au-dessus de ces royaumes; qu'elle en bannisse le péché, l'extravagance, l'erreur, la vanité, les coutumes profanes, et elle sera agréable à Dieu.

Il y a eu, par le monde, bien des malheurs, bien des peines et bien des guerres, et l'Écriture sainte en fait foi; elle constate que pour combattre ces événements contraires, les rois ont recouru non-seulement à la force des armes, mais encore à la pénitence et à la réforme, et l'exemple de Ninive a démontré aux âges futurs ce qui doit se faire dans de semblables circonstances. Je reconnais en Votre Majesté le plus grand désir de remplir ces diverses obligations et de contenter Dieu; je sais aussi que

Digitized by Google

lorsque l'exécution de la volonté humaine est impossible, la divine Providence accepte les désirs pour les œuvres; mais si le pouvoir de Votre Majesté est grand, il faut encore, pour le rendre efficace, que Dieu le seconde de sa grâce.

Soyez certain, mon bien-aimé seigneur, que j'ai ma grande part de peine et de mortification à voir la lenteur du siége de Barcelone, et je fais des vœux bien ardents pour la reddition de cette place. Bien que la reprise du fort dont les Barcelonais s'étaient emparés au milieu de nos lignes nous ait coûté beaucoup de monde[1], ce n'en est pas moins un avantage important, car ce fort surveille la place, et s'il y entrait des vivres, votre armée et ses chefs se décourageraient. Je suis étonnée que la place tienne si longtemps, car sa population est nombreuse. Il serait important de veiller avec le plus grand soin à n'y rien laisser entrer, car l'espérance des secours du dehors alimente l'obstination des assiégés.

Je rends grâces au Tout-Puissant de ce qu'il donne

[1] Ce fort était celui de San-Juan de los Reyes, pris de vive force le 17 juin par les défenseurs de Barcelone, qui tuèrent ou emmenèrent tout ce qui s'y trouvait; mais les Espagnols le reprirent presque aussitôt, et le fort fut détruit par l'explosion d'une mine, sans qu'on sût qui l'avait faite ou allumée, assiégés ou assiégeants.

Digitized by Google

la santé à Votre Majesté, à la reine notre dame, et d'heureuses années à Leurs Altesses [1].

Conception déchaussée d'Agréda, le 8 août 1652.

L'humble servante de Votre Majesté,
qui lui baise les mains,

MARIE DE JÉSUS.

[1] Marie-Thérèse, et Marguerite-Thérèse, qui épousa l'empereur d'Autriche. Celle-ci est née, sans doute, pendant la lacune de huit ans que nous avons signalée dans nos lettres.

Digitized by Google

LETTRE XI.

Le Roi.

Plaisir qu'éprouve le roi à correspondre avec la sœur.—Confession et communion.—Les ministres.—Le siége de Barcelone.—Tentative de ravitaillement.—Troubles de France.—Affaires d'Italie.—La succession masculine.

Je n'ai pu vous répondre par la dernière estafette, parce que j'étais occupé le jour de son départ, et bien que mes travaux ne soient pas moindres aujourd'hui, je vous écris, et avec le plus grand plaisir. J'en éprouve en effet beaucoup à entretenir avec vous cette correspondance, en raison des fruits que j'espère en retirer et des bonnes doctrines que vos lettres renferment. Veuille Notre-Seigneur qu'elles aient le succès que vous désirez, j'espère que son aide ne me fera pas défaut. Je me propose, samedi prochain, de me confesser et de communier; je pense de la sorte obtenir les biens qui émanent d'un tel mystère; mais je crains que ma faiblesse n'y mette empêche-

Digitized by Google

ment; aussi je vous prie de m'aider de tout votre pouvoir.

C'est avec grande raison que vous me dites combien il importe que mes ministres aient une conduite irréprochable; j'y veille, et bien qu'il y ait eu quelque chose à redresser chez quelques-uns, je ne remarque plus aucun sujet de scandale. Ils sont nombreux, les motifs de reproches ne peuvent manquer, et je le ferai chaque fois que quelque fait parviendra à ma connaissance.

J'ai reçu aujourd'hui des lettres de Barcelone, du 29 du mois dernier. J'ai été bon prophète, car la flotte ennemie s'est retirée, et la mienne a pu se rapprocher de la ville et empêcher l'entrée des vivres. Les ennemis se donnent du mouvement pour réunir du monde et pour tenter le secours par terre; mais bien que mes troupes ne soient pas nombreuses, j'espère que Dieu ne le leur permettra pas. On m'écrivait aussi que les assiégés n'avaient plus de blé que jusqu'à la fin d'août; nous pouvons donc nous promettre que cette entreprise aura une bonne et heureuse fin [1]; mais jusque-là il ne faut pas man-

1 Les défenseurs de Barcelone avaient demandé des secours qui n'arrivaient pas. M. de Laferrière, commandant une flotte française dans la Méditerranée, fut chargé de conduire par mer un convoi considérable de vivres; mais le temps contraire et la présence de la flotte espagnole ne lui permirent pas d'approcher. Il resta longtemps au

Digitized by Google

quer de vigilance, il ne faut pas non plus que vous discontinuiez les prières que vous adressez au Seigneur pour qu'il ait pitié de nous et pour qu'il nous accorde merci; car il peut sans nul doute faciliter beaucoup la conclusion de la paix que je désire tant et qui sera pour nous si importante.

Les troubles continuent en France [1]. Je n'ai pas reçu de lettres d'Italie ces jours-ci, mais les affaires y marchent bien [2]; quant à nous, nous sommes en bonne santé, grâces à Dieu.

large, sous voiles, en vue de la ville, et ne parvint qu'avec peine à envoyer une faible partie de son chargement, qui pénétra de nuit à Barcelone sur des chaloupes. Puis il remit le cap sur la France, au grand désespoir de la ville et à la grande colère du vice-roi.

De ce moment le siége devint encore plus étroit; l'argent manquait, on doubla la valeur des espèces qui circulaient dans la ville, et on fondit l'or et l'argent des reliquaires, des vases sacrés, l'argenterie et la vaisselle des particuliers. La monnaie que produisirent ces ressources portait en légende : *Barcino civitas obsessa.*

Cependant, quelques approvisionnements avaient été réunis hors de la ville, il s'agissait de les faire entrer. Aussi, comme le dit Philippe IV, on rassembla quelques troupes et on tenta de faire une diversion par terre. Cette mission fut confiée à don Jose de Pinos et au docteur Ginebreda; la ville était prévenue, des feux allumés sur les montagnes lui donnèrent le signal de cette tentative. Les défenseurs firent alors une imposante sortie de cavalerie et d'infanterie, la ligne des assiégeants fut un instant rompue, quelques éclaireurs poussèrent même au devant du convoi jusqu'à Sarria; mais ils furent bientôt forcés de rétrograder, et la sortie fut sans effet.

1 La Fronde et la révolte de Bordeaux.

2 Les troupes espagnoles reprennent partout l'avantage, grâces aux dissensions des généraux français. Casal est assiégé de nouveau et sur le point de se rendre.


Digitized by Google

Je ne puis m'empêcher d'appeler votre attention sur la succession masculine de ma maison, car je vois s'éloigner les espérances que j'avais conçues. Je vous recommande ce soin, continuez vos prières dans ce but, car je le crois utile au service de Notre-Seigneur. Et, en effet, autant je donnerai d'héritiers mâles à cette monarchie, autant je poserai de colonnes pour le soutien de la religion catholique.

Madrid, 2 septembre 1652.

MOI, LE ROI.

Digitized by Google

LETTRE XII.

Sœur Marie.

Les causes de l'affection de la sœur pour le roi.—La charité.—Dieu comparé au soleil.—Dieu sourd aux clameurs des impies.—Le combat contre les passions, et les bienfaits de l'aide de Dieu.—L'amour de Dieu.—Barcelone.—Moyen de réduire les rebelles.—La sœur veille pour les intérêts du roi.

JÉSUS, MARIE.

Aux effets on reconnaît la cause, et à voir les résultats excellents que produit la volonté de Votre Majesté, je reconnais le principe et l'origine d'où dérive mon affection; c'est de Dieu qu'elle vient; elle prend sa source à cette éternelle charité qui unit entre elles les créatures humaines, afin qu'elles aient le bien pour but et qu'elles s'aident mutuellement à supporter les charges de cette vie; et aussi, comme le dit saint Paul, afin d'obéir à la loi du Christ, qui est fondée sur l'amour et la fraternité. Désirer comme je le fais avec une ardeur véhémente le bien de Votre Majesté; être pleine de sollicitude pour que ce

Digitized by Google

bien soit complet, de joie lorsqu'il arrive; éprouver plus de consolation du bonheur et des succès de Votre Majesté que des miens propres, c'est là la charité dans les conditions exprimées par l'Apôtre, lorsqu'il dit : « Elle n'est pas ambitieuse, elle ne sait pas agir pour elle-même, et elle se réjouit du bien d'autrui [1]. » Je me confesse indigne d'un don aussi excellent que cette vertu, je reconnais que je suis un instrument inutile et le plus inutile du monde pour pratiquer ses lois; mais le Père des lumières, qui est dans les cieux, d'où nous vient toute perfection, aura considéré que Votre Majesté a daigné descendre jusqu'à correspondre avec la plus humble des créatures; et par égard pour Votre Majesté, en récompense de sa piété, pour la glorification du nom du Seigneur et pour ma confusion, il m'a donné cet amour.

Je compare Dieu au soleil; s'il y a des nuages, des brouillards, nous le perdons de vue, nous sommes privés de sa lumière; mais dès que l'air se purifie et s'éclaircit, nous voyons le soleil, nous le ressentons, nous en jouissons, nous avons notre part de ses influences et de sa vertu. Il n'y a pas de nuages plus

1 Charitas patiens est, benigna est, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa; congaudet veritati, etc.... (Saint Paul, I ad Corinthios, 13.)

Digitized by Google

épais que nos passions et nos désirs. S'ils sont satisfaits, ils cachent à notre vue le divin soleil de justice, qui est Dieu, ils nous privent de ses vertueuses influences, nous vivons comme au milieu des ténèbres, exposés à des chutes continuelles dans des précipices sans fond. Le Seigneur se plaint dans l'Écriture de ceux qui mettent peu de soin à purifier leurs affections, lesquelles, comme un nuage entre le ciel et la terre, empêchent la correspondance de Dieu avec sa créature. Aussi est-il vrai que les pécheurs passiònnés sont aveugles ; ils ne voient pas Dieu, ne le connaissent pas, ne le respectent pas, ce qui fait que Dieu feint de dormir; les clameurs des impies ne le réveillent pas, et, retiré en son être divin, il ne se communique pas à nous, parce qu'il ne nous en trouve pas dignes. Tel est le mal que produisent nos passions lorsqu'elles sont vivaces ; mais si nous les combattons, si nous les mortifions par les sentiments, la grâce les éclaircit, nous rentrons dans la famille de Dieu, et nous commençons à sentir son influence. Une lumière plus vive frappe notre entendement, plus d'amour anime notre volonté, nous sentons en nous plus de courage pour vaincre les impossibilités, plus d'ardeur pour chercher Dieu ; nous reconnaissons que, sans le souffle de son être immuable, nous ne pouvons tenter des en-
Digitized by Google

treprises difficiles et périlleuses, que si nous étions armés de la valeur de Dieu nos victoires seraient certaines, qu'aidés du pouvoir de sa droite nous vaincrions tous nos ennemis; mais comme la difficulté est grande de renoncer à nous-mêmes, nous restons toujours concentrés en nous et nous agissons comme des créatures dont l'entendement est malade et qui sont abandonnées de Dieu.

« Chacun, dit saint Augustin, est semblable à celui qu'il aime, et tel est l'amour de chacun, tel est aussi le sien. » Tu aimes la terre, tu es terre; tu aimes le ciel, tu es ciel. Quelle joie immense, quelle douce félicité ne pouvons-nous acquérir en nous haïssant nous-mêmes et en aimant le ciel et Dieu! La propriété de l'amour est de sortir de soi-même, de s'élancer vers l'objet aimé et de s'unir à lui. L'union de l'âme avec Dieu est la fin vers laquelle tendent tous les exercices spirituels, la science, les pratiques mystiques, et c'est par amour que cette union s'opère. Veuille le Tout-Puissant accorder ce doux résultat à Votre Majesté, c'est le but de mes ardents désirs, et ils ne seront satisfaits que lorsque Votre Majesté aura obtenu ce bien, le plus précieux qui soit au ciel et sur la terre pour la créature humaine.

Votre Majesté m'a tranquillisée en m'apprenant qu'il n'était pas entré de secours dans Barcelone;

Digitized by Google

j'étais tourmentée de ne pas savoir ce qu'il était advenu des deux flottes, si elles s'étaient rencontrées, si elles avaient combattu; mieux est que la flotte adverse se soit retirée et qu'elle ne revienne pas; et puisque le succès de l'entreprise consiste à ne pas laisser entrer de vivres, puisque c'est seulement par la faim qu'on peut réduire ces cœurs rebelles, je désire qu'ils la ressentent; c'est pour eux un mal moins grand que la désobéissance et la rébellion aux lois de leur seigneur et roi naturel[1]. On peut leur souhaiter le moindre mal, afin de leur épargner le pire. Je ne puis être surprise des vives inquiétudes de Votre Majesté lorsque l'entreprise est aussi grave et son heureux succès si important. Je ne cesserai pas de supplier le Très-Haut du plus profond de mon âme, car tant de lenteurs m'affligent et me préoccupent. Les intérêts de Votre Majesté me tiennent éveillée. Que Dieu bénisse votre droite et vous donne d'heureuses années.

Conception déchaussée de la ville d'Agréda,

13 septembre 1652.

L'humble servante de Votre Majesté,

Sœur Marie de Jésus.

1 « Que como el buen successo de la empresa consiste en que no les entren víveres, y solo con hambre se pueden rendir aquellos rebeldes corazones, deseo la padezcan, que menor daño es para ellos, que la desobediencia y obstinacion que tienen contra su señor y rey natural. »


Digitized by Google

LETTRE XIII.

Le Roi.

Le roi promet d'observer la doctrine de saint Paul, de suivre le conseil de saint Augustin.— La famine de Barcelone.— Prise de Mataro.—Lettres de Flandre.—Voyage du roi à San Lorenzo.

J'ai reçu votre lettre avec un grand plaisir ; ce que vous me dites est le véritable langage d'une amitié sincère comme est la vôtre ; continuez de m'entretenir de doctrines aussi saines ; elles amélioreront mon cœur et me rendront digne des secours efficaces de Notre-Seigneur. J'observerai la doctrine de saint Paul, je suivrai le conseil de saint Augustin ; aidez-moi toujours de vos prières pour que j'obtienne cet heureux effet, car sans aide je ne sais si je pourrais réussir.

J'ai reçu des lettres de Barcelone du 22 du mois dernier ; on m'écrit que les assiégés persistent dans leur entêtement ; ils sont réduits à cinq onces de pain un jour et à six onces de viande de cheval

Digitized by Google

le lendemain, et ils ne parlent pas de se rendre; on dit même qu'ils n'ont plus de vivres que pour huit jours. Les nôtres, voyant que le temps se passe, ont résolu de s'emparer de quelques points des côtes, afin d'enlever toutes les embarcations et les vivres qui y sont réunis pour alimenter Barcelone; ils ont occupé Mataro et sont décidés à attaquer la place par la force [1]. Je pense que cette résolution sera couronnée de succès, bien que sans doute il y aura du sang versé. Invoquez, sœur Marie, la protection de Dieu et l'intercession de sa très-sainte mère; il n'y a ni force ni armée qui puisse faire ce que fait sa main puissante.

On a reçu des lettres de Flandre du premier du mois passé; l'archiduc [2] annonce que le siége de Dunkerque est commencé, il faut espérer qu'il sera

[1] La misère était grande en effet à Barcelone, et les détails que donne le roi ajoutent à la tristesse du tableau. Les privations de toute espèce affaiblissaient les assiégés; avec les forces s'en allaient l'énergie et jusqu'au sentiment de la défense. Cependant une attaque fut tentée, le 7 septembre, sur quatre points différents, et les assiégeants furent contraints de se retirer devant la bonne contenance des défenseurs. Mais ce fut la dernière lutte, et les assaillants reconnurent bientôt qu'ils arriveraient plus sûrement à leur but par le besoin que par la force, quoi qu'en dise à cet égard la lettre de Philippe IV. Ils se fortifièrent davantage autour de la ville, se logèrent dans le couvent de Valdonsella, s'emparèrent de bon nombre de points de la côte et notamment de Mataro, place importante à six lieues de Barcelone, qui fut occupée, le 25 septembre, par le marquis de Mortara.

[2] Léopold d'Autriche.


Digitized by Google

court et qu'il se terminera heureusement. Il n'y a rien de nouveau quant au reste; nous nous portons bien, grâces à Dieu. S'il l'a pour agréable, nous comptons aller dans dix ou douze jours à San-Lorenzo jouir, jusqu'à la fin du mois, du repos de cette sainte retraite et de la vue de la campagne [1].

Madrid, 2 octobre 1652.

MOI, LE ROI.

[1] San-Lorenzo ou l'Escurial * est l'œuvre de Philippe II, et fut construit en 1565, en souvenir de la prise de Saint-Quentin. C'était l'accomplissement d'un vœu fait à saint Laurent dont l'église avait été canonnée pendant le siége, et, comme témoignage plus direct, le roi voulut que cet édifice eût la forme d'un gril. Un vaste palais, bâti à l'italienne, un superbe monastère, une église magnifique, plusieurs bibliothèques, dix-sept cloîtres et vingt-deux cours font de San-Lorenzo « un léviathan d'architecture, le plus grand tas de granit qui existe sur la terre », comme a dit M. Th. Gautier. C'est un monument extraordinaire, aussi merveilleux par son étendue que par les richesses qu'il renferme. On aperçoit ce sombre et colossal édifice de sept lieues à la ronde. Il a coûté, dit-on, six millions de pistoles.

* Escurial, en espagnol *Escorial*, vient de *escoria*, scorie, mâchefer. Le nom de *escorial* se donne aux terrains où ont existé des mines maintenant épuisées.



LETTRE XIV.

Sœur Marie.

Les vœux ardents de la sœur pour la reddition de Barcelone.— Sa joie à la nouvelle de cet heureux événement.— Conseils au roi.— Ce fait tant désiré est le résultat de la volonté de Dieu.—Comment le roi doit témoigner sa reconnaissance au Seigneur.— Précepte du prophète Daniel.— Prise de Dunkerque.—Actions de grâces du couvent d'Agréda.

JÉSUS, MARIE.

Quand je considère la grandeur de Votre Majesté et mon humilité, sa magnificence et mon insuffisance, la crainte paralyse mon amour, j'hésite à continuer ma correspondance, et j'éprouve des scrupules à distraire et à occuper Votre Majesté quand elle cherche la retraite et le repos de la campagne. J'ai fait entendre bien des fois à Votre Majesté que de toutes les entreprises qui se sont présentées dans cette monarchie, celle pour laquelle j'ai fait les vœux les plus ardents a été la reddition de la place de Barcelone; j'y vois tous les avantages possibles,

Digitized by Google

l'agrément du Très-Haut, la convenance de la couronne de Votre Majesté, le crédit de ses armes, l'honneur de l'Espagne, le bonheur, le repos, la consolation de Votre Majesté, le bien commun, le bien même des habitants de Barcelone, la joie de ceux qui sont vos sujets, la satisfaction des étrangers ; car toute l'Europe porte ses regards sur ce point, et il importe qu'elle sache que l'obstination des ennemis a été vaincue et humiliée, que leurs desseins ont été déçus et leurs forces épuisées. J'ai tant pesé dans mon cœur chacune de ces raisons, qu'elles m'ont fait sentir la nécessité d'agir sans relâche pour le succès d'une telle œuvre; maintenant que ce succès est obtenu, il produit sur moi un tel effet, qu'au moment de rendre grâces au Très-haut et de féliciter mille fois Votre Majesté, l'excès de ma joie paralyse ma pensée et les termes me manquent pour exprimer ce que je veux dire ; aucun ne me semble convenable ou suffisant pour rendre ce que j'éprouve [1].

Sire, ceci est l'œuvre de la main du Tout-Puissant,

[1] Barcelone s'est rendue en effet, et nous n'avons pas la lettre du roi qui annonce à la sœur cet heureux événement. Il est probable qu'il y a encore ici, entre la lettre XIII du roi, datée du 2 octobre, et celle-ci—du 23 octobre—une lacune de deux lettres, la réponse de la sœur d'abord, et la dépêche du roi annonçant non-seulement la reddition de Barcelone, mais la prise de Dunkerque. Il semblerait même, à en juger par le post-scriptum de celle-ci, que la sœur aurait reçu coup sur coup deux lettres du roi.

Nous devons compléter les détails que donnent nos notes précé-

Digitized by Google

c'est une faveur qui nous vient du Père de toute lumière. C'est des cieux qu'émane tout don parfait ; c'est dans ce tribunal de la divine volonté, principe inévitable et cause universelle de tout ce qui est créé, que se décrètent et se déterminent les choses qui doivent être ; aucune n'est oubliée, et bien plus, dès qu'elle est décidée, il n'est puissance qui puisse l'empêcher. Tous les mondes, ainsi que leurs habitants, dépendent de ce gouvernement ineffable. La science divine avait disposé les causes et les moyens humains pour la victoire que Votre Majesté a remportée ; le pouvoir du Très-Haut a commandé aux flots des difficultés et vaincu l'orgueil de nos ennemis, en confirmant cette vérité, qu'avec des armées plus fortes, Votre Majesté a échoué dans de moindres entreprises.

dentes (pages 69 et 78) sur ce siége important. Tout le pays autour de Barcelone faisait défection à la cause française, soit par force, soit par conviction. La députation de la province, les représentants des libertés catalanes réunis à Manresa, reconnaissant que les esprits revenaient au roi d'Espagne, offrirent leur soumission au prince don Juan, qui la reçut le 10 octobre. Déjà, le 1er, don José Margarit, gouverneur de Barcelone et principal instigateur de cette longue révolte, prévenu par une proclamation de don Juan qu'il serait seul excepté de toute capitulation, s'était échappé clandestinement de la ville. Le 3 octobre, le maréchal de la Mothe avait demandé à traiter. Des parlementaires avaient arrêté les bases de la capitulation, les mandataires du roi avaient promis un pardon général, et, le 10, les délégués et les principaux de la ville jurèrent obéissance au roi entre les mains du prince qui fit son entrée, le 13, dans la ville soumise.

Digitized by Google

Celle-ci a réussi lorsque nous le méritions le moins, parce que le Seigneur a voulu prouver sa miséricorde, nous obliger, à force de bienfaits, à l'aimer et à lui obéir. Le tribunal de Dieu a toujours été un tribunal de clémence pour la race humaine; s'il afflige, s'il corrige, c'est parce qu'il aime; ses œuvres sont dirigées par l'équité, sa justice a toujours pour but de nous amener à lui et de nous conduire vers notre salut. Il serait plutôt conforme à sa divine pitié de nous donner des joies que des peines, des biens que des fatigues, des consolations que des afflictions, des faveurs que des châtiments; mais notre vile et grossière nature est tellement ingrate, qu'il faut employer avec elle la rigueur, les tribulations, tous les maux qui procèdent de la guerre, la peste et la famine, et encore cela ne suffit pas pour que nous agissions avec droiture et pour que nous observions la loi du Très-Haut.

Maintenant que son divin visage est riant, qu'il veut être un père consolateur, et nous donner d'heureux succès, je me mets aux pieds de Votre Majesté, et, du plus profond de mon cœur, je la supplie d'en rendre grâces au Seigneur, et de ne pas fermer à la reconnaissance un cœur pieux et vraiment royal comme le sien. Que Votre Majesté imite le royal prophète Daniel qui disait: « Comment remercierai-je le Seigneur pour tout ce

Digitized by Google

qu'il m'a donné? » Et la lumière d'en haut répondit à ses vœux et vint lui faire connaître de quelle manière sa reconnaissance serait agréable à Dieu, et, rentré en lui-même, il s'écria : « Je recevrai le calice des souffrances pour le salut éternel. » C'est là, en effet, que sont la grâce, le salut; on ne peut les obtenir sans abnégation de soi-même, sans faire amendement de ses fautes, sans commander aux passions, aux désirs, et enfin sans observer la loi du Seigneur. Que Votre Majesté reçoive et honore ce calice de salut, qu'elle emploie l'autorité et l'influence de sa couronne pour que ses sujets amendent leur vie, pour qu'ils mettent un frein à leurs vices, pour qu'ils évitent d'offenser le Tout-Puissant, afin qu'il ne leur advienne pas ce qu'annonce la sentence suivante : « La colère divine marche à pas lents vers la vengeance, et la grandeur de la peine compense la lenteur du châtiment. »

Je désire savoir comment Votre Majesté et la reine, notre dame, se sont trouvées de leur séjour à la campagne, et si elles sont revenues en bonne santé; je demande toujours à Dieu qu'il en soit ainsi, et je réclame, à cet effet, les prières de mes religieuses. Nous avons toutes adressé les plus vives actions de grâces au Tout-Puissant et à sa très-sainte Mère, pour les succès de Barcelone et de Dunkerque, et nous les

Digitized by Google

supplions de donner à Votre Majesté des années longues et prospères.

Conception déchaussée d'Agréda, 23 octobre 1652.

La servante la plus dévouée de Votre Majesté,

Sœur MARIE DE JÉSUS.

Très-cher seigneur, cette lettre était écrite quand j'ai reçu celle de Votre Majesté. J'ai été comblée de ravissement en voyant quelles sages pensées animent Votre Majesté au sujet de Barcelone. Je félicite et remercie vivement Votre Majesté des actions de grâces qu'elle a adressées à notre reine et Vierge d'Atocha; le peuple en aura été réjoui, édifié, et sa dévotion en aura été stimulée. Je connaissais nos succès, mais ma joie s'est accrue en les apprenant de votre main, que je baise mille fois pour avoir daigné m'honorer d'une seconde lettre.

Digitized by Google

LETTRE XV.

Le Roi.

Joie que cause au roi le succès de Barcelone.—Le roi fera tout ce qui sera en lui pour se conserver Dieu propice.— Soumission successive de toute la Catalogne.—Siége de Casal.—Retour de San-Lorenzo.—La succession masculine.

Déjà je me plaignais de ne pas avoir de lettre de vous, vous savez que celles que vous m'adressez sont loin de m'être désagréables ; aussi me suis-je réjoui en recevant celle du 23 du mois passé, elle ne me permet pas de douter de l'affection que vous me portez. Vous me parlez de la joie que vous a causé notre succès de Barcelone ; je m'en réjouis de nouveau avec vous, et, chaque fois que j'y pense, je rends de nouvelles grâces au Seigneur et à sa très-sainte Mère pour une faveur si particulière, la plus grande que ce royaume ait jamais reçue de leur puissante main. Aux circonstances, à la nature de cet heureux succès, il est évident que la main divine a seule agi, car les moyens humains eussent été impuissants pour une aussi

Digitized by Google

grande entreprise. Pour prouver plus complétement ma reconnaissance, je veux suivre les conseils que vous me donnez dans votre lettre, car je ne puis faire moins, et j'y mettrai, pour ma part, tous les moyens dont je dispose ; mais il faut que vous m'aidiez par vos prières, car je suis faible et je ne pourrai arriver à bonne fin sans beaucoup d'aide d'en haut. Je mettrai toute mon attention à prévenir toute offense envers le Seigneur, car je reconnais que c'est le service le plus agréable que je puisse lui rendre, surtout en ce moment que j'ai besoin de nous le conserver propice pour ce qui nous manque. J'ai, en sa miséricorde, la confiance qu'il nous continuera ses faveurs jusqu'à ce que ces royaumes aient recouvré ce qu'ils ont perdu, et jusqu'à ce qu'ils jouissent d'une paix stable et durable.

Les dernières lettres que j'ai reçues de Barcelone m'ont fait le plus grand plaisir, parce qu'elles m'annoncent que la principauté entière de Catalogne m'est aujourd'hui soumise, et que grande est la joie de tous de se voir libres de la tyrannie des Français, et rentrés sous mon autorité[1]. Dieu en soit béni !

1 L'exemple de Barcelone fut suivi par toutes les autres places de la province. Girone, Ampurias, les villes du littoral ouvrirent leurs portes. Rosas seul fut encore gardé par les Français, qui en firent un avant-poste pour préserver leur conquête du Roussillon. Ce n'est pas que tout fût encore fini pour l'avenir. Nous verrons plus loin le roi se plaindre des nouvelles tentatives de la France contre la Catalogne ;

Digitized by Google

Il n'y a rien eu de nouveau en Flandre depuis la reprise de Dunkerque. Les affaires de France sont toujours dans l'agitation. En Italie, mes troupes ont mis le siége devant Casal, qui est une place de grande importance[1].

Nous sommes tous revenus bien portants de San Lorenzo, grâces à Dieu; nous avons joui de ce saint lieu et de la campagne pendant quelques jours. Maintenant, nous reprenons le fardeau des affaires; demandez, je vous prie, au Seigneur qu'il m'éclaire et qu'il me conduise selon sa sainte volonté, et n'oubliez pas la succession masculine de ma maison, car je crains qu'elle ne se diffère.

Madrid, 6 novembre 1652.

MOI, LE ROI.

mais ces tentatives échouèrent devant la contenance des populations qui, cette fois, au lieu d'appeler les troupes françaises, les repoussèrent avec une espèce de furie, heureuses de la paix qui leur était donnée et maudissant une intervention que la mollesse des généraux de Louis XIV leur avait rendue si fatale.

[1] Casal, on le voit, était destiné à être pris et repris sans cesse; il en a été plusieurs fois parlé dans nos lettres précédentes.

Digitized by Google

LETTRE XVI.

Sœur Marie.

Les épreuves de l'adversité.— Le bonheur dans l'iniquité. — Image de la vie de l'homme.—Le *remora*.— La véritable sécurité.—La sœur engage le roi à ne pas se trop livrer à la joie du succès de Barcelone.—Elle prie pour la réussite du siége de Casal.

JÉSUS, MARIE.

La divine Providence nous a envoyé les prospérités et les adversités pour notre plus grand bien et pour nous guider jusqu'au salut éternel; mais la nature humaine, affaiblie et viciée par le premier péché, court de plus grands dangers avec les félicités qu'avec les peines, parce que, comme le dit Daniel, les pas des hommes sont mal assurés et ne savent pas les conduire selon le droit jugement; ils les entraînent suivant leur propension naturelle vers le plaisir, les jouissances, le bien-être, le repos, la richesse; et la mort vient avant qu'ils soient au but de leurs désirs. Les peines et les tribulations ont pour bon

Digitized by Google

effet de comprimer, de soumettre, de mortifier et de dompter les passions; elles font l'office de garantie et de lest, dans la périlleuse navigation de cette vallée de larmes, pour empêcher la nacelle de l'âme de sombrer, et elles ne lui permettent de contenter ses goûts et sa volonté que lorsqu'elle est arrivée à bon port.

Saint Augustin dit qu'il n'y a pas de plus grand malheur que le bonheur de ceux qui pèchent, et quand Dieu permet que les méchants soient heureux dans l'iniquité, c'est que son indignation est plus grande; s'il les laisse sans châtiment dans cette vie, c'est pour les châtier plus rigoureusement dans l'autre. A quoi servent à l'homme la sagesse de Salomon, la beauté d'Absalon, la force de Samson, les longues années d'Énoch, les richesses de Crésus, la puissance d'Octave, si son âme souffre quelque préjudice? Bien que toute sa vie n'ait été que bonheur et félicité, quel cas peut-il faire de biens qu'il perd lorsqu'à peine il les possède? La vie de l'homme est comme la fleur, elle naît le matin, s'épanouit à midi, et déjà le soir elle est sèche et sans aliment.

Très-cher seigneur, puisqu'il y a tant de périls dans les prospérités de ce monde, je dois me réjouir et me dire heureuse, moi qui aime et estime si pro-

Digitized by Google

fondément Votre Majesté, de ce qu'ayant obtenu par la force de ses armes de si brillants succès, elle pense aussi souvent à en remercier le Très-Haut. La reconnaissance de Votre Majesté oblige le Seigneur à compléter les biens qu'il a accordés à ce royaume. L'une des perfections de la miséricorde divine est de donner avec poids et mesure les prospérités et les succès, afin que le désir de ce qui nous est nécessaire serve de frein à nos passions [1], de contrepoids à la satiété, d'aiguillon pour nous faire recourir à l'être immuable de Dieu, enfin de motif pour l'aimer, pour le servir et pour lui plaire comme à celui de qui dépend ce dont nous avons besoin. La grande science de la nature humaine, la meilleure preuve de sagesse, est de lutter contre le bonheur pour ne jamais être vaincu par lui, et contre l'adversité pour ne pas se laisser abattre. Votre Majesté sortira victorieuse de cette entreprise et de ce combat, si elle considère, à l'aide de la lumière divine, les succès que sa cou-

[1] Il y a dans le texte « *remora de nuestras pasiones.* » Cette image est fréquemment employée par les vieux écrivains espagnols; elle tire son origine d'un petit poisson qui, disait-on, aux temps de naïve crédulité, avait la puissance d'arrêter un navire au milieu de sa course.

Les Latins appelaient le remora *echeneis*, témoins ces vers de Lucain :

Et puppim retinens, Euro tendente rudentes,
In mediis Echeneis aquis.

Pline, Aristote et d'autres auteurs racontent les hauts faits du

Digitized by Google

ronne a obtenus, si elle les évalue et les pèse avec la balance de ce sanctuaire où on fait la distinction entre ce qui est précieux et ce qui est vil, entre le bien et le mal, le spirituel et le terrestre, la vérité et le mensonge, la vie et la mort, la grâce et le péché. De cette manière Votre Majesté reconnaîtra le bien, l'utile, le profitable, et repoussera ce qui peut lui nuire; parce que les prospérités de cette Babylone mondaine portent avec elles une grande amertume, une fausse gaieté, une douleur certaine, un contentement incertain, une fatigue violente, une inquiétude continuelle, une possession pleine d'agitation et de misère. La véritable sécurité se trouve dans le témoignage d'une bonne conscience et dans la vertu; le bonheur, le bien-être les suivent partout comme l'ombre suit le corps.

Sire, les œuvres du Très-Haut sont toujours par-

remora; mais ne sont pas d'accord sur la description qu'ils en donnent. Les uns le font très-petit et de la dimension d'une limace; d'autres lui attribuent une palme de long, d'autres encore une coudée. Un dernier, enfin, prête ces mérites à la lamproie et donne une explication mécanique qui n'est pas de notre ressort.

Pline rapporte qu'un echeneis arrêta la galère de Périandre, tyran de Corinthe; un autre celle sur laquelle Caligula se rendait d'Astur à Antium. Un troisième suspendit, au milieu de la bataille d'Actium, la course de la capitane de Marc Antoine. Le R. P. M. Benito Feijoo, supérieur général de l'ordre de Saint-Benoît, auteur d'une *Encyclopédie critique universelle* (Madrid, 1726), dit gracieusement à ce propos que le seul remora qui arrêta Antoine fut la beauté de Cléopâtre.


Digitized by Google

faites, et dès que sa main divine avait dirigé la restauration de Barcelone, il était juste, il était digne d'ailleurs de son extrême bonté et de sa magnificence d'opérer la reddition de la principauté de Catalogne; les armées de Votre Majesté ont pu vaincre les courages, mais réduire des volontés si tenaces, si résolues à la résistance, c'était réservé à Dieu seul.

Je prierai le Seigneur avec de vives instances pour votre succès à Casal et pour la succession masculine de cette monarchie; ma pensée est vigilante et l'amour que je porte à Votre Majesté n'admet pas de négligence. Que le Seigneur conserve la vie de Votre Majesté et lui accorde d'heureuses années; son humble servante lui baise les mains.

Conception déchaussée d'Agréda, 15 novembre 1652.

Sœur MARIE DE JÉSUS.

Digitized by Google

LETTRE XVII.

Le Roi.

Le roi s'excuse de n'avoir pas répondu à la sœur le même jour.—Toujours la joie de la pacification de la Catalogne.—Prise de Casal.—Condé.—Le roi s'inquiète du rétablissement de la tranquillité en France.—La succession masculine.

Le dernier courrier est arrivé un peu tard, et je n'ai pu vous répondre le même jour; je le fais maintenant avec un grand plaisir, car cette correspondance est et doit être, à mon avis, d'un grand avantage pour tout ce qui me touche.

Je suis bien certain de la joie qu'ont dû vous causer la reprise de Barcelone, la soumission de la principauté de Catalogne, qui a été bientôt suivie de celle des comtés de Cerdagne et de Conflens. Vous me félicitez de ce que j'ai adressé au Seigneur de nombreuses actions de grâces, et de ce que je lui ai demandé de m'enseigner les moyens de lui témoigner ma reconnaissance pour des bienfaits si remarquables et si répétés; sans doute, ces bienfaits cesseraient si je me

Digitized by Google

laissais aller à l'ivresse de ma prospérité, comme vous me le démontrez très-bien dans votre lettre, par les exemples que vous me citez, et par les maximes que vous me rapportez. Je vous avoue que je suis confus de me voir si favorisé par la main puissante du Seigneur, lorsque j'avais si peu de ressources; aussi, je vous le demande, aidez-moi de vos prières, afin que Notre-Seigneur m'ouvre les yeux, et afin que je sache lui être reconnaissant et le servir en toutes choses.

L'entreprise contre Casal s'est aussi heureusement terminée[1]; c'est un résultat d'une grande importance pour les affaires d'Italie et pour amener la conclusion de la paix. Il paraît qu'il y a en France beaucoup d'incertitude[2], car bien que le prince de Condé se

[1] Malgré les efforts des Français qui, déjà, en 1640, en avaient fait lever le siége au marquis de Lleganès.

[2] A la date de cette lettre, Condé s'était déjà jeté, depuis un mois, dans les bras de l'Espagne, et le roi l'ignore. Cette résolution, si fatale à la grande renommée du prince, était la conséquence de l'échec de Bordeaux. Condé ne pouvant tenir en Guyenne contre le comte d'Harcourt, poursuivi partout par Mazarin, sort de France, et le gouvernement de Philippe IV, à qui il offre ses services, le nomme généralissime de ses armées et lui donne 30,000 hommes, 40 canons, et pour lieutenant le comte de Fuensaldagne.

Sismondi assigne la date du 25 novembre à la nomination de Condé comme généralissime des armées espagnoles. —Il importe de remarquer que la présente lettre, où il n'en est pas question, est écrite le 27. Le pauvre Philippe IV était bien mal instruit des affaires de son royaume.

Condé, dont les biens avaient été saisis en France, recevait de l'Es-

Digitized by Google

maintienne avec son parti, le roi a traité avec la ville de Paris, et y est entré. Si ces arrangements deviennent stables, nous pouvons craindre de voir durer la guerre, et je vous avoue que, malgré tous les bons succès que nous avons obtenus, je suis dans une grande anxiété, parce que jamais nous n'avons été si dépourvus de ressources [1]. Je me vois exposé à reculer beaucoup, l'année prochaine, si Notre-Seigneur ne

pagne des subsides très-mal payés; ses agents à Madrid, le comte de Fiesque, MM. de Mazeroles, de Trincars et Saint-Agolin, avaient toutes les peines du monde à obtenir, chaque mois, les sommes nécessaires au prince. L'Espagne en murmurait et on se demandait quel avantage il y avait à accueillir des services aussi onéreux. Les politiques disaient que pendant qu'on employait les deniers de l'État à l'entretien du prince, la France profitait des pensions qu'elle lui donnait autrefois et des grands biens qu'il y possédait. La part faite au mérite, malheureusement infructueux, de Condé, on déclarait que l'Espagne, comme toujours, était victime, et que tout l'avantage restait à son ennemie. Le chiffre des subsides que recevait le prince nous en est inconnu, mais nous savons que ses agents et quelques autres réfugiés français étaient hébergés par le gouvernement espagnol, dans un hôtel qu'on nommait l'hôtel de Condé. Le roi assignait pour la dépense de cet hôtel une somme de dix-huit cents écus par mois, et fournissait de plus à MM. de Fiesque et de Mazeroles deux carrosses à quatre chevaux, « ni trop bons ni trop mauvais, et dont les cochers et les estafiers étaient bien mal couverts pour être à un si grand roi. » (V. Van Aarsens.) Il faut encore ajouter à ces charges une somme de douze mille écus par an, avec lesquels l'Espagne soldait la défection du mestre de camp de Marsin et les services des troupes que ce général avait amenées de Catalogne.

[1] Rien n'égalait, en effet, la pauvreté de cette malheureuse monarchie. Nous ne parlons pas seulement des sommes qui étaient nécessaires au prince de Condé; l'Espagne était encore obligée à des frais extraordinaires pour garder la Catalogne, où le moindre fantassin



continue les miracles qu'il a opérés; je l'espère de sa miséricorde, et je vous prie de le lui demander avec les plus grandes instances. Grâces à lui, nous nous portons tous bien, et je vous remercie de la sollicitude que vous avez pour la succession masculine de ma maison. Je le désire pour le bien de ce royaume, mais en cela comme en tout, je suis résigné à la volonté de Notre-Seigneur, et je m'y conformerai toujours.

Madrid, 27 novembre 1652.

MOI, LE ROI.

coûtait cent vingt écus, somme énorme pour ce temps-là. Un auteur rapporte, au sujet de l'exiguïté des ressources dont disposait Philippe IV, que dans une assemblée des cortès de Castille, le roi exposa que, sur dix millions d'or que lui donnaient ses royaumes, il lui en parvenait trois tout au plus, le reste étant *mangé* au passage par les officiers chargés de la perception des finances.

La noblesse espagnole ne contribuait pas peu à épuiser le trésor royal; il y avait peu de grands qui ne fussent couchés sur le livre des pensions, la plupart d'entre eux étant dans un état de gêne extrême. On ne citait comme riches, parmi les hommes de la cour, que les favoris : Haro, Contreras, Peñaranda, et trois ou quatre seigneurs, le duc d'Albe, le marquis de Leganez et le comte d'Oñate.

Digitized by Google

LETTRE XVIII.

Sœur Marie.

La sœur est heureuse de l'accueil que le roi fait à sa correspondance.— Exhortations.—Efforts pour prévenir la guerre.—Appel à la miséricorde de Dieu et moyen de l'obtenir.— Paraphrase d'un psaume de David.— « Celui dont les mains sont innocentes et dont le cœur est pur. »—Règle de conduite des ministres du roi à l'égard des peuples. — La sœur a remercié Dieu des succès de Catalogne.— Elle demande au Seigneur d'assurer la succession masculine.

Jésus, Marie.

Votre Majesté me donne lieu de glorifier et de bénir le Seigneur en me disant que mes lettres lui sont agréables, car sans une grande piété inspirée par la volonté divine, on ne peut se plaire à la correspondance d'une femme; et bien que je trouve de la confiance dans ma vive affection, je ne puis sortir de ma sphère féminine, la moindre et la plus dépourvue de toutes; bien que ma sollicitude, mon désir de servir Votre Majesté soient bornés à des vœux, ces vœux sont du moins assez ardents pour trouver accueil dans son

Digitized by Google

cœur royal, et pour gagner sa bienveillance à ma franchise et à mes bonnes intentions.

Votre Majesté me donne à entendre deux choses dans sa lettre ; elle voudrait pouvoir exprimer à Dieu, Notre-Seigneur, toute sa reconnaissance pour les bienfaits qu'elle en a reçus, et obtenir de lui qu'il continue son aide miséricordieuse dans toutes les difficultés où nos pauvres forces seront inefficaces et dans les circonstances où les moyens humains seront sans pouvoir. Votre Majesté fera prudemment de prévenir le retour de ces maux, il est bon de pouvoir s'y opposer en occupant, en fortifiant les places reconquises, en réunissant des armées, des approvisionnements, en évitant, autant que possible, toute autre dépense moins nécessaire que celle-là, qui est la plus nécessaire de toutes, et néanmoins quand il arriverait et plus de bras et plus d'argent qu'il n'y en a sur toute la terre, cela serait insuffisant si, en même temps, nous n'obligions le Tout-Puissant à nous être propice. Sous la loi ancienne, on apaisait son mécontentement, sa juste colère par des sacrifices, des holocaustes ; mais sous la loi de grâce que nous confessons, il faut des cœurs contrits et humiliés, et Dieu ne les refuse jamais.

Si Votre Majesté recourt en ces dispositions à la Providence divine, j'espère qu'elle obtiendra le remède de ses sollicitudes; et, afin que ce résultat soit plus certain,

Digitized by Google

je supplie Votre Majesté de se souvenir de ce verset du vingt-troisième psaume de David : « Qui s'élèvera sur la montagne du Seigneur, et prendra place au saint lieu? Celui dont les mains sont innocentes, dont le cœur est pur, qui n'a pas reçu son âme en vain, et qui n'a pas porté faux témoignage contre son prochain. » Par cette montagne, dont parle le prophète, on entend la perfection chrétienne et l'entretien avec Dieu, car la sainte Écriture est profonde et abondante, et elle a un grand nombre de sens. Cette montagne étant l'image de l'extrême perfection et de la conversation avec le Seigneur, David demande, sous un sens caché, quel est celui qui s'élevera sur la pente matérielle et terrestre d'une montagne. Il nous indique et nous démontre par là que pour gravir cette pente, pour arriver au sommet, il est nécessaire de travailler avec persistance; de même que, pour parvenir au sommet de la perfection, il faut bien de la vigilance, des soins et de la persévérance; car nous avons des ennemis nombreux et invisibles qui, à nos premiers pas dans le service de Dieu, se mettent devant nous et nous forcent à lutter contre eux; le Sage a dit en effet que la vie de l'homme est une guerre continuelle sur la terre. Les obstacles ne doivent pas nous faire peur; mais, au contraire, nous donner du courage, car l'entreprise est utile et agréable au Seigneur.

Digitized by Google

Que Votre Majesté raffermisse son bras, suivant l'expression de l'Ecclésiaste, qu'elle s'arme du don de l'esprit saint et de force pour acquérir ce bonheur; que Votre Majesté dirige toute sa puissance vers le commerce du Seigneur, qu'elle considère avec les yeux de la foi ses attributs qui sont infinis, ses perfections qui sont innombrables; qu'elle se dise toujours qu'il est digne d'être servi; qu'elle pense sans cesse à lui; qu'elle ait la volonté de l'aimer, et elle s'élèvera sur la pente terrestre, elle commandera aux passions, et parviendra à la demeure élevée, aux portiques de la maison du Seigneur, à la grâce, à la participation de l'être divin. C'est de ce lieu saint, auquel on parvient dans cette vie, que parle David; c'est là que sera reçu celui dont les mains sont innocentes; par les mains on entend les œuvres, et par œuvres celles qui sont dirigées par une intention sainte, pure, et bonne.

Ainsi l'a dit notre Rédempteur dans son Évangile: celui qui sera comme l'enfant, candide et sans malice, sera bien reçu dans le royaume des cieux; or ce que l'âge rend naturel chez l'enfant, la grâce doit le produire chez nous. Celui dont le cœur est pur, qui se refuse à tout plaisir, à tout amusement et à toute faute, s'élèvera sur la montagne comme celui qui n'aura pas reçu son âme en vain. L'âme, c'est le souffle

Digitized by Google

qui anime notre corps et qui lui donne la vie ; celui-là la recevra en vain qui entretiendra en elle la concupiscence, les passions, les appétits, et se laissera attirer par les vices. Mais celui qui se refuse à soi-même, comme dit le même Evangile, celui qui aime la croix, de la mortification et qui suit le Christ, celui-là ne reçoit pas son âme en vain, et ne mange pas en sa maison un pain oisif.

Il faut aussi pour acquérir la grâce ne pas porter faux témoignage de son prochain, c'est-à-dire ne pas l'offenser. Je m'incline aux pieds royaux de Votre Majesté et je la supplie, pour suivre cette doctrine selon la loi de l'Esprit saint, d'ordonner avec fermeté à ses conseillers d'avoir compassion des vassaux délaissés et indigents, de ne pas les accabler en matière d'impôt, de ne faire couler ni leur sang, ni la sueur de leur front en leur enlevant le nécessaire ; parce qu'après ces tribunaux de la terre, comme dit le Sage, il y en a d'autres dans le ciel, qui entendent et accueillent les clameurs de ceux qui sont dédaignés et repoussés, et si on les opprime, le Tout-Puissant prend en main leur cause, car il a dit : « quiconque offense les petits me fait une offense sensible, et je ressens par moi-même le bien qu'on leur fait. » Si Votre Majesté agit de la sorte, il lui adviendra ce qu'ajoute David dans son psaume ; elle obtiendra la bénédiction

Digitized by Google

du Seigneur, la miséricorde de Dieu, c'est à dire son salut, la grâce et d'heureux succès pour sa couronne.

Je me suis uni aux actes de dévotion de Votre Majesté en adressant au Très-Haut de vives actions de grâces pour les heureux événements de la reddition de Barcelone, des comtés de Cerdagne et de Conflens, pour l'issue favorable du siége de Casal, pour la bonne santé de Votre Majesté, celle de la reine notre dame et de Leurs Altesses. Je le supplie de toujours les conserver de même, de nous tranquilliser en assurant la succession masculine de cette monarchie, et de donner à Votre Majesté de longues années.

Très-cher seigneur, que Votre Majesté pardonne à sa très-humble servante de le fatiguer par une lettre aussi longue et aussi étendue; l'affection que je porte à Votre Majesté est si grande, je désire pour elle avec tant d'ardeur tous les plus grands biens, que je ne puis résister au besoin de la supplier d'y songer.

Conception déchaussée d'Agréda, le 6 décembre 1652 [1].

Sa servante la plus dévouée,

Sœur MARIE DE JÉSUS.

1 Notre correspondance présente ici une nouvelle lacune de cinq mois. Elle est sans importance sérieuse au point de vue historique.

Digitized by Google

LETTRE XIX.

Le Roi.

Maladie grave de la reine.—Le roi a eu la fièvre.—Les deux infantes ont été malades.—Défaut de ressources pour les opérations ultérieures.

Je n'ai pu vous répondre par le dernier courrier parce que votre lettre m'est parvenue un peu tard ; je le fais maintenant avec le plus grand plaisir, et je vous remercie de tout ce que vous me dites. J'y vois la preuve de la sincérité avec laquelle vous désirez mon plus grand bien, et il n'y a aucun doute que, pour l'obtenir, le meilleur moyen est de savoir souffrir avec patience les peines que le Seigneur nous envoie. L'inquiétude que nous a causée la maladie de la reine n'a pas été peu de chose ; car après que je vous eus écrit, elle s'était beaucoup aggravée, et nous avait mis dans de grandes angoisses ; mais la vivacité du mal a promptement diminué, en quelques jours les accidents ont cessé ainsi que la fièvre, et maintenant, elle est entièrement bien ; elle est même levée depuis

Digitized by Google

jeudi. La grande inquiétude que j'ai éprouvée, la privation de sommeil qui en est résultée, m'ont donné quelques accès de fièvre que j'ai combattus pendant deux ou trois jours, et qui ensuite m'ont forcé à garder le lit pour autant de temps; puis, sans aucun remède ils m'ont quitté. Je me trouve bien maintenant, et je me lève depuis déjà huit jours. Mes filles ont aussi éprouvé quelques petites atteintes[1]; l'aînée a eu une éruption sur le visage, et sa sœur une grande fièvre; mais cela n'a pas été plus loin et grâces à Dieu nous sommes tous bien portants. J'ai, pour ma part le plus grand désir de profiter de ces épreuves que la divine majesté m'a envoyées; mais bien que je veuille faire pour cela tout le possible, je vous prie de m'aider par quelques prières, car les miennes sont impuissantes, et j'ai besoin de votre amitié.

Il ne se présente rien de nouveau dans les affaires courantes, le temps nous permet à tous de rester en repos. Nous ferons le possible pour être en mesure; mais le défaut complet de ressources nous entrave. Je mets toute ma confiance en notre Seigneur, j'espère qu'il nous aidera, et qu'il nous donnera la paix dont nous avons tant besoin.

Madrid, 4 mai 1653.

MOI, LE ROI.

1 J'ai dit ailleurs les noms des deux infantes (V. page 67).


Digitized by Google

LETTRE XX.

Sœur Marie.

Affliction de la sœur en apprenant la maladie de la reine et du roi.— La thériaque après le poison.—Dieu afflige ceux qu'il aime.— La liberté de pécher.—La crainte du Seigneur.—Sœur Marie demandera à Dieu les ressources nécessaires pour la campagne prochaine.

Jésus, Marie.

Mon cœur a été tellement affligé et inquiété par la maladie de la reine, notre dame, et par celle de Votre Majesté, qu'il avait besoin d'être tranquillisé et consolé. La lettre de Votre Majesté a produit sur moi bien des impressions différentes; j'ai été touchée de compassion à la pensée des inquiétudes continuelles et des tristes épreuves qui ont assailli Votre Majesté au sujet de la santé des personnes qui lui sont les plus chères; j'ai ressenti une grande joie en voyant qu'une tempête si violente s'était calmée, et que Votre Majesté avait abordé à un port tranquille avec le désir de recueillir le fruit de ses tribulations. Le Tout-Puis-

Digitized by Google

sant les a envoyées à Votre Majesté pour l'éprouver. Mais, comme gage de son amour, il donne la thériaque après le poison, et toutes les fatigues et les peines sont des preuves de la miséricorde divine. Que Votre Majesté se réjouisse quand le Très-Haut les lui enverra, car sa sagesse infinie afflige celui qu'il aime; et bien que cette affliction, considérée au point de vue matériel, paraisse un acte de la sévérité de Dieu, ce n'est que de la pitié.

Parmi tous les châtiments qu'inflige la main puissante du Très-Haut, la plus cruelle rigueur de sa divine justice est de livrer une âme à ses péchés; et comme son pouvoir est infini, comme la force de son bras est immense et toute-puissante, en laissant le pécheur avec sa propre rébellion, il confirme une sentence des philosophes qui dit que les privations sont plus ou moins pénibles selon qu'est plus ou moins grand le bien dont nous sommes privés. Le péché nous prive de la grâce, laquelle est la participation de Dieu et du titre de ses amis, de ses enfants et d'héritiers de sa gloire; d'où on doit conclure que le plus grand des maux et des châtiments est le péché qui prive l'âme de tant de biens. Les peines et les souffrances sont des préservatifs de la faute et des aiguillons qui nous avertissent de la fuir, de sorte que la souffrance est le gage de la miséricorde divine, de

Digitized by Google

même que la liberté de pécher est un indice de vigueur. C'est là, seigneur, un grand motif de consolation dans les peines, et un stimulant pour éviter d'offenser Dieu.

Un préservatif efficace est le don de la crainte du Seigneur qui, selon l'Écriture, est le commencement de la sagesse. Sage est celui qui sait craindre le danger afin de le fuir; sage encore est celui qui s'efforce de ne pas offenser Dieu, et d'éviter le péché comme le plus grand des maux. Dans cette vallée de larmes, Dieu refuse aux arrogants, aux orgueilleux, aux impatients et aux audacieux, qui pèchent sans avoir de lui aucune crainte, bien des faveurs qu'il accorde à ceux qui le craignent et qui veillent à ne pas l'offenser; il leur donne le témoignage de la bonne conscience, qui est une faveur inappréciable; il leur donne la suavité de sa grâce, et, dans la vie éternelle, le repos et la vue intellectuelle du Seigneur; et enfin, avec ces biens tant d'autres biens que, comme dit saint Paul, la pensée humaine ne peut les contenir et qu'il n'y a pas de termes convenables pour les définir.

Sire et mon seigneur, l'amour que j'éprouve pour Votre Majesté ne peut rien moins désirer pour elle que la possession de la plus grande félicité et la privation du plus formidable malheur. J'invoquerai le

Digitized by Google

Très-Haut du plus intime de mon âme afin qu'il dispense ces deux grâces à Votre Majesté, afin qu'il supplée au défaut des ressources humaines pour la campagne prochaine, qu'il vous accorde d'heureux succès en tout, et une longue existence telle qu'elle est nécessaire à ce royaume.

Conception déchaussée d'Agréda, le 15 mai 1653.

L'humble servante de Votre Majesté,
qui lui baise la main,

Sœur Marie de Jésus.

Digitized by Google

LETTRE XXI.

Le Roi.

Le roi s'afflige d'avoir su la sœur malade. — Il reconnaît avec humilité que l'homme cède plus facilement au mal qu'au bien. — Nouvelles tentatives des Français sur la Catalogne. — Absence de ressources. — Succession masculine.

J'ai ressenti un grand plaisir à voir par votre lettre que vous aviez une meilleure santé, car, ainsi que je vous l'ai dit plusieurs fois, je vous la désire bien parfaite et bien complète ; il me serait si douloureux d'être privé d'une amie qui, tant de fois et avec tant d'instances, prie le Seigneur pour mes succès spirituels et temporels [1].

Combien est vrai, sœur Marie, ce que vous me dites dans votre lettre ; le pécheur le plus endurci ne peut se refuser à reconnaître quelle différence existe entre l'état de grâce et l'état de péché ; mais telle est notre

1 La dernière lettre de sœur Marie ne nous dit pas qu'elle ait été malade. Il y a plus d'égoïsme que d'amitié, ce nous semble, dans cette crainte exprimée par le roi d'être privé de la sœur.


Digitized by Google

faiblesse que nous cédons plutôt au mal qu'au bien ; contre toute raison, nous nous laissons entraîner par nos appétits sans veiller à nos intérêts les plus chers. Aussi j'ai vu avec joie les exemples que vous me citez. ils m'aideront à fuir de pareils maux, et à rechercher des biens aussi complets que celui de la grâce divine. Je voudrais, pour mériter ce bien, remplir complétement mes obligations et me conformer sans cesse à la volonté de Notre-Seigneur ; aussi, je vous charge de nouveau de m'aider par vos prières.

Les affaires de France sont dans le même état que lorsque je vous en ai parlé. J'ai reçu aujourd'hui de Catalogne l'avis que les Français se réunissaient dans le Roussillon pour entrer dans la principauté, et que les paysans des montagnes de Vicq s'étaient insurgés et avaient chassé quelques soldats de nos troupes. Cette nouvelle me donne une certaine inquiétude, car nous avons bien peu de ressources [1], et je crains que nos moyens naturels ne puissent suffire à la guérison de nos blessures intérieures. Quoi qu'il en soit, cependant, j'ai confiance que Dieu nous aidera d'une manière

[1] « La cour d'Espagne, dit Van Aarsens, est obligée de faire des frais extraordinaires pour la Catalogne. Elle n'y a que fort peu de monde, et elle fait un traité pour y faire venir trois ou quatre mille Wallons et Allemands, dont le moindre fantassin lui coûte six vingts écus. Elle a promis au marquis Serra, qui est à cette condition retourné à Barcelone, cent mille écus par mois pour y maintenir l'armée et résister aux Français. »

Digitized by Google

efficace. Il n'y a jusqu'à présent aucun mouvement sur les autres points, à moins que la belle saison n'en donne le signal. Grâces à Dieu, nous nous portons bien, ma fille est au mieux, et je vous remercie vivement de la sollicitude avec laquelle vous nous recommandez au Seigneur. Continuez, je vous en prie, car je n'attends que de sa main puissante le remède de tous nos maux et surtout la succession de cette monarchie.

Madrid, 28 mai 1653.

MOI, LE ROI.

Digitized by Google

LETTRE XXII.

Sœur Marie.

La sœur remercie le roi de l'affection qu'il lui témoigne. — La grâce justifiante. — La foi. — L'espérance. — L'amour de Dieu. — La contrition. — La sœur s'excuse de se laisser aller à écrire trop longuement. — Ses inquiétudes en apprenant les mouvements des Français vers la Catalogne. — Elle lèvera les mains comme Moïse.

Jésus, Marie !

La bonté de Votre Majesté commande à mon affection, et plus elle daigne s'intéresser à moi, plus je me sens obligée. En voulant bien dire qu'elle regretterait ma perte, Votre Majesté porte sa charité à la dernière expression, car il n'y a aucun profit en la possession de la pauvreté et de la faiblesse. Mon cœur souffre, parce que mes forces réunies ne peuvent arriver à répondre à l'opinion et au sentiment de Votre Majesté, et je m'élève dans mon humilité, je me tourne vers le Très-Haut, et je le supplie, puisque sa main divine dirige les religieuses affections de Votre Majesté, de la récompenser comme elle le mérite, de

Digitized by Google

couvrir Votre Majesté de bénédictions, de lui envoyer toutes les prospérités divines et humaines.

Mon très-cher seigneur, je vois Votre Majesté animée d'un patient désir d'obtenir la grâce justifiante. La divine Providence ne manque jamais de nous accorder en cela le nécessaire, elle procède dans ses œuvres avec générosité et justice; mais il faut aussi que la créature humaine aide aux bonnes intentions du Seigneur, et possède quelques dispositions qui la préparent à recevoir la grâce habituelle.

Le concile de Trente nomme ces dispositions la foi, l'espérance, l'amour de Dieu et la contrition qui consiste dans l'horreur du péché et dans la volonté de faire pénitence. La foi, dit le concile, est nécessaire pour croire à la vérité des choses que Dieu a révélées, à la réalité des promesses qu'il a faites, à la justification du genre humain par les mérites du Rédempteur. Saint Pierre a dit de la foi qu'elle purifie les cœurs, parce que, de même que le soleil ne se borne pas à éclairer, à faire resplendir l'air de ses rayons et qu'aussi il le purifie, de même la lumière de la foi pénètre l'entendement et en expulse la bassesse des sentiments; elle dégage le cœur des pensées terrestres et l'élève vers la connaissance des vérités catholiques. Saint Paul a dit : Les saints ont vaincu

Digitized by Google

par la foi; ils ont vu s'accomplir les promesses de Dieu; ils ont fermé la gueule des lions; ils ont traversé les flammes sans en être touchés; ils ont émoussé les armes de leurs ennemis; ils ont guéri leurs infirmités; ils ont gagné la force et la valeur dans les combats. Saint Cyrille a dit que celui qui a mérité d'être éclairé par la foi voit, avant que s'achève le monde, le jour du jugement, l'accomplissement des promesses de Dieu et le châtiment de la faute, c'est-à-dire qu'il a présentes à l'esprit les conditions qui font qu'on ne pèche pas.

Celui qui redescendrait du ciel dans cette vallée de larmes, celui qui reviendrait de l'enfer, se garderait bien d'offenser Dieu, par la connaissance qu'il aurait acquise de la récompense et du châtiment.

Pour la grande œuvre de la justification, l'espérance est nécessaire, parce que c'est elle qui donne des aliments au travail; et pour celui qui espère le don précieux de la grâce, toute peine devient une consolation. Si Dieu a tant aimé le monde qu'il lui ait donné son fils unique mort pour notre salut, combien grandes doivent être nos espérances! Mais pour que notre faible nature n'en fasse pas un mauvais emploi, il faut les soutenir par la crainte de Dieu.

C'est ce que confirme saint Grégoire, en disant que

Digitized by Google

dans le cœur du pécheur doivent toujours être réunies l'espérance et la crainte, parce qu'il espère en vain la miséricorde s'il ne craint pas la justice, et il craint trop la justice s'il n'espère pas la miséricorde. La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, c'est le frein et le contre-poids des vices. La charité couronne et perfectionne l'œuvre de la justification.

Sire, je ne sais pas retenir ma plume quand j'écris à Votre Majesté; l'affection, le plaisir, les vœux que je forme pour le bien de Votre Majesté ne me laissent pas m'apercevoir que je la fatigue, jusqu'au moment où je reconnais que ma lettre est plus longue que je n'aurais voulu.

Sire, j'ai éprouvé une vive inquiétude en apprenant les mouvements et l'approche des Français. Leur colère et leur résistance s'accroissent du dépit d'avoir été repoussés et battus dans la dernière campagne. Je supplie Votre Majesté de réunir tous ses efforts pour s'opposer à eux pendant la saison prochaine, encore que les ressources soient rares. Il ne faut pas que leurs projets viennent à exécution. Moi aussi je me mettrai en armes, je lèverai les mains, comme fit Moïse pendant que le peuple combattait, et, de ma faible voix, j'implorerai le Très-Haut pour votre heureux succès et surtout pour votre succession.

Digitized by Google

Veuille sa divine miséricorde nous être favorable et donner la prospérité à Votre Majesté.

Conception déchaussée d'Agréda, 6 juin 1653.

L'humble servante de Votre Majesté,
qui lui baise les mains,

Sœur Marie de Jésus.

Digitized by Google

LETTRE XXIII.

Le Roi.

Le roi déclare que les lettres de la sœur lui semblent toujours courtes.— Rien de nouveau en Catalogne.— Affaires de France et de Flandre.— Résignation à la volonté divine.

Si l'affection avec laquelle vous m'écrivez vous fait courir la main, n'en ayez nul tourment, sœur Marie, car quelque longues que vous paraissent vos lettres, elles me semblent à moi fort courtes, et je les lis avec tant de plaisir, que j'éprouve du regret en arrivant à la fin. Cela n'a rien de surprenant : elles sont remplies de si bonne doctrine et de tels vœux pour mon meilleur bien, qu'il y aurait de ma part méchanceté et ingratitude à ne pas éprouver ce que je dis. Ne changez donc rien à ce que vous faites; continuez, car aidées de la miséricorde divine, vos lettres me seront du plus grand secours.

Nous n'avons jusqu'à présent rien de nouveau en Catalogne, mais je suis fort inquiet, parce que je

Digitized by Google

sais, d'une manière certaine, que les Français en approchent, et cela dans un moment où les esprits des habitants ne sont pas encore calmés et où nous manquons de ressources. J'ai la confiance que Notre-Seigneur nous tirera de cette perplexité, et de notre côté nous ferons tout le possible pour tenir tête à l'orage qui nous menace.

Les affaires de France sont dans le même état et nous allons commencer à agir en Flandre. Aussi, je vous le demande de nouveau, priez et n'abaissez pas les mains, jusqu'à ce que Notre-Seigneur et sa bienheureuse Mère aient pitié de nous, et nous permettent de vaincre pour le repos et pour la paix de la chrétienté. Nous nous portons tous bien, et moi, au milieu de mes angoisses, je suis résigné à la volonté divine, à laquelle je m'abandonne en toutes choses.

Madrid, 11 juin 1653.

MOI, LE ROI.

Digitized by Google

LETTRE XXIV.

Sœur Marie.

Sœur Marie ne cesse d'invoquer la clémence de Dieu.—Les facultés données par Dieu à l'homme.—L'entendement.—La mémoire.—La volonté. — L'esclavage des passions terrestres. — Les deux maîtres à la fois.— Sollicitations au roi.—Les Français en Catalogne.

Jésus, Marie!

Bien que l'affection qui inspire mes lettres à Votre Majesté fasse courir ma plume et m'expose à vous déplaire, ma volonté, qui vous est fidèle, et ma pensée, qui ne se ralentit pas, sont employées aux intérêts de Votre Majesté et invoquent pour elle la puissance divine. Je m'inquiète et me tourmente des angoisses de Votre Majesté, je pèse les grandes préoccupations qui l'oppriment, et je fais des vœux ardents pour en hâter la fin. Je m'afflige de voir les pénibles obligations de la couronne de Votre Majesté et l'exiguïté de ses ressources pour s'en affranchir. Tout cela me fait recourir avec plus d'instances au Très-Haut, j'invoque sa clémence, je pleure devant son tribunal

Digitized by Google

divin, je le supplie, du plus intime de mon âme, de nous accorder un regard de miséricorde, de remédier à nos maux, de nous assister, de nous protéger contre nos ennemis, et de donner aide et secours à Votre Majesté. Je me suis entièrement consacrée à travailler de mes faibles moyens à tout ce qui intéresse Votre Majesté. Il n'est pas possible, Sire, que des inquiétudes aussi grandes que celles qui tourmentent le cœur royal de Votre Majesté, que les afflictions qui l'oppriment puissent trouver leur remède dans l'univers, lors même que Votre Majesté posséderait tous les trésors de la terre, et lors même que toutes les races humaines lui seraient soumises. Ce remède doit venir du Père de toutes les lumières, c'est de lui qu'émane tout don parfait; ainsi donc, que Votre Majesté se le rende favorable en l'aimant, en le servant, en se préservant du mal et en pratiquant le bien. La Providence divine nous a donné trois pouvoirs dont le mauvais usage nous perd, tandis qu'en en usant bien nous arrivons à la porte du salut éternel. Pour les employer convenablement, il est important de connaître les conditions nécessaires à chacun d'eux.

L'entendement a pour office de connaître les œuvres, de les apprécier, de manière que les images de tous les objets qui relèvent de sa puissance intuitive

Digitized by Google

passent devant lui et s'y rassemblent. L'entendement les reçoit, les attire à lui et les étudie à l'aide de la lumière infinie. Paré des ornements des vertus théologales, soutenu par les vérités catholiques, il sait définir quelles sont les promesses et les faveurs du Très-Haut pour celui dont les œuvres sont justes, quel est le châtiment réservé au coupable. La mémoire l'aide à retenir ces images, il les communique à la créature rationnelle, selon que le juge nécessaire la volonté. Celle-ci étant aveugle a besoin d'être guidée par l'entendement dans l'exercice de ses facultés ; rien n'arrive à elle qui n'ait passé par lui ; tous deux agissent alors d'un accord commun, et cette union a une puissance irrésistible.

C'est là la puissance par excellence, la reine que la divine Providence a laissée maîtresse absolue et libre ; et ce n'est pas en vain qu'on travaille pour se la rendre favorable ; c'est elle qui donne une valeur aux œuvres de vertu, et qui fait ressortir la gravité des fautes. J'ai une si grande opinion de cette puissance, je comprends tellement quels maux extrêmes résultent du mauvais usage qu'on en peut faire, et quels biens on perd en même temps, que maintes fois je me lève en sursaut et je déplore l'aveuglement des créatures, l'erreur à laquelle leur volonté s'abandonne, et je m'afflige de ce qu'une puissance aussi

Digitized by Google

noble, aussi grandiose, soit avilie entre les mains des hommes, et assujettie à aimer des objets vils et passagers. Tandis que, si elle était libre, son amour appartiendrait tout entier au Très-Haut, l'objet de son affection le plus légitime, le plus noble, et le seul avec qui elle devrait s'unir. Cette union donne à l'âme l'existence la plus spirituelle, la plus belle, la plus parfaite et la plus louable; car, si l'homme accorde son amour aux choses terrestres, alors il se laisse captiver et abattre, il devient l'esclave de ce qu'il aime. La plus honteuse passion de la volonté est celle qui la livre aux goûts de la concupiscence; ceux-là avilissent, souillent et détournent à jamais du droit chemin. O quel honteux esclavage pour la créature, que celui des passions terrestres qui l'entourent de ténèbres et l'obligent à se cacher ! Sa noblesse originelle se ternit, sa prudence n'est plus, sa liberté se perd, sa volonté ne sait plus aimer le Seigneur. C'est pour cela que Dieu a dit dans l'Evangile : « On ne « peut servir deux maîtres à la fois ; il est impossible « d'aimer Dieu et le monde, de réunir en même « temps la grâce et la faute, la lumière et les téné« bres. »

Les anges, célébrant la naissance du Verbe fait homme, s'écrièrent : « Gloire à Dieu dans les cieux et « paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Digitized by Google

C'était faire entendre à ceux-ci qu'en employant bien leur volonté ils obtiendraient la paix, la tranquillité, le repos; que nul ne leur ferait la guerre, car aucune puissance humaine ne peut vaincre une volonté ferme en Dieu.

Mon très-cher seigneur, souhaitant ardemment à Votre Majesté, comme je le fais, tous les biens possibles, je n'ai pu exclure de mes souhaits le plus grand, qui est le bon usage de la volonté. Que celle de Votre Majesté soit toujours libre, maîtresse d'elle-même, qu'elle soit dégagée de toute affection terrestre; que Votre Majesté ne renonce pas à la moindre parcelle de cette puissance, car selon ce que dit la Sagesse, le délaissement en est amer; qu'elle la consacre à Dieu d'abord, puis à la reine notre dame, à Leurs Altesses, et enfin, comme il convient, selon les obligations de l'État. Cette liberté, ce témoignage d'une bonne conscience donneront à Votre Majesté la force contre les fatigues, le courage contre les tribulations, et la confiance en Dieu.

La descente des Français en Catalogne me met dans une grande inquiétude, en raison de l'agitation qui règne encore parmi les habitants de cette province, et de l'exiguïté de nos ressources. Il faut faire tout le possible et prendre rapidement des mesures pour donner quelque espérance à ceux qui sont fidèles à

Digitized by Google

Votre Majesté; il faut ne confier la défense des places qu'à des serviteurs sûrs, prudents et dignes de s'attirer la confiance et l'affection des Catalans. Il est temps d'agir, la saison s'avance, et il est nécessaire d'occuper l'ennemi par quelque diversion. Mes bras seront toujours levés, mes clameurs seront continuelles, afin que le Seigneur soit favorable à Votre Majesté, et qu'il lui donne d'heureuses années.

Conception déchaussée d'Agréda, le 20 juin 1653.

L'humble servante de Votre Majesté,
qui lui baise les mains,

Sœur Marie de Jésus.

Digitized by Google

LETTRE XXV.

Le Roi.

Le roi veut que sœur Marie lui écrive longuement.— Il serait heureux de pouvoir suivre ses conseils. — Affaires de Catalogne dans le même état. —Précautions. —Pénurie des ressources.—La flotte à la mer.—Campagne de Flandre.

Je vous ai déjà dit plusieurs fois et je vous le dis de nouveau aujourd'hui, que non-seulement vous méritez le pardon que vous demandez pour la longueur de votre lettre, mais même mes remercîments pour ce qu'elle contient. Je vous assure que bien que j'aie été occupé toute la journée à la lire, elle m'a paru courte et m'a été agréable. Ainsi donc ne changez en rien, car plus vous dites et plus je sens le désir d'apprendre. Dieu veuille que je sache exécuter vos conseils et profiter de doctrines aussi saintes que les vôtres; j'en ferai le sujet de mes plus profondes réflexions; je penserai à tous ces dons précieux qu'acquiert celui qui peut assurer son salut. Il me semble cependant, selon ma faible manière de voir,

Digitized by Google

que l'homme doit travailler à son salut, non pas pour obtenir ces dons, mais seulement pour parvenir à la présence de Dieu et remplir sa volonté; car c'est là la seule fin que nous devons nous proposer, et non pas la possession de biens moins importants. Aidez-moi, sœur Marie, à obtenir cette faveur qui m'est si nécessaire, et de mon côté je ne ferai rien qui puisse détruire l'effet de vos prières.

Les affaires de Catalogne sont dans le même état, et il paraît que les ennemis n'ont pas trouvé autant de facilités qu'ils l'espéraient pour l'exécution de leurs projets. Malgré tout cela il est nécessaire que nous ayons la plus grande attention et la plus grande vigilance, car on dit qu'ils sont plus nombreux que nous n'avions pensé d'abord, et ensuite les esprits des habitants ne sont nullement tranquilles. On prend de notre part toutes les précautions possibles contre l'événement qu'on redoute, bien que la pénurie de ressources ne permette pas de faire tout ce qui serait nécessaire; enfin on fait tout ce qu'on peut, et j'espère en Dieu qu'il nous aidera.

Ma flotte a pris la mer, et si elle obtient le succès que j'espère de la bonté divine, ce nous sera d'un grand secours pour le reste. Aussi, je vous le demande, réclamez avec instance l'appui de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère.

Digitized by Google

On n'était pas encore entré en campagne en Flandre, le 21 du mois passé; mais je pense qu'on aura commencé à agir ce mois-ci; et bien que de ce côté-là aussi les ressources soient exiguës, je me promets quelque bon résultat[1] : ce qui fera une heureuse diversion à ce qui se passe par ici. Grâces à Dieu, nous nous portons tous bien, l'espérance dont je vous ai parlé se soutient[2]; je vous en prie, demandez à Notre-Seigneur de perfectionner l'œuvre et de nous assister en toutes choses.

Madrid, 16 juillet 1653.

MOI, LE ROI.

[1] On sait que Condé commande en Flandre l'armée espagnole.

[2] Les précédentes lettres du roi parlaient de vœux et non pas d'espérances. Celles-ci sont plus clairement exprimées dans les lettres suivantes (XXVI et XXVII).

Digitized by Google

LETTRE XXVI.

Sœur Marie.

Sœur Marie a été malade et saignée; elle regrette d'être privée des nouvelles du roi.—L'essence de Dieu.—Dieu réunit toutes les perfections.—Dieu principe de toutes choses.—La sœur se réjouit de la santé du roi et de sa famille.—La flotte.—La Catalogne.

JÉSUS, MARIE!

Je supplie Votre Majesté d'agréer pour excuse de ce que je n'ai pu lui répondre par le dernier courrier, le mauvais état de ma santé; il m'est survenu ces jours-ci une indisposition à la suite de laquelle j'ai été saignée, et bien que j'aie été privée du plaisir de correspondre avec Votre Majesté, son souvenir ne m'a pas quittée, car mon affection le ramène sans cesse. Aussi suis-je inquiète de ne pas avoir de nouvelles de Votre Majesté, et cette privation a rendu plus instantes mes prières au Très-Haut pour le salut de Votre Majesté et pour l'heureux succès de tout ce qui intéresse sa couronne.

Digitized by Google

Très-cher seigneur, Votre Majesté a raison en considérant que l'amour de Dieu, que le culte qu'on lui rend ne doivent être motivés ni par l'espoir de la récompense, ni par la crainte du châtiment, ni par le désir du repos éternel, mais par la connaissance même de l'être immuable en qui il existe tant de puissants motifs d'amour, qu'il serait honteux et indigne d'en chercher d'autres. Moïse demanda au Très-Haut quel était son nom, et le Très-Haut lui répondit qu'il s'appelait substance et essence des choses. Et en disant que son nom est *Celui qui est*, nous devons comprendre que l'être du Seigneur est sa substance, qu'il tient son existence de lui-même sans la recevoir de personne. Toutes les créatures ont un être distinct, émanant d'une autre cause que l'Être divin, et tellement limité, qu'il ne peut en aucune manière lui être comparé. Toutes les nations, selon ce que dit le prophète Isaïe, sont devant Dieu comme une goutte d'eau ; et bien que David fût un saint roi, il confessa que sa substance devant Dieu était comme rien. L'être du Très-Haut est sans principe ni fin, et par conséquent immuable ; le temps ne peut lui nuire, le cours des années ne peut le corrompre, l'âge ni les siècles ne sauraient l'altérer ; parfait de toutes manières, beau sans que la laideur puisse l'atteindre, grand sans pouvoir être asservi et

Digitized by Google

sans avoir besoin de noblesse, éternel sans avoir à mesurer le temps, vivant sans l'alternative de la mort, fort sans connaître la faiblesse, vrai sans la possibilité du mensonge, son être immuable contient en soi l'excellence de toutes les perfections sans mélange d'imperfection; de telle sorte qu'on ne peut imaginer de perfection qui ne soit en Dieu à tous les degrés et à tous les carats, sans mesure ni limite[1]. La sainte Ecriture dit que la grandeur du Très-Haut n'a pas de fin, et que l'esprit de la divine majesté réunit toutes choses en soi : les cieux avec leurs étoiles, les plantes, les quatre éléments avec tout ce qu'ils engendrent, les métaux d'or, d'argent et les pierres précieuses.

Toutes les perfections de ces créatures se trouvent en Dieu, de qui elles ont émané, ainsi que dit saint Jean : ce qui fut fait avant d'être fait en Dieu, c'était la vie; parce que la divine majesté avait en soi la perfection qu'elle devait donner aux créatures. Il les forma dans son idée avec toutes les qualités; d'où il résulte que Dieu Notre-Seigneur peut faire sans ces créatures tout ce qu'elles font : donner la chaleur sans le feu, rafraîchir sans l'air, faire naître l'humidité sans l'eau, produire sans la terre; parce qu'en lui sont toutes ces vertus.

[1] « *Con todos los grados y quilares posibles, sin tassa ni limitazion.* »

Digitized by Google

En Dieu sont aussi d'une manière éminente les perfections du second degré des créatures corporelles qui ont une existence végétative : les arbres, les plantes et les fleurs; ainsi que le Seigneur lui-même le dit par la bouche du royal prophète David : « Nul ne possède la beauté des champs, la grâce, la perfection et la vertu des fruits, des plantes, des herbes et des fleurs. » En Dieu se trouvent les perfections de ce qui vit, de tout ce qui respire, comme les animaux de la terre, les poissons de la mer et les oiseaux de l'air; ces perfections sont variées et admirables; chez les uns resplendit la grandeur, chez les autres la force, chez d'autres la légèreté. C'est pour cela que Dieu est appelé, par les saintes Écritures, lion par la force, agneau par la douceur, cerf par la légèreté, aigle par la piété; c'est-à-dire par les perfections seulement, car il a la force du lion sans la cruauté, la douceur de l'agneau sans sa simplicité. Enfin, Dieu réunit toutes les perfections des créatures intellectuelles, anges et hommes créés à son image et à sa ressemblance, à qui il a donné l'unité d'essence avec la trinité de puissance, mémoire, entendement et volonté, accompagnés de grâces, de vertus et de perfections nombreuses, qui toutes sont dans son être à un degré de grandeur et d'excellence supérieur à tout ce que nous pouvons concevoir.

Digitized by Google

Dieu est le principe de toutes les choses et leur cause première, il n'en est aucune ni grande ni petite, de l'orient au couchant, qui ne tire son origine du Très-Haut. Nul ne peut récapituler toutes les choses qui sont en Dieu et qui lui donnent des droits à être aimé, et les meilleures ne sont pas même connues.

Que Votre Majesté se consacre à tous ces nobles exercices qui ont pour objet de connaître et d'aimer Dieu; c'est là ce qu'ont fait les malheureux, et la fin vers laquelle ils ont agi. Il ne peut y avoir de félicité plus grande, et il n'y a pas d'offrande plus agréable au Très-Haut que celle que la créature lui fait d'elle-même.

Je me réjouis vivement de la santé de Votre Majesté, et de celle de la reine notre dame et de Leurs Altesses, et aussi de ce que se maintiennent les espérances qui vous sont venues sur la succession de votre couronne. Dieu veuille, dans sa bonté, nous accorder un prince! Je désire d'heureux succès pour la flotte, et j'en attends la nouvelle avec grande impatience. Je ne perds pas de vue les affaires de Catalogne, j'invoque le Tout-Puissant, et je le supplie de rendre vains les desseins de l'ennemi et d'abattre ses forces. Je désire grandement que Votre Majesté conserve ce pays et principalement la place de Barcelone; la couronne de Votre Majesté y est vivement intéressée. Les

Digitized by Google

hommes et les ressources qui y ont été sacrifiés font un devoir de rechercher de nouveaux moyens ; remplir ses engagements en pareilles circonstances, c'est déjà un immense avantage. J'ai le cœur déchiré par les inquiétudes de Votre Majesté, et je souffre des mauvaises dispositions et de la rébellion des habitants. Pour tout cela, je veux prier avec ferveur. Que le Très-Haut donne à Votre Majesté des années nombreuses et prospères.

Conception déchaussée d'Agréda, le 1er août 1653.

L'humble servante de Votre Majesté,
qui lui baise les mains,

Sœur Marie de Jésus.

Digitized by Google

LETTRE XXVII.

Le Roi.

Affliction du roi quand la sœur est malade.— Le roi suit avec empressement ses conseils, qu'il reconnaît efficaces et salutaires.—Reddition de Bordeaux au roi de France.—Désertion des Irlandais à la solde de l'Espagne.— L'ennemi a ouvert la campagne en Flandre.—La succession masculine.

J'ai éprouvé une vive peine de ce que le retard que vous avez mis à me répondre ait été causé par le mauvais état de votre santé; car je désire qu'elle soit toujours parfaite, et je m'afflige quand vous êtes malade. Je n'ai pu non plus vous écrire par le dernier courrier, parce que votre lettre m'a été remise trop tard, et j'étais fort occupé. Vous devez bien penser, lorsque je diffère de vous répondre, que c'est parce que je ne puis faire autrement, et cela m'est pénible, car votre correspondance me fait du bien, et surtout l'ardeur avec laquelle vous faites des vœux pour mes biens spirituels et temporels. Je vous en remercie vivement; j'espère que vous continuerez, et

Digitized by Google

que les doctrines que vous m'exposez m'ouvriront les yeux et rendront mon âme soumise à la volonté de Dieu; les moyens que vous m'indiquez sont efficaces et salutaires. Aussi, je veux faire tout ce qui sera possible pour diriger mes pensées vers l'œuvre de mon salut; aidez-moi par vos prières à atteindre ce résultat, car ma faiblesse est telle que je n'y pourrais pas parvenir seul.

Mes inquiétudes augmentent chaque jour, et de tous côtés me viennent des avis qui les redoublent. Bordeaux s'est entendu avec le roi de France, de sorte que ma flotte est arrivée trop tard [1], et maintenant que les ennemis sont débarrassés d'une affaire qui les tourmentait autant, ils pourront nous attendre

[1] Bordeaux n'avait pu tenir longtemps après que Condé avait quitté la Guyenne. La mésintelligence s'était mise parmi les défenseurs; la princesse de Condé, le prince de Conti, la duchesse de Longueville, jusque-là unis, agissaient en sens contraire; et, après avoir sollicité de Philippe IV des subsides considérables, qui devaient s'élever à 800,000 écus, traitaient l'un avec le duc de Candale, commandant de l'armée royale, l'autre avec M. de Vendôme, qui commandait la flotte de Louis XIV. La population de Bordeaux formait un troisième parti et négociait pour son compte. La paix et la soumission de la ville furent signées le 30 juillet.

« Ceux qui examinent ici les affaires du temps, dit Van Aarsens, tiennent que les Espagnols ont plus perdu en prenant Barcelone et en ne secourant pas Bordeaux, que s'ils eussent cédé quelque chose aux Français pour avoir la paix. En ne secourant pas Bordeaux, on a donné moyen aux Français de sortir de l'embarras où ils étoient d'éteindre la guerre civile, et de recommencer presque en même temps l'offensive. »



d'un pied plus ferme en Flandre et en Catalogne. Nous avons été trahis dans cette province par les Irlandais; ils ont passé presque tous à l'ennemi, et nous ne pouvons nous fier à ceux qui restent, parce qu'à chaque instant ils nous menacent de faire de même[1]; de cette manière, non-seulement c'est quarante hommes qui nous manquent, mais l'ennemi s'augmente d'autant. Au résultat, nous sommes tellement privés de tout, que je ne sais comment nous pourrons parvenir à remédier à un mal aussi grand; il faut, en vérité, plus que le possible.

En Flandre, le défaut de ressources nous a tellement retardés, que l'ennemi s'est mis en campagne avant nous, et nous aurons fait beaucoup si nous l'empêchons de nous nuire.

Je vous avoue, sœur Marie, que je suis très-affligé; mais j'ai la ferme résolution de mettre tous mes soins à combattre ces embarras, et, en même temps, la vive espérance que Notre-Seigneur nous aidera et nous tirera de peine. Je vous en prie, suppliez-le avec les plus vives instances, demandez-lui d'avoir pitié de

1 « On a beaucoup de peine, dit encore Van Aarsens, non-seulement d'assembler du monde pour la Catalogne, mais encore de l'y conserver quand on l'y a mené. Comme c'est un pays où les soldats pâtissent beaucoup, deux inconvénients font qu'ils n'y subsistent guère : l'un qu'ils y périssent bientôt, l'autre qu'ils n'y sont pas sitôt qu'ils se débandent et tâchent de se sauver.... Le roi d'Espagne ne fait en aucun endroit la guerre qui l'embarrasse plus qu'en celui-ci. »

Digitized by Google

nous. Ce qui m'afflige le plus, est la crainte que nous ne l'ayons irrité, moi surtout qui l'ai offensé, et qui l'offense à chaque instant. Grâces à lui, cependant, nous nous portons bien, et nos espérances au sujet de la grossesse de la reine se confirment. Priez Dieu de compléter son œuvre et de nous donner un héritier dont la venue est si nécessaire pour le bien de la religion, pour le repos et la paix de cette monarchie.

Madrid, 13 août 1653.

MOI, LE ROI.

Digitized by Google

LETTRE XXVIII.

Sœur Marie.

La sœur déplore l'impuissance de ses prières à soulager les peines du roi. —Elle demande à l'Écriture les consolations qu'elle ne peut offrir.— Traité de l'affliction.—La sœur a été malade de l'état de tristesse du roi. —A propos de Bordeaux, des Irlandais et de la succession du royaume.

Jésus, Marie.

Les obligations continuelles que m'impose Votre Majesté par la bonté avec laquelle elle veut bien s'inquiéter de ma santé, par la bienveillance dont elle m'honore en daignant désirer ma correspondance, rendent plus vive la peine que j'éprouve à voir combien sont inutiles mes vœux et mes prières pour l'adoucissement des peines qui assiégent Votre Majesté. Et cependant les cris de mon cœur sont plus fervents et plus fréquents; je supplie le Très-Haut de daigner accorder à Votre Majesté, de son trône élevé, un regard de miséricorde. C'est pour la volonté une cruelle épreuve que de voir souffrir celui qu'elle

Digitized by Google

aime et qu'elle estime, et de ne pouvoir le soulager; car les consolations des créatures, et les miennes surtout, sont peu efficaces. Mes paroles, je le sais, ne vont pas au-delà des oreilles et ne pénètrent pas dans l'intérieur; cette pensée me retient, met un cadenas à mes lèvres et me porte à citer aujourd'hui à Votre Majesté quelques passages de l'Ecriture, afin que les paroles de Dieu arrivent à son cœur où est la source de la tristesse.

Or, la Sagesse dit que le cœur du roi est dans la main du Seigneur; que Votre Majesté se considère dans cette demeure si noble, si élevée, dans ce refuge si saint, et les tribulations ne l'atteindront pas dans un poste aussi voisin de Dieu. Que Votre Majesté prie avec une vive foi et une espérance ferme; car plus les afflictions sont grandes, plus il est nécessaire de recourir au Tout-Puissant. Son assistance est certaine, ainsi que David l'affirme, pour celui qui s'afflige avec lui. Dieu a dit par la bouche d'Isaïe : « Sur qui porterai-je mes yeux, qui regarderai-je avec miséricorde, si ce n'est le malheureux qui est dans l'affliction et dont les tourments ont déchiré le cœur? » Si Votre Majesté est affligée, ses afflictions lui attirent les regards et la miséricorde de Dieu, ces afflictions sont donc un bonheur. Saint Jérôme dit que souffrir c'est régner, et Saint Chri-

Digitized by Google

sostome dit que c'est bien plus, car régner, c'est la gloire de celui qui règne, et souffrir avec patience, c'est la gloire de Dieu et le chemin de la vie éternelle.

Si Votre Majesté veut obtenir ce bonheur, je la supplie de suivre le conseil de saint Paul, qui dit aux Romains: « L'affliction fait naître en nous la patience; la patience, l'espérance; et celle-ci n'est jamais déçue, parce que la miséricorde divine veille toujours sur l'affligé et vient toujours en aide à celui qui souffre. » David, convaincu de cette vérité, disait: « Si je me voyais entouré d'ennemis, mon cœur ne craindrait pas, et s'ils se mettaient en guerre contre moi, dans cette guerre même je mettrais mon espérance. » Celle de Votre Majesté peut grandir et se fortifier, parce que les inquiétudes de Votre Majesté sont pour le bien commun, pour la défense du bon droit, pour la propagation de la foi, pour attirer sur les peuples catholiques les regards du Très-Haut. Tout cela est plutôt la cause du Seigneur lui-même que celle de Votre Majesté; aussi Votre Majesté peut-elle lui demander avec instance de veiller sur son peuple et de le défendre contre ses ennemis. Et afin que cette requête soit soutenue par la confiance, que Votre Majesté se souvienne de ce que dit Isaïe dans son trentième chapitre: « Crois-moi, ô peuple affligé, quand tu te présenteras en larmes devant Dieu, il ne te laissera

Digitized by Google

pas pleurer longtemps, et si tu ouvres la bouche pour demander miséricorde, à peine ta prière parviendra-t-elle à ses oreilles, qu'elle sera exaucée. »

Votre Majesté, Sire, est au temporel la tête des fidèles; or donc, qu'au nom de tous, Votre Majesté demande miséricorde, je m'unirai à elle de toute mon impuissance; toutes mes prières et tous mes exercices seront dirigés vers ce but. En vérité, et je le confesse ingénûment à Votre Majesté, j'ai été tellement émue de la voir si affligée et si tourmentée, que ma santé en a été dérangée.

Je suis peinée de la capitulation de Bordeaux, et de ce que cet événement permet à nos ennemis d'agir contre les forces déjà insuffisantes que nous avons à leur opposer. Nos affaires me semblent parvenues à un si malheureux état, qu'elles doivent être l'objet de la pitié divine, et disposer le Très-Haut à nous secourir. Il est une chose, aussi, qui doit être appelée devant son tribunal de justice, c'est la trahison et la honteuse conduite des Irlandais. C'est d'autant plus indigne, que Votre Majesté avait eu pour eux plus de bienveillance en recueillant leurs prêtres et leurs religieux. J'en ai été révoltée. Le manque de ressources, en présence de tant de besoins, est une chose affligeante; je voudrais posséder les trésors du monde pour les mettre à la disposition de Votre Majesté; mais je ne

Digitized by Google

puis offrir que mes prières, et je demande à Dieu de diriger les événements de telle manière que ces maux aient un prompt remède, et que Votre Majesté obtienne cette succession qu'elle désire tant, et dont elle a tant besoin. Que le Très-Haut donne à Votre Majesté la prospérité.

Conception déchaussée d'Agréda, 21 août 1653.

L'humble servante de Votre Majesté,
qui lui baise les mains,

Sœur MARIE DE JÉSUS.

Digitized by Google

LETTRE XXIX.

Le Roi.

Le roi s'excuse d'avoir différé sa réponse.—Sa flotte a remporté une victoire en Flandre.— Il conserve des espérances au sujet de Bordeaux.— L'agitation continue en Catalogne.— Accident survenu à la reine.—Résultat ignoré.—Vif chagrin du roi.

Le dernier courrier n'est arrivé ici que samedi, au lieu d'arriver le mercredi comme il le devait, ce qui m'a empêché de répondre plus tôt à votre lettre du 21 du mois dernier. Je m'empresse de le faire aujourd'hui, et de vous remercier de tout ce que vous me dites. Je vous assure, sœur Marie, que vos conseils, vos consolations me font le plus grand bien, et m'aident beaucoup à supporter toutes mes inquiétudes ; et puisqu'elles doivent me servir à obtenir la miséricorde divine, je les tiendrai pour heureuses et je les supporterai avec joie. Je profiterai des exemples de la sainte Écriture que vous me citez, je pratiquerai les vertus de la foi et de l'espérance, et j'espère que la miséricorde divine nous tirera enfin heureu-

Digitized by Google

sement de ces embarras. Aidez-moi toujours de vos prières. J'ai reçu ce matin l'avis que mes vaisseaux, en Flandre, avaient entièrement dispersé ceux de l'ennemi [1]. Ce résultat, s'il est vrai, est un premier effet de la bienveillance du Seigneur, et me permet de bien augurer du reste. Dieu veuille donc qu'il se confirme.

Bien que Bordeaux ait capitulé, il paraît que la présence de ma flotte y fait naître une indécision qui peut m'être favorable. Toutefois on n'a pas osé retirer de ce point des troupes pour les envoyer ou en Flandre ou en Catalogne. Si cependant cette seconde nouvelle se confirme, nous pouvons espérer que les choses reviendront à leur premier état. La Catalogne est toujours agitée, bien que les ennemis n'aient pas fait autant ni aussi vite qu'ils l'auraient voulu ; on m'écrit qu'ils se désorganisent [2]. Malgré tout cela Girone est

[1] Nos documents sur cette époque sont muets à l'endroit de cette expédition maritime. (V. Sismondi, Weiss, Dunlop, etc.) Nous trouverons plus loin les motifs très-plausibles de ce silence.

[2] L'histoire de la guerre et de l'insurrection de Catalogne, par Melo, continuée par don Jayme Tio, s'arrête à la reddition de Barcelone, que nous avons rapportée plus haut ; elle constate seulement, ainsi que le roi l'indique, des tentatives sans résultat renouvelées pendant quelques années par les Français.

Ce malheureux état des affaires de Catalogne a été la plus cruelle, la plus sérieuse préoccupation de l'Espagne pendant le règne de Philippe IV. Nous en trouvons à chaque instant la preuve dans ce livre de Van Aarsens, résultat d'un voyage fait en 1655, et qui nous démontre

Digitized by Google

étroitement serrée et bien qu'on ait fait de notre côté tout ce qui est possible pour la secourir, je crains le résultat, car nous n'avons pas trop de gens en qui nous puissions nous fier[1]. Néanmoins, au milieu de ces difficultés, j'ai, comme vous me le dites, confiance en Dieu, j'espère en sa miséricorde, et en l'intercession de sa très-sainte Mère. Vous avez déjà appris, sans doute, que sa divine majesté n'a pas voulu maintenir les espérances que nous donnait la grossesse de la reine. Elle a fait une fausse couche le jour de Notre-Dame, et comme il y avait trop peu de temps on n'a pu reconnaître si c'était un garçon ou une fille. Je vous avoue que j'en ai éprouvé une vive peine, mais je me soumets à la sainte volonté de Dieu et j'espère avec la foi la plus ferme qu'il rendra promptement à mes royaumes la consolation qu'il vient de leur enlever. Adressez-lui à cet effet les

combien les esprits étaient affectés des misères de cette guerre. Il ne s'y faisait point de pertes qu'on n'eût voulu racheter par une perte double en Flandre ou en Italie; chaque échec frappait les Espagnols droit au cœur, et ils ont sacrifié sur ce point des sommes immenses. « On dit hautement à la cour, ajoute notre voyageur, que le siége de Barcelone a coûté tant d'hommes et tant d'argent, qu'on est demeuré dans un abattement de forces dont on aura peine à revenir. »

1 Girone est assiégé par les maréchaux Duplessis et d'Hocquincourt pendant que don Juan d'Autriche assiége Rosas. L'insuccès est égal des deux côtés, et les deux généraux français, forcés de lever le siége après deux mois, parviennent à ravitailler Rosas en dépit de don Juan.

Digitized by Google

plus vives instances. La reine se porte très-bien et nous tous aussi, grâces à Dieu.

Madrid, 3 septembre 1653.

MOI, LE ROI.

Digitized by Google

LETTRE XXX.

Sœur Marie.

Affliction de la sœur à la nouvelle de l'accident de la reine.— Le courage dans la douleur.—La faiblesse et l'égarement dans la prospérité.— Le premier ange. — Adam.— Saül.— David. — Salomon. — Saint Pierre. — Réponse aux nouvelles politiques.—Flandre, Bordeaux, Catalogne.— Retraite de trente-trois jours.

JÉSUS, MARIE.

L'opinion que je me suis faite de la grandeur de Votre Majesté et de mon humilité ne peut me laisser la présomption de me plaindre d'un retard dans sa correspondance; je ne puis désirer que ce que Votre Majesté veut bien m'accorder, mais cependant j'étais inquiète de n'avoir pas de nouvelles de sa santé. La lettre que j'ai reçue m'a réjouie et en même temps je me suis attristée de la perte de nos espérances au sujet de la grossesse de la reine notre dame. J'avoue ma faiblesse, je ne puis taire l'affection que je professe pour Votre Majesté; cette amère nouvelle m'a fait verser des larmes, et je n'ai trouvé d'autre soula-

Digitized by Google

gement que de me tourner vers le Très-Haut et d'implorer de nouveau sa pitié, en le suppliant de consoler cette monarchie et de donner au plus tôt un successeur à Votre Majesté. Je supplie Votre Majesté de ne pas se laisser abattre par tant d'afflictions et de ne pas accuser de ces tribulations la fortune adverse; beaucoup ont succombé dans la prospérité, bien peu ont su y trouver la force qu'ils ont acquise dans l'adversité.

Le premier ange était dans les cieux, entouré de prospérité, à l'abri de toutes les peines et il fut condamné aux tortures éternelles de l'enfer. Adam jouissait dans le paradis de l'état de grâce le plus complet et le plus élevé, sans contradictions, sans souffrances; tout ce qui était créé était soumis à ses ordres, à ses caprices; et en peu d'heures tout cela fut changé en cet affreux malheur qui nous accable, nous ses descendants, abandonnés à une nature désolée, maudits et en butte au péché.

Avant que Saül ne fût parvenu aux prospérités de la puissance souveraine, il était modeste, dit l'Écriture, il était humble, il se cachait pour ne pas être roi d'Israël; et on ne le trouva que parce que Dieu le fit découvrir; il était patient, calme, il méprisait tellement les injures qu'il ne répondait pas à celles qu'on lui adressait; il oublia les offenses de ceux qui

Digitized by Google

ne voulaient pas le recevoir comme roi, et il sut garder son secret avec tant de prudence que ni père, ni fils, ni oncle ne découvrirent qu'il avait été sacré par Samuel; il fut obéissant, innocent, et, comme dit encore l'Écriture, il était comme un enfant de deux ans, n'écoutant que le prophète du Seigneur; et parvenu aux pompes du commandement, possesseur de l'autorité de roi, maître de grandes richesses, il fut comm une furie de l'enfer, il devint orgueilleux, vain, de telle sorte qu'il ne pouvait souffrir qu'on louât les autres : il poursuivit David injustement, lui voua une haïne extrême, sachant qu'il devait régner; il désobéit à Samuel, à Dieu même, usurpa les fonctions sacerdotales, n'exécuta pas l'ordre formel qu'il avait reçu de détruire Amalec, et fut désordonné en tout.

Tant que David fut tourmenté par la guerre, tant qu'il fut sous le poids des souffrances, des persécutions, des outrages de ses ennemis, il fut doux et bon, il fut zélé dans l'accomplissement des ordres de Dieu, prophète admirable, homme juste entre les justes, et le Seigneur dit de lui qu'il était fait à l'image de son cœur; mais quand il eut cessé de souffrir, quand le repos eut remplacé l'inquiétude, il s'abandonna au péché, il devint comme une bête sanguinaire, commettant l'adultère, l'homicide; il fit priver

Digitized by Google

de la vie l'innocent Uri et tous ceux de la ville de Raba, petits et grands, hommes et femmes, contre lesquels il employa les moyens les plus inhumains.

Son fils Salomon fut doué dans le principe de vèrtus excellentes, il fut prudent et sage, la main de Dieu lui donna la plus grande science qu'il fût possible de voir, il rehaussa d'une manière éminente le culte divin en édifiant au Très-Haut un temple somptueux plein de richesses inouïes; et dans la prospérité il tomba en démence, il devint ignorant, se laissant tromper par les femmes, adorant les faux dieux, élevant des temples aux idoles, et commettant d'autres fautes qui compromirent son salut.

Saint Pierre, dans les tourments, confessait son divin maître ; dans le tumulte du palais, il le renia.

Enfin, Sire, la faute est entrée dans le monde par la fantaisie de la volonté, toutes celles que nous commettons sont de cette nature; tout ce dont nous jouissons étant vivants est comme un acquit de la nature, et ce que nous souffrons est une décharge devant le juste tribunal du Seigneur. Nos souffrances, nos peines, nos angoisses seront reçues en compte pour nos péchés; pour nous justifier, pour obtenir le pardon de nos fautes, nous devons nous livrer aux actes qui leur sont contraires, rechercher le déplaisir pour le plaisir que nous avons goûté, la douleur pour

Digitized by Google

le bien-être, la souffrance pour la jouissance. Que Votre Majesté examine ces vérités avec les yeux de la foi, et son cœur prendra courage pour supporter tous les maux qui l'affligent.

Dieu veuille dans son extrême bonté que se confirme la nouvelle que Votre Majesté a reçue au sujet de la défaite et de la dispersion de l'ennemi par notre armée en Flandre [1], ce serait un grand bonheur et un grand soulagement; il en serait mieux encore si ceux de Bordeaux prenaient courage dans la présence de notre flotte, pour secouer un joug qui nous est contraire, tout cela pourrait améliorer les affaires de Catalogne, dont le triste état me tient dans l'affliction.

Que le Tout-Puissant protége et défende ce pays, qu'il délivre Girone; si sa main ne nous aide, nous lutterons en vain. Je le supplierai sans cesse comme je le fais pour qu'il conserve à Votre Majesté des jours prospères.

Conception déchaussée d'Agréda, 13 septembre 1653.

L'humble servante de Votre Majesté,
qui lui baise les mains,

Sœur Marie de Jésus.

Sire, avec la permission de Votre Majesté, je vais

1 La sœur n'a pas compris. Le roi avait parlé d'une victoire navale, elle répond *armée* (nuestro *exercito*). Cela prouve le peu d'intérêt qu'elle attache aux nouvelles politiques. Nous l'avons dit, elle n'y répond que parce que la politesse l'exige.

Digitized by Google

me mettre en retraite pour trente-trois jours, afin de me livrer aux exercices dont j'ai parlé précédemment à Votre Majesté, je m'y occuperai fidèlement des intérêts de Votre Majesté et de toutes ses inquiétudes avec plus de liberté et de calme, car je serai libre de tout autre soin.

Digitized by Google

LETTRE XXXI.

Le Roi.

L'éternel plaisir du roi à recevoir les lettres de la sœur.— Le roi chasse sa tristesse et se réjouit des peines que Dieu lui envoie.— Fausses nouvelles de Flandre.—Bordeaux.—Girone.—La succession masculine.

La dernière estafette est arrivée si tard, que je n'ai pu, malgré mon désir, vous répondre par celle de retour. Je le fais aujourd'hui avec grand plaisir, car je vous assure que j'en éprouve beaucoup à cette correspondance, et autant en lisant vos lettres qu'en vous répondant. Pour chacune d'elles je vous dois des remercîments, et chacune m'enseigne quelque chose pour mon plus grand bien. En cela je reconnais l'affection que vous me portez et votre zèle à observer les lois de l'amitié.

Maintenant, sœur Marie, je ne me laisse plus attrister par mes peines présentes, je m'en réjouis au contraire, car elles me paraissent bien légères en comparaison des exemples de la sainte Écriture que vous

Digitized by Google

me rapportez et qui me démontrent combien, dans cette vie, les afflictions sont nécessaires pour le salut, et combien les prospérités sont dangereuses, puisqu'elles ont causé la perte de tant d'individus. Je supporte donc patiemment les maux qui m'accablent, dans l'espérance qu'ils seront utiles à mon royaume. Aidez-moi, sœur Marie, dans cette entreprise si importante, car mes propres forces ne suffisent pas pour la conduire à bonne fin. Pensez à moi, surtout pendant ces trente-trois jours de retraite, pendant lesquels, j'espère, vous redoublerez vos prières pour moi.

L'avis que j'avais reçu de Flandre, et dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, ne s'est pas confirmé [1]. J'ai reçu avant-hier des lettres du 24 du mois passé, et rien n'avait été fait jusqu'à cette époque [2]; je ne crois pas qu'on tente rien de considérable cette

1 La nouvelle rapportée par le roi dans sa lettre du 3 septembre était fausse. Ce que l'histoire nous dit de l'état de la marine espagnole ne pouvait que rendre cette nouvelle fort peu digne de créance. Philippe IV a beau écrire, à propos de quelques navires, mon *armada;* le mot n'a plus ce prestige qu'avait obtenu la *grande armada* de Philippe II. La marine espagnole était sans organisation, sans force, dans une complète décadence; et après les grands efforts de son expédition sur Naples, don Juan, se rendant de Barcelone à Gênes pour aller prendre possession de sa vice-royauté des Pays-Bas, n'avait pu réunir que trois misérables galères qui eurent de la peine à échapper aux corsaires algériens et qui faillirent être jetées sur la côte d'Afrique.

2 Des lettres de Flandre, disons de Bruxelles, du 24 août, arrivent à Madrid le 22 septembre. Ce fait est utile à consigner.

Digitized by Google

campagne, parce que le défaut de ressources arrête et paralyse tout.

Il n'y a rien de nouveau à Bordeaux ; ma flotte y stationne, c'est un moyen du moins pour que les forces ennemies ne soient pas dirigées sur d'autres points.

J'espère que j'aurai prochainement de Catalogne des nouvelles du secours de Girone, car, selon ce dont m'informe don Juan [1], on devait tenter cette opération le 20 ou le 21 de ce mois ; ils sont tous bien dé-

[1] Nos lettres parlent ici pour la première fois de don Juan d'Autriche. Ce prince illustre, le plus ferme soutien de la monarchie espagnole, était issu de relations coupables qui firent grand bruit dans les fastes scandaleux de cette époque. Philippe IV avait vingt et un ans, il était roi depuis cinq ans et marié depuis quatorze ans à Élisabeth de Bourbon, lorsque se forma cette liaison, ménagée par des hommes dont la constante étude était d'assurer leur influence en flattant les faiblesses royales. Marie Calderone était comédienne, et son talent, son esprit, la distinction de ses manières offrirent à ce roi faible des séductions auxquelles il ne sut pas résister. Cette liaison, qui fut accompagnée d'un assez grand nombre d'incidents dramatiques, racontés par Mme d'Aulnoy dans son *Voyage d'Espagne*, dura près de quatre ans, et, dans l'intervalle, en 1629, l'année même de la naissance de l'infant don Balthazar-Carlos, Marie Calderone eut un fils qui fut nommé don Juan d'Autriche, comme le fils illustre de Charles-Quint, le vainqueur de Lépante, et qui, comme lui, effaça par d'éminentes qualités et une juste célébrité la tache qui couvrait son nom.

Homme accompli, d'une instruction remarquable, doué de talents nombreux, d'une haute capacité, ce prince, toujours placé par Philippe IV à la tête des armées de l'Espagne, dans les Flandres, en Catalogne, en Italie, devint, après la mort du roi et pendant la longue minorité de Charles II, l'arbitre des destinées du royaume, qu'il gouverna jusqu'à sa mort, survenue le 17 septembre 1679.

Digitized by Google

terminés et ils ont confiance dans le succès. Je fais adresser des prières à Dieu à cet effet; car tout dépend de sa main puissante, et comme ce succès est d'une grande importance pour les affaires de Catalogne, je ne doute pas que nous ne l'obtenions de la miséricorde divine et de l'intercession de la très-sainte mère de Dieu.

Je vous remercie beaucoup de la promesse que vous me faites de recommander à Dieu la succession de cette monarchie ; ne vous ralentissez pas, car ce résultat est le plus important de tous. Grâces à Dieu, nous nous portons bien; je suis résigné à tout, et je me soumets à sa sainte volonté.

Madrid, 24 septembre 1653.

MOI, LE ROI.

Digitized by Google

LETTRE XXXII.

Sœur Marie.

La sœur remercie le roi d'oublier sa grandeur pour descendre jusqu'à elle. —La patience dans les peines.—La grâce.—Les prières de la sœur pour la succession, pour les longues années du roi, de la reine et des infants. —La fausse nouvelle de Flandre.—Bordeaux.—Girone.

JÉSUS, MARIE.

En daignant me dire dans sa lettre qu'elle agrée ma correspondance, Votre Majesté me donne une nouvelle émulation [1]. Ma faiblesse, en effet, ne pourrait se hasarder à la continuer, si je n'avais confiance dans la pitié de Votre Majesté, qui daigne oublier sa grandeur pour descendre jusqu'à moi, et qui veut bien ne pas s'apercevoir combien mes lettres sont indignes d'être lues par elle. Si, en effet, elles apportent à Votre Majesté quelque soulagement, cela tient surtout à

[1] La correspondance du roi était une obligation telle pour la vénérable mère, qu'elle suspendait même les rigueurs de la retraite. Les trente-trois jours n'expirent que le 16 octobre.


Digitized by Google

la charité de Votre Majesté, vertu qui, comme le dit saint Paul, supporte et tolère tout.

Sire, la patience dans les peines est une vertu louable; il est bien mieux encore de les accueillir avec joie. Les docteurs ne reconnaissent ce degré de perfection qu'aux plus courageux; Votre Majesté ne doit donc pas se laisser déconcerter par tout ce qu'elle souffre; je souhaite dans ce but qu'elle acquière la félicité de la grâce, qui seule rehausse les mérites de toutes les œuvres. Si le patient n'a pas la grâce, ses peines ne portent pas de fruit; s'il a pu l'obtenir, la valeur de ses souffrances est indicible et incommensurable. Le Sage dit dans les Proverbes que le fruit du juste est l'arbre de vie, parce que son origine vient de Dieu, et sa fin est dans l'être immuable du Tout-Puissant qui le gouverne comme son ami. Ceci est confirmé par saint Thomas, qui dit que la grâce élève et déifie l'âme. Dieu est l'auteur des œuvres de la nature; toutes les choses ont été créées par lui selon leurs dignités et leurs degrés. Les unes sont naturelles et leur être est simple, ce sont les éléments; les autres ont un être composé et jouissent de propriétés particulières, ce sont les pierres et les métaux. Les arbres et les plantes ont un être animé; d'autres, en nous élevant un degré au-dessus, ont un être sensible et capable de connaissance: ce sont les oiseaux, les animaux, et, d'une

Digitized by Google

manière plus excellente, les hommes, qui possèdent l'être doué de raison. Les anges ont l'être intellectuel et spirituel; et, au-dessus de tout cela, l'être divin de Dieu, qui surpasse d'une manière infinie tout ce qui est créé et tout ce qui pourrait l'être. Or, la grandeur de la grâce est telle qu'elle ne peut appartenir à aucun des degrés de la nature créée, et s'élevant à la plus haute perfection, elle n'appartient qu'au degré divin.

Très-cher seigneur, aimant et estimant Votre Majesté autant que je le fais, comment pourrais-je cesser de désirer pour elle cet état qui doit procurer à ses travaux et à ses peines une fin heureuse et paisible, et qui la conduira de ce royaume terrestre, rempli de douleurs et d'amertume, au royaume éternel, où il n'y a ni cris, ni pleurs, ni gémissements, et où l'on jouit d'un repos perpétuel? Votre Majesté doit être certaine que j'agirai vers ce but avec courage et persévérance, que j'implorerai le Tout-Puissant, et que je le supplierai d'accorder à Votre Majesté la grâce et tous les secours efficaces et nécessaires pour que, de son côté, Votre Majesté agisse de manière à l'acquérir et à la conserver. Je consacre mes exercices et mes humbles prières à tout ce qui intéresse Votre Majesté, d'abord au salut et à la succession de cette monarchie, au bonheur et aux longues années de Votre

Digitized by Google

Majesté, de la reine notre dame et de Leurs Altesses. Mon affection, mes instances s'étendent à tout cela, et ma retraite n'a pu rendre mes prières que plus fréquentes.

Je suis fort affligée que Votre Majesté n'ait pas eu la confirmation de l'avis qu'elle avait reçu de Flandre, et de ce qu'au contraire on n'ait pu agir à cause du manque de ressources. Plaise à Dieu d'y pourvoir dans sa miséricorde infinie, et que sa divine majesté nous assiste de telle sorte que nos armes suffisent au moins à la défense, si elles sont insuffisantes pour l'attaque ! C'est du moins une consolation que les troupes de Bordeaux y soient retenues, et notre flotte n'y contribue pas peu. Je supplie bien ardemment le Très-Haut de favoriser le secours de Girone, de consoler Votre Majesté par d'heureuses nouvelles, et de lui donner des années prospères.

Conception déchaussée d'Agréda, 3 octobre 1653.

L'humble servante de Votre Majesté,
qui lui baise les mains,

Sœur MARIE DE JÉSUS.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE 1653 À 1657.

Aperçu historique.

Ici se présente dans notre correspondance une nouvelle lacune de près de quatre années, remplie par des événements importants.

Condé commande, dans les Flandres, une armée espagnole forte de 30,000 hommes et de 40 canons, il a devant lui Turenne avec 7,000 fantassins et 10,000 chevaux. Le 30 septembre 1653, au moment où s'arrêtent nos lettres, il prend Rocroy. En même temps, Louis XIV vient assiéger Sainte-Ménehould, et Turenne, malgré l'infériorité de ses forces, reprend successivement les places enlevées par Condé, Bar-le-Duc, Ligny, Commercy, et oblige les Espagnols à quitter le territoire français.

En 1654, Louis XIV et Turenne assiégent Stenay, qui capitule le 6 août. Condé investit Arras avec ses 30,000 nmes; Turenne, Hocquincourt, La Ferté l'y rejoignent ui livrent bataille le 25 août. Les Espagnols cèdent de es parts, Condé rend un instant la fortune douteuse; s il est forcé de se retirer à la tête de son escadron

Digitized by Google

d'émigrés français. Les Espagnols perdent leurs canons, tout leur bagage et la meilleure partie de leur infanterie.

Philippe IV est informé de cet échec ; mais il est loin d'en connaître la gravité, et il écrit à Condé pour le remercier des secours qu'il a portés aux armes espagnoles.— « Mon cousin, lui dit-il, on m'a dit que tout était perdu, et Votre Altesse a tout sauvé [1]. » J'ai fait remarquer ailleurs combien le roi était peu exactement informé des affaires de son royaume, ceci le prouve ; mais que pensera-t-on de ce qui va suivre ?

Toute l'Espagne était dans l'attente des résultats du siége d'Arras, et on doutait si peu d'une heureuse issue, qu'à Saragosse le gouverneur et les magistrats avaient reçu, de Madrid, l'ordre de faire des préparatifs pour une réjouissance publique. On fit construire à grands frais des échafauds pour une course de taureaux, et lorsqu'on se préparait à chanter victoire, arriva, avec la nouvelle de l'échec, l'ordre de tout décommander [2]. Le célèbre cardinal de Retz traversait alors l'Espagne, fuyant de France et se rendant

[1] *Mi primo he entendido que todo estava perdido, V. A. ha conservado todo.* (Van Aarsens, ch. XXVII.)

[2] Un habitant de Saragosse, don Pedro de Miranda, recevait de Paris, par chaque courrier, des gazettes et des lettres qu'il ne communiquait qu'à ses amis. Informés par une dépêche de Madrid de l'insuccès du siége d'Arras, le vice-roi d'Aragon et le gouverneur de Saragosse firent appeler Miranda et lui demandèrent ce que lui avaient appris, à ce sujet, ses correspondances particulières. Celui-ci fut forcé d'avouer qu'il connaissait depuis plus de huit jours la défaite de l'armée espagnole. Le vice-roi se mit dans une grande colère et menaça Miranda de lui faire payer les quatre ou cinq mille francs que coûtaient à la ville ses préparatifs de fête. Le peuple de son côté « vit abbatre les échaffaux qu'on avoit dressez, avec plus de tristesse de se voir privé de ce divertissement, que de ce que l'on n'avoit pas reconquis Arras. » (V. Van Aarsens ch. XXXV.)

Digitized by Google

en Italie. On l'arrête à Saragosse, où il cherchait à passer incognito, mais il se démène de telle sorte à la nouvelle de la déroute d'Arras, il proteste si haut de l'impossibilité du fait, il porte un tel témoignage de la bravoure et de la résolution de l'armée de Flandre, qu'on s'empresse de le mettre en liberté, et de chasser de la ville l'impertinent alcade qui l'a inquiété. On l'entoure de soins, d'attentions, et des ordres sont donnés sur toute sa route, de Saragosse à Valence, pour qu'il lui soit fait partout le meilleur accueil[1].

En Catalogne, en 1655, le prince de Conti, qui a succédé à d'Hocquincourt, cherche à reprendre l'offensive; mais il est obligé de se borner, non sans quelques succès d'abord, à défendre contre don Juan la possession du Roussillon et de la Cerdagne. Les échecs succèdent aux premiers avantages; l'armée du prince est repoussée dans le Roussillon et dans le Languedoc, et don Juan d'Autriche, libre de soins de ce côté, part pour les Pays-Bas, dont la vice-royauté lui est conférée avec les pouvoirs les plus étendus. Son arrivée à Bruxelles est l'occasion de fêtes magnifiques; j'ai dit ailleurs (note de la page 155) en quel misérable équipage s'était effectué son départ de Catalogne.

Cependant le nouveau vice-roi et le prince de Condé

1 « L'artifice et le soin que le cardinal apporta à decrediter cette fascheuse nouvelle, en un pays où l'on fait tout ce que l'on peut pour cacher ce qui n'est pas à l'avantage de l'Estat, le fit mieux recevoir partout où il passa ; car ce bon office qu'il rendoit au roy, en semant ainsi un bruit contraire à celuy qui couroit, s'estendit jusques à Madrid, où chacun écoutoit à l'envy que le cardinal les avoit desabusé de ce que l'on publioit. Cela obligea le ministre de commander au duc de Montalte, vice-roy de Valence, de ne rien oublier de ce qui pourroit contribuer à ce qu'il sortît d'Espagne fort content de la reception et de l'honneur qu'on lui auroit fait. » (Van Aarsens, ch. XXXVI.)

Digitized by Google

entrent en campagne, au commencement de mai 1655. Turenne leur prend Landrecies le 13 juillet.

Ils obtiennent néanmoins de légers avantages, et Bussy-Rabutin, qui conduisait huit escadrons de cavalerie, laisse entre leurs mains plusieurs drapeaux, après un fatal combat d'embuscade. Condé fait remettre ces drapeaux à Louis XIV, en disant qu'il ne peut souffrir que les fleurs de lis servent de trophée aux Espagnols. Mais Louis XIV les renvoie en répondant qu'il est si rare de voir les Espagnols battre les Français, que lorsque cela arrive il ne faut pas leur enlever le plaisir d'en garder les marques.

En 1656, Turenne investit Valenciennes. Les Espagnols, avec 20,000 hommes, attaquent le quartier du maréchal de La Ferté. Quatre cents hommes d'infanterie sont tués ou pris, la cavalerie se sauve en désordre, le bagage et les canons sont perdus, La Ferté est fait prisonnier. Turenne fait bonne contenance et se retire en ordre.

A cette époque, l'Angleterre commence à prendre part aux affaires du continent. Philippe IV recherche l'appui de Cromwell qui, de son côté, nourrit le secret désir d'acquérir, pour la République, les possessions espagnoles de l'Amérique et des Indes. Le Protecteur offre des secours à l'Espagne à la condition d'abolir l'Inquisition et de permettre le libre commerce de l'Angleterre et de l'Amérique. L'ambassadeur espagnol repousse ces conditions, et Cromwell se prépare à conquérir de force les avantages qui lui sont refusés. Il offre de s'unir à la France. Anne d'Autriche repousse avec horreur ses premières propositions. Alors le Protecteur arme deux flottes; Blake, qui commande l'une, fait voile dans le but d'intercepter les flottilles—les fameux galions—qui viennent de l'Amérique du Sud. L'autre flotte

Digitized by Google

vogue tout droit vers les Antilles et va s'emparer de la Jamaïque.

Enfin, en mars 1657, la France et l'Angleterre s'allient contre l'Espagne, unissent leurs forces sur terre et sur mer, et conviennent de partager leurs conquêtes. Cromwell envoie 6,000 de ses vétérans commandés par Reynolds, et Turenne, avec eux, prend Mardyck et assiége Dunkerque.

Pendant que cette alliance se cimente, le prétendant Charles II et son frère le duc d'York rejoignent les Espagnols et lèvent 2,000 hommes de mauvaises troupes.

C'est vers ce temps, le 2 avril 1657, que meurt à Vienne l'empereur Ferdinand III. La France envoie, à la diéte électorale de Francfort, le maréchal de Grammont et le marquis de Lyonne, qui proposent la nomination de Louis XIV à l'empire, et qui présentent ensuite le duc électeur de Bavière, afin d'empêcher l'élection du jeune roi Léopold, fils de Ferdinand III et neveu de Philippe IV.

La lettre du roi, au moment où reprend notre correspondance, exprime les craintes que lui inspirent les difficultés de cette élection.

Nous retrouvons Philippe IV toujours possédé de la même préoccupation, poursuivi par la nécessité d'assurer la succession de son royaume. Ses affaires à cet égard sont à peu près dans le même état, le 16 juillet 1657, qu'elles l'étaient au 24 septembre 1653, et les quatre années pendant lesquelles ses lettres nous manquent ont dû se passer en espérances conçues et différées.

Une impression frappe l'esprit lorsqu'on reprend, après une interruption aussi longue, la lecture des lettres royales: c'est celle produite par l'uniformité et la monotonie de cette existence. Le style, la pensée, les faiblesses, les be-

Digitized by Google

soins, les manies, rien ne s'est modifié, non-seulement depuis quatre ans, mais même depuis le premier voyage à Agréda. Cet homme n'a pas changé, n'a pas vieilli, ou plutôt il est resté tout le temps vieux comme le premier jour. Et ses lettres sont toutes sur le même modèle, comme si elles avaient été écrites à la fois et à la même heure.

Dirait-on que cette époque tant agitée, tant assombrie par les événements politiques, fut grande, du moins, et célèbre dans l'histoire des sciences et des lettres? Dirait-on que ce roi vit groupés autour de lui des hommes d'État, de grands génies et d'immenses talents; qu'il passe, au dire des historiens, pour avoir favorisé les artistes, les écrivains, et surtout l'art dramatique?

Ce règne, commencé peu après la mort de Cervantès, vit la vieillesse honorée et glorieuse de Lope de Vega, dont la mort fut comme une calamité publique; l'esprit gracieux de Montalvan; la verve ardente et satirique de Quevedo, homme d'État en même temps que poëte; le talent élevé de Calderon, le roi des dramatistes espagnols. Philippe IV lui-même sacrifia aux Muses : il écrivit une comédie *fameuse : Dar su vida por su dama.* La peinture produisit en même temps ses maîtres les plus célèbres : Velasquez, Zurbaran, Murillo, Alonso Cano; la correspondance du roi nous laisse-t-elle deviner un mot de tout cela? Parle-t-elle une seule fois de ces hommes illustres? Prononce-t-elle le nom d'un seul des nobles seigneurs qui s'asseyaient sur les degrés du trône[1]?

1 On sait quelle puérile distinction l'étiquette espagnole établissait entre les trois classes de grands d'Espagne. La première comprenait ceux qui se couvraient avant de parler au roi; la seconde, ceux qui

Digitized by Google

Qui donc, mieux que le roi Philippe IV, devrait nous dire quels furent les hommes qui se partageaient autour de lui le fardeau des affaires, sans qu'il y prît la moindre part?

Le premier, nous l'avons nommé ailleurs, c'était don Louis de Haro, marquis del Carpio, *mayordomo mayor*, gentilhomme de la chambre, grand écuyer, premier ministre; aussi puissant et absolu en Espagne que Mazarin en France.

Après lui, l'*Amirante* de Castille, duc de Medina del Rio Seco, dont le titre éclatant ne conférait aucun pouvoir sur mer, si ce n'est la prétention de commander la flotte, à tous hasards, le jour où le roi viendrait à s'embarquer.

Puis le *Connétable* de Castille, duc de Frias, non moins habile à ordonner sur terre que l'amirante sur mer, et qui, malgré ce titre héréditaire en sa maison, alla, tant bien que mal, remplir l'office de général de la cavalerie sous le marquis de Mortara, en Catalogne.

Puis encore le duc d'Albe, connétable de Navarre, deux fois grand, et l'un des hommes les plus spirituels de la cour.

Le duc d'Abrantès, le complice de la conjuration de Padilla, l'un des plus beaux hommes et des plus galants de Madrid; le duc de Montalte, ancien vice-roi de Valence et de Naples; le marquis del Priego, descendant du grand capitaine Gonzalve de Cordoue; le duc de Medina de las

parlaient d'abord et se couvraient en parlant; la troisième, ceux qui ne se couvraient qu'après avoir parlé. Au nombre des sérieuses études qu'imposait l'étiquette, la plus sérieuse pour le roi était de bien connaître les droits de chacun des grands, afin de ne pas leur dire hors de propos le *cubre os* sans lequel aucun ne pouvait se couvrir.

Digitized by Google

Torres, gendre du comte-duc d'Olivarès et rival de Philippe IV dans les bonnes grâces de Marie Calderona; le marquis de Lleganez d'Avila, dont le palais, l'un des plus beaux de Madrid, renfermait une remarquable galerie de tableaux; le marquis de Santa-Cruz, de la maison de Bazan, général des galères d'Espagne, gendre des Doria de Gênes. Enfin le marquis de Mondejar; le duc de Najarra, deux fois grand; le duc d'Ossone, deux fois grand; le duc de Carbonne, six fois grand, propriétaire des vignobles de Lucena, où se récolte le meilleur vin de l'Espagne; les ducs de Medina Celi et de Medina Sidonia, le duc de Pastraña et ce pauvre duc d'Hijar, le plus galant homme de toute la grandesse, que sa complicité dans le complot de don Carlos Padilla conduisit à recevoir la gêne ordinaire et extraordinaire, et fit condamner à une prison perpétuelle dans la ville de Léon.

Sans doute ce sont là des sujets bien étrangers aux saintes préoccupations de la vénérable mère; mais qui défend à un roi d'être fier des gloires de son temps, des grands noms de son royaume, et d'en parler une fois, en l'espace de quinze ans, dans un moment d'épanchement intime?

Digitized by Google

LETTRE XXXIII.

Le Roi.

Le roi ne se fatigue pas des lettres de la sœur.—La colère du Seigneur.— La justice est du côté de l'Espagne.—Affaires d'Allemagne ; élection de l'empereur.— Campagne de Flandre. — La place importante. — Italie.— Catalogne. — Portugal. — La flotte d'Angleterre. — La succession masculine.

Bien que vous prétendiez que vos lettres me sont inutiles, je ne puis me rendre à votre opinion, parce que l'expérience me prouve le contraire. A toutes je trouve un grand mérite ; j'en retire grande utilité et excellent profit ; j'y reconnais surtout, de la manière la plus manifeste, l'affection que vous me portez, les vœux que vous faites pour mon bonheur et je vous en suis vivement reconnaissant. Continuez, je vous en prie, sœur Marie, et demandez au Seigneur de m'aider à suivre vos doctrines dont le but et l'effet seront mon salut.

Je reconnais que toutes les peines que nous éprouvons résultent de nos offenses au Seigneur. Si nous

Digitized by Google

nous corrigeons, nous calmerons sa juste colère; mais ce n'est pas seulement pour atteindre ce résultat que nous devons devenir meilleurs, c'est parce que telle est sa sainte volonté. En agissant ainsi, nous obtenons de lui qu'il soit pour nous un père de miséricorde et qu'il nous délivre des misères qui nous assaillent. Demandez-lui, sœur Marie, de nous ouvrir les yeux, surtout à moi qui les ai bien fermés, afin que nous sachions lui être agréables et mériter ses bienfaits.

Au milieu de tout ce que nous souffrons, je me sens soulagé de voir que la plupart de nos ennemis le sont aussi de la foi que nous professons, et qui en aucune partie du globe n'est plus pure que dans ce royaume; la justice, la raison sont aussi de notre côté, de sorte que j'espère que Notre Seigneur nous aidera, qu'il nous protégera contre tant d'ennemis et nous gardera des dangers qui nous menacent de toutes parts. Je compte pour cela sur vos prières.

Il n'y a rien de nouveau dans les affaires d'Allemagne, mais nos inquiétudes ne pourront cesser qu'après l'élection de l'empereur [1].

Bien que le secours de Cambrai ait été pour la campagne de Flandre un bon commencement [2], je n'en

[1] Voir l'aperçu historique qui précède.

[2] Cambrai a été menacé par Turenne; Condé est accouru et s'y est jeté avec 4,500 hommes.

Digitized by Google

suis pas moins inquiet parce que j'ai reçu avis que l'ennemi a mis le siége devant une place de grande importance dans laquelle les nôtres étaient inférieurs en tout [1]; je redoute donc la perte de cette place et peut-être quelque événement plus sérieux, si Dieu ne nous prête assistance.

J'ai reçu d'Italie l'avis que mon armée et aussi celle de l'ennemi sont en campagne et près l'une de l'autre, il paraîtrait alors qu'il y aura bientôt quelque opération [2]. Dieu veuille qu'elle nous soit favorable!

En Catalogne, l'ennemi n'a encore rien tenté jusqu'à ce jour, bien qu'il lui arrive du monde et des munitions; nous sommes si faibles de ce côté-là que, sans nul doute, il va nous inquiéter sérieusement.

La campagne est déjà finie en Portugal, parce que les chaleurs, qui sont excessives dans ce pays, ne permettent pas d'aller plus loin [3]; dès que la saison sera plus fraîche, on verra, selon l'état des choses, ce qu'il y aura à faire et on décidera en conséquence.

[1] C'est là cette fameuse place dont nous avons parlé dans l'Introduction et qui prend, perd et reprend son importance, selon ses chances de perte ou de salut. Le roi n'en dit pas le nom, qui nous échappe parmi les noms de toutes ces places qui ont été prises et reprises pendant cette guerre. Ce peut être Saint-Venant, dont Turenne s'est emparé au mois d'août.

[2] Nos documents sont incomplets à cet égard; Milan était menacé par les Français.

[3] Les Portugais allaient en effet mettre le siége devant Badajos.

Digitized by Google

On m'écrit que la flotte d'Angleterre a quitté les côtes de Cadix le 10 de ce mois, nous ne savons quelle direction elle prendra, ni quelle intention la dirige [1]. La nôtre se prépare le mieux qu'il est possible et nous espérons que le Seigneur nous aidera dans cette expédition, car elle est principalement conduite contre des sujets infidèles à Dieu et à leur roi. Priez pour nous, sœur Marie, faites que de toutes parts son infinie miséricorde protége ces royaumes qui en ont tant besoin, faites qu'il veuille ordonner en tout et partout selon sa sainte volonté. Grâces à lui, nous nous portons à merveille, et la grossesse de la reine se comporte très-bien. Son accouchement aura lieu vers la Conception de Notre-Dame, et j'espère qu'en raison d'une telle circonstance il sera très-heureux et que nous aurons un prince. Priez la sainte Mère de Dieu d'intercéder auprès de son auguste Fils pour qu'il en soit ainsi, et pour qu'il accorde à cette monarchie un jour aussi désiré.

Madrid, 16 juillet 1657.

MOI, LE ROI.

[1] C'est la flotte envoyée par Cromwell pour intercepter les galions, et que commande Blake.

Digitized by Google

LETTRE XXXIV.

Sœur Marie.

Maladie de la sœur.—La brièveté de la vie.—Les mérites de la souffrance. — David, Job, Daniel.— La patience et la science d'attendre.— Les misères sont la consolation.—La place assiégée en Flandre.—Catalogne. — La flotte d'Angleterre.— L'élection de l'empereur.— La succession.— L'évêque d'Albaracin.

Jésus, Marie !

Je prie Votre Majesté d'avoir la bonté d'accepter pour excuse de ma lenteur à lui répondre une maladie dont j'ai été atteinte et pour laquelle j'ai été saignée trois fois ; j'étais trop faible pour écrire, ou du moins ma faiblesse a été plus forte que la force de mon désir. Mais comme il n'y a pas de circonstance humaine qui puisse s'opposer aux résolutions intérieures d'une volonté ferme et dévouée, je puis affirmer à Votre Majesté que je ne suis pas restée oisive et que j'ai instamment imploré le Très-Haut, m'affligeant aussi de tout ce que souffre Votre Majesté et des inquiétudes incessantes qui assaillent son cœur royal.

Digitized by Google

Prenez courage, soyez ferme, mon cher seigneur, et faites à Dieu l'offrande de vos afflictions.

La foi et l'espérance nous enseignent que nous sommes nés pour mourir, que nous sommes voyageurs dans cette vallée de larmes, et que nous marchons vers la patrie céleste. La vie entière de l'homme comparée à l'éternité n'est qu'un moment, et la divine Providence a voulu que ce temps si court fût employé à former et à mériter, à force de tribulations, la couronne de l'éternité et du bonheur. Aussi, qui n'accepterait avec joie la souffrance, qui est passagère, pour obtenir le repos qui doit être éternel? Il n'y a rien de plus précieux que le temps, et le meilleur du temps est la souffrance par laquelle on acquiert d'inappréciables trésors. David sut mettre cette vérité à profit lorsque, pouvant se venger de Saül qui l'avait offensé, il lui pardonna généreusement. De même fit Job, lorsqu'il perdit ses fils, ses biens et sa santé; il s'écria, dans sa patience admirable, « Dieu me les avait donnés, il me les a enlevés, que sa volonté soit faite. » Lorsque Daniel fut jeté dans la fosse aux lions, il fit à Dieu avec joie l'offrande du danger qu'il allait courir; de même firent les trois jeunes Hébreux, quand on les jeta dans la fournaise de Babylone.

La perspective des biens à venir captive notre désir et entraîne notre volonté; si nous avons en vue l'hon-


Digitized by Google

neur, la nécessité, la beauté, le plaisir, la jouissance, des trésors, des richesses, chacune de ces choses suffit pour nous séduire et pour nous mettre en danger. Nous ne sommes pas portés d'affection à désirer les occasions de souffrir; si l'amour de nous-même les évite, la raison nous enseigne à les aimer; et l'exemple du Christ, notre rédempteur, qui les rechercha, doit nous porter à les saisir avec empressement. Le laboureur attend qu'il pleuve pour semer, le marin cherche les vents pour naviguer; nous devons faire de même, et profiter des occasions de souffrir pour semer avec nos larmes dans cette vie, afin de recueillir dans l'autre avec une joie éternelle; nous devons chercher les vents des peines, pour naviguer vers la patrie céleste avec le lest des tribulations.

Sire, ceux qui possèdent les vertus mettent leur joie à les exercer; l'homme sage et prudent se réjouit si on lui propose des difficultés qu'il puisse résoudre; le juge s'applique à la répression des fautes et au châtiment des coupables; le brave capitaine trouve la gloire dans les combats, l'homme libéral dans les occasions de donner; mais le véritable disciple du Christ doit se réjouir et se consoler par les croix et les tribulations; et afin que Votre Majesté trouve sa joie et sa consolation dans les maux qu'elle souffre, je la supplie de ne pas considérer comme des maux les

Digitized by Google

succès de ses adversaires, mais au contraire de les regarder comme des biens et des sources profitables.

Que ces espérances servent d'encouragement à Votre Majesté, et qu'elle soit persuadée que je demanderai au Très-Haut, avec instance et dévouement, d'assurer le succès de la campagne de cette année, particulièrement en Flandre, car je suis dans l'anxiété au sujet de cette place que l'ennemi a assiégée dans ce pays, tandis que les nôtres sont au dépourvu; que le Tout-Puissant veuille les assister, les secourir, les protéger contre les périls qui les menacent; qu'il donne le succès à nos armes en Italie, car nous nous efforcerons en vain s'il ne daigne pas agir.

Je vois avec peine qu'il arrive du renfort aux ennemis en Catalogne, car étant aussi peu nombreux que nous le sommes, cela nous met en péril.

Il est heureux que la flotte d'Angleterre se soit éloignée des côtes de Cadix et qu'elle ne nous ait pas fait le mal que nous pouvions en redouter; ce qui doit nous donner de l'espérance, c'est qu'ils sont ennemis de Dieu, qu'ils sont rebelles aux lois divines et humaines; j'espère que le Seigneur ne permettra pas que notre ruine soit leur ouvrage.

J'ai prié Dieu pour l'élection de l'empereur; il permettra, je l'espère, que cette importante affaire ait l'issue que nous désirons tant. Je me réjouis des nou-

Digitized by Google

velles que me donne Votre Majesté sur sa santé, sur celle de la reine notre dame, et de ce que la grossesse de Sa Majesté soit en si bonne voie; veuille la reine du ciel lui donner le résultat dont nous avons besoin, qu'elle daigne l'assister, la protéger! Veuille aussi le Tout-Puissant que ce soit un fils, et enfin donner à Votre Majesté des années prospères!

Conception déchaussée d'Agréda, le 18 août 1657.

L'humble servante de Votre Majesté,

Sœur MARIE DE JÉSUS.

P. S. L'évêque d'Albaracin m'a adressé la lettre ci-jointe en me priant d'écrire à Votre Majesté au sujet de ce qu'elle contient; je ne puis la retenir puisqu'il s'agit du service de Dieu, et je n'ai pas voulu non plus répondre avant de savoir quel est le bon plaisir de Votre Majesté et aussi ce que je dois dire, de manière que l'évêque ignore que je suis en correspondance avec Votre Majesté. Il dit qu'il a écrit sur le même sujet à l'évêque d'Aytona. Je suis en tout aux ordres de Votre Majesté.

Digitized by Google

LETTRE XXXV.

Le Roi.

Le roi porte un vif intérêt à la santé de la sœur. — Il attend la continuation de ses conseils. — Il reconnaît que chez lui la chair est faible. — La place importante en Flandre a été prise. — Alexandrie en Italie. — La Catalogne. — La flotte d'Angleterre. — L'élection de l'empereur. — La succession. — L'évêque d'Albaracin.

Je m'afflige toujours de l'absence de vos lettres, surtout quand cette absence a pour cause votre santé; ma peine est doublée par votre indisposition. Je me rejouis néanmoins de ce que vous vous portez mieux; je vous recommande de songer à vous, je m'intéresse beaucoup à votre santé et à la continuation des conseils que vous me donnez. J'y attache tout le prix qu'ils méritent et je désire vivement les mettre à exécution; mais je redoute d'en être détourné par ma faiblesse et par mes péchés. Ce que vous me dites peut être pour moi d'un grand soulagement, et peut m'aider à supporter les chagrins qui m'accablent; car je vois le fruit qu'on en peut recueillir, et celui que David et Job ont

Digitized by Google

retiré de leurs peines en les supportant avec patience. Mais ils étaient justes et je suis un pécheur ; je ne sais si je pourrai les imiter, car chez moi la chair est faible, et je crains qu'elle ne me détourne de tant de bien. Demandez à Notre-Seigneur, sœur Marie, qu'il m'aide à recueillir le fruit des peines qu'il m'impose ; qu'il tienne toujours présentes à ma mémoire la rapidité avec laquelle elles passent et la durée du bien qu'elles procurent; si j'acquiers ce bien, je n'aurai plus rien à désirer.

Nous avons perdu en Flandre cette place que l'ennemi assiégeait[1], mais elle lui a coûté cher, car bien que les nôtres ne fussent pas les plus forts, et que la position fût loin d'être des plus importantes, ils se sont défendus pendant près de deux mois avec tant de valeur, que l'ennemi a perdu beaucoup de monde et parmi les meilleurs; j'en dois conclure qu'il ne poussera pas plus loin ses succès dans cette campagne.

Les affaires d'Italie me causent aussi une grande inquiétude, car depuis le vingt-deux du mois passé l'ennemi assiége Alexandrie, l'une des places les plus importantes de l'État de Milan[2], et si nous la perdons,

[1] Je continue à croire qu'il s'agit de Saint-Venant.

[2] C'est là la science de Philippe IV en géographie; Alexandrie appartient au Piémont et non au Milanais.

Digitized by Google

ce que Dieu ne voudra pas permettre, nous avons à craindre de perdre aussi tout l'État. Notre armée se disposait à la secourir; priez Notre-Seigneur de lui prêter appui, car ce succès est bien important pour nous; aussi j'espère que la divine miséricorde nous sera favorable.

Bien que jusqu'à ce jour l'ennemi n'ait pas commencé à agir en Catalogne, il lui arrive du monde et toutes les provisions nécessaires[1]; de ce côté-là aussi nous sommes bien faibles, et je redoute quelque mauvais résultat.

Une partie de la flotte d'Angleterre est retournée dans sa patrie et l'autre partie est restée sur nos côtes; la nôtre se dispose à la hâte, mais comme nos ressources sont exiguës et qu'il y a beaucoup à faire, je ne sais quand elle sera en mesure de prendre la mer.

On m'écrit que l'élection de l'empereur devait avoir lieu vers le milieu de ce mois; mais comme dans des affaires de cette importance il survient toujours des difficultés, il ne serait pas impossible que le retard se prolongeât encore. Je pense qu'on élira le roi de Hongrie, mon neveu, ou bien l'archiduc Léopold, mon cousin; et quoique les deux choix soient également

1 On s'attend à une attaque sur Campredon.


Digitized by Google

bons, je préférerais le premier, qui conviendrait mieux en tout [1].

Par la relation que je vous ai faite de l'état de toutes nos affaires, vous pouvez juger combien j'ai de champ pour mettre à l'essai les conseils que vous me donnez; car les soucis qui m'assiégent sont aussi grands que nombreux; mais puisque Dieu me les envoie comme juste châtiment des offenses que je lui ai faites et que je lui fais, je ne puis que les supporter avec joie et lui en faire l'hommage, en espérant que sa miséricorde aura enfin pitié de nous. Demandez-le lui, sœur Marie; priez-le de ne pas permettre que cette monarchie succombe sous les périls qui la menacent; conjurez-le de nous en délivrer. Grâces à lui, nous nous portons bien, et la grossesse de la reine marche vers son terme avec les meilleurs indices. Suppliez le Seigneur de la conduire à bonne fin, de la préserver de tout danger, et de donner à ces royaumes ce qui leur manque et dont ils ont si grand besoin.

Je tiens l'évêque d'Albarracin pour un très-excellent homme; dites-lui que je fais la plus grande estime de son zèle; priez-le de me recommander à Dieu, et s'il survient quelque chose dont il veuille

[1] Nous avons déjà nommé les compétiteurs : Louis XIV d'abord, puis le duc électeur de Bavière, le comte palatin de Neubourg, l'archiduc Léopold, évêque de Strasbourg et de Passau.

Digitized by Google

me rendre compte, qu'il en écrive à l'évêque d'Aytona.

Madrid, 28 août 1657.

MOI, LE ROI.

Digitized by Google

LETTRE XXXVI.

Sœur Marie.

La sœur a le cœur déchiré des soucis qui affligent le roi.— Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice.—Job : la prospérité est la veille de l'adversité.—La perte de la place assiégée.—La place de l'État de Milan. — Catalogne.— La flotte d'Angleterre.— L'élection de l'empereur. — L'évêque.— Le marquis de Liche.— La lettre mal écrite; le mauvais papier.

Jésus, Marie.

J'adresse à Votre Majesté d'humbles et affectueux remercîments de ce qu'elle daigne faire des vœux pour ma santé et pour ma vie, qui, toutes deux, lui sont si peu utiles; tant qu'elles dureront, je veux les consacrer à travailler pour la prospérité divine et humaine de cette couronne et pour le salut de Votre Majesté. C'est là le premier de mes soins, la plus fervente de mes prières, et mon désir le plus grand entre toutes choses humaines.

Le récit que m'a fait Votre Majesté des affaires de cette monarchie et des soins nombreux qui assaillent son cœur royal a déchiré le mien, et comme l'affec-

Digitized by Google

tion que je porte à Votre Majesté est vive et sincère, je m'afflige, je m'émeus de compassion pour les souffrances qui affligent Votre Majesté, et je désire ardemment que tant de douleurs s'apaisent et se transforment en un repos éternel. L'assistance du Seigneur est assurée à ceux qui souffrent, et lui-même l'a prouvé lorsqu'il a dit, au sujet de David : « Je m'associe à ses tribulations, je le délivrerai et le glorifierai. » L'Évangile appelle bienheureux ceux qui souffrent pour la justice [1]. Si ces deux promesses se réalisent pour Votre Majesté, ses souffrances auront été heureuses et fortunées, et le temps viendra où la tristesse se changera en joie, les épines en fleurs, les tourments en tranquillité, et ce que Votre Majesté sèmera avec les larmes, elle le récoltera en bonheur.

Très-cher seigneur, que Votre Majesté réunisse et rassemble tous ces trésors célestes, puisque ses biens temporels se dispersent; qu'elle passe de ce royaume terrestre au royaume céleste, où elle jouira sans fin de la récompense due à ses souffrances. La douce jouissance de la gloire ne peut appartenir qu'à celui qui, avec valeur, avec constance et persévérance, a supporté les travaux de la guerre; car Job a dit qu'ainsi était la vie de l'homme : une paix entière est un danger imminent, la prospérité est la veille de

[1] Beati qui patiuntur propter justitiam.


Digitized by Google

l'adversité, et ce qui semble sécurité complète est tromperie et vanité.

J'ai été vivement affligée de la perte de cette place qui était assiégée en Flandre ; mais si de tels succès coûtent aussi cher à l'ennemi, les forces de son armée seront promptement réduites. Ceci diminue un peu ma peine. Je suis inquiète du siége de cette place de l'État de Milan [1] ; je demanderai à Dieu de jeter de ce côté un regard de miséricorde, puisque cette place est si importante. Le temps est bien avancé pour que l'ennemi puisse agir en Catalogne ; mais pour peu que ce soit, il nous fera beaucoup de mal, si nos ressources sont aussi exiguës. Il est heureux que l'ouverture de la campagne ait été autant retardée ; Dieu veuille la retarder encore.

Il est bon que la flotte d'Angleterre se soit partagée ; car, réunie, elle pouvait faire beaucoup de mal ; que le Seigneur soit en aide à la nôtre, afin qu'elle puisse s'opposer à d'aussi cruels ennemis des lois divines et humaines.

Je suis bien désireuse de savoir le résultat de l'élection de l'empereur et si elle a été selon le désir de Votre Majesté. Je l'ai demandé à Dieu avec instance, ainsi que l'heureux succès de l'accouchement de la

1 Le nom lui a échappé.

Digitized by Google

reine, notre dame ; je consacre à cette fin quelques dévotions et quelques exercices.

Je répondrai à l'évêque d'Albarracin selon ce que Votre Majesté m'a ordonné.

Le marquis de Liche est passé par ici [1] ; il est venu au couvent, et j'ai éprouvé une grande compassion de le voir affligé de maux si extraordinaires. Il m'a donné de très-agréables nouvelles de la reine, notre dame, et de Leurs Altesses ; mon affection m'a dicté à ce sujet de nombreuses questions, qui l'ont retenu assez longtemps. Il m'a demandé de lui donner à son retour une lettre pour la reine, notre dame, et pour Votre Majesté. Je le ferai, si tel est votre bon plaisir.

Sire, je suis toute honteuse d'envoyer cette lettre à Votre Majesté, car elle est fort mal de toutes manières ; elle est mal écrite, le papier est mauvais, et elle va déplaire à Votre Majesté. Je la prie de me pardonner.

Conception déchaussée d'Agréda, 15 septembre 1657.

L'humble servante de Votre Majesté,

Sœur Marie de Jésus.

[1] Le marquis de Liche était le fils aîné de don Louis de Haro. Il ne prenait aucune part aux affaires du royaume, ce qui ne l'empêchait pas d'être fort courtisé et fort recherché. Il avait une grande action sur l'esprit du roi. C'était l'homme le plus laid de la cour.


Digitized by Google

LETTRE XXXVII.

Le Roi.

La lettre du marquis de Liche.—L'entendement appliqué à la connaissance de Dieu.—Affaires de Flandre.— Prise de Mardick —Secours d'Alexandrie.—Insurrection de Portugal.—Les Anglais.— L'élection de l'empereur.—San-Lorenzo.— La fluxion de Marie-Thérèse.— Prochaine délivrance de la reine.

J'attendais votre lettre avec une grande impatience; car, bien que le marquis de Liche m'eût donnée celle dont vous l'aviez chargé et qui m'a fait un grand plaisir, je n'ai pu la prendre pour compte de la réponse que vous me deviez. Quelque nombreuses que soient vos lettres, je ne m'en fatiguerai jamais; car, ainsi que je vous l'ai dit bien des fois, je les reçois avec joie, et chacune me donne lieu de vous remercier et de vous estimer davantage. Je reconnais aux conseils que vous me donnez que vous agissez en amie sincère et que vous désirez mon salut comme la chose qui m'est la plus précieuse. La voie que vous m'indiquez dans

Digitized by Google

votre dernière lettre me semble la meilleure pour atteindre ce résultat; car si nous appliquions notre entendement à connaître Dieu par les yeux de la foi, nous reconnaîtrions les attributs qu'il possède, et notre volonté l'aimerait. Aussi, celui qui serait assez heureux pour atteindre ce but, serait le bien venu de Dieu. Je désire vivement, sœur Marie, être l'un de ces heureux; mais je crains que ma faiblesse et mon impuissance ne nuisent à mon entendement, et ne permettent pas à ma volonté d'agir librement; aussi je vous conjure de m'aider à ouvrir les yeux, de me disposer à mériter une aussi grande faveur de Notre-Seigneur; car, bien que de mon côté j'aie le désir de faire tout le possible, j'ai besoin de l'appui d'une aussi bonne amie, autant pour intercéder auprès de la divine majesté, que pour persévérer dans la vraie et sainte doctrine que vous m'indiquez.

Les affaires de Flandre me donnent une grande inquiétude, car elles sont dans un état bien pénible. En effet, en outre de la perte des postes dont je vous ai parlé, pareille chose nous est arrivée pour le fort de Mardick, qui, bien que peu important, est un point maritime, et nous gênera beaucoup. Ce qui m'a fait plus de peine encore, c'est que les Français, non contents de l'avoir pris, l'ont livré aux Anglais; ce qui fait qu'ils en ont expulsé la religion catholique pour y

Digitized by Google

introduire la religion luthérienne [1]. J'éprouve plus de chagrin de ce que les nôtres ont ouvert leurs portes pour laisser introduire ce fléau, que de nos pertes elles-mêmes, fussent-elles plus grandes. J'ai confiance cependant que Notre-Seigneur ne permettra pas que ses ennemis commandent à tant de véritables catholiques comme ce pays en est peuplé, et qu'il nous aidera à les en chasser et à réparer cette perte, pour que notre religion puisse reprendre le rang qui lui est dû.

Il n'y a rien eu de nouveau en Italie depuis le secours d'Alexandrie; mais nous sommes encore bien dépourvus de ce côté.

Nous avons eu de grandes craintes en Catalogne; mais Notre-Seigneur n'a pas permis qu'elles fussent réalisées, car nous avons pris un château d'une certaine importance et mis en déroute un corps d'ennemis. J'en ai rendu à Dieu mille actions de grâces, et si nous avions plus de ressources nous pourrions faire davantage.

En Portugal, les Portugais ont repris le château de

[1] Mardick fut en effet pris au mois d'octobre par Turenne et livré aux Anglais, selon les conventions du traité d'alliance qui à l'avance avait assigné Gravelines à la France, Dunkerque et Mardick à l'Angleterre, à la condition pour cette dernière de maintenir dans ses conquêtes la religion catholique. Cette condition fut observée, et les assertions du roi à cet égard sont inexactes.

Digitized by Google

Moron, et bien qu'il ne soit pas de grande importance, ils ont fait beaucoup de bruit de ce succès.

Les Anglais sont toujours près de nos côtes, tantôt avec plus, tantôt avec moins de vaisseaux.

On travaille toujours à notre flotte, mais comme il y a beaucoup à faire et que les ressources sont courtes, on va lentement (on va bien cependant); je ne sais toutefois, et j'en suis bien impatient, quand elle pourra prendre la mer.

L'élection de l'empereur marche doucement, mais prend une bonne tournure, et j'espère que le roi mon neveu sera choisi; je voudrais bien que cela fût fini, car le retard en pareille circonstance est toujours préjudiciable; mais j'espère en Dieu que nous obtiendrons le résultat qui importe le plus en toutes choses. Demandez qu'il en soit ainsi, sœur Marie; priez Dieu d'avoir pitié de ces royaumes qui, bien que les plus purs en religion, sont les plus éprouvés; je m'afflige beaucoup plus de les voir souffrir que de souffrir moi-même; mais si telle est la volonté divine, qu'elle soit faite en tout et pour tout.

Je suis allé les jours passés à Balsain et à San-Lorenzo; j'y ai joui un peu de temps de la campagne et du repos de ce saint lieu; je m'y suis diverti quelque peu et j'en suis revenu bien portant, grâces à Dieu. Mais, depuis mon retour ici, il est survenu à ma fille

Digitized by Google

Marie une fièvre précédée d'une fluxion au visage ; elle a été saignée deux fois, et maintenant elle est bien portante. Sa sœur est de même ainsi que la reine, dont nous attendons l'accouchement dans quinze ou vingt jours. Je vous remercie beaucoup de ce que vous faites pour que Dieu nous rende cet accouchement heureux ; continuez jusqu'à ce qu'il soit arrivé, et priez le Seigneur de préserver la reine des accidents qui sont survenus les autres fois, et de lui donner un fils, ce qui importe le plus à cette monarchie. En tout, je me résigne à sa sainte volonté.

Madrid, 20 novembre 1657.

MOI, LE ROI.

Digitized by Google

LETTRE XXXVIII.

Sœur Marie.

La foi selon Jésus-Christ.—L'espérance selon saint Grégoire.— La charité selon saint Augustin.— Eliézer et Achab.— L'humilité.— Prières pour l'heureuse délivrance de la reine.— Pertes en Flandre.— La religion luthérienne à Mardick.— Affaires de Catalogne.— Élection de l'empereur.—Italie.—Portugal.—Flotte anglaise.—Indisposition de l'infante.— L'évêque de Tarrazone.

Jésus, Marie.

Très-cher seigneur, avec d'aussi grandes afflictions que celles qui pèsent sur cette monarchie, avec une telle pénurie de moyens humains pour y remédier, la nécessité nous conduit à implorer la clémence divine, les tribulations nous portent à supplier celui par qui tout est possible. Notre misère est l'objet de la miséricorde du Très-Haut, car il est compatissant, et les vertus sont nos meilleurs avocats devant le tribunal de la très-heureuse Trinité. Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit de la foi que tout est possible à celui qui croit; saint Grégoire a dit de l'espérance qu'on obtient

Digitized by Google

tout ce qu'on espère de la pitié divine, et tout ce qu'on demande avec une confiance véritable; saint Augustin dit de la charité qu'elle unit à ce qu'on aime et rend les biens communs; de l'humilité, qu'elle apaise la colère de Dieu, délivre des démons, réprime les vices, répare les pertes spirituelles, dompte l'orgueil, déprécie les honneurs, attire à soi l'attention divine, et d'une certaine manière captive le Dieu tout-puissant; car bien des fois ses décrets de châtiment sont modifiés par l'humilité des coupables.

La preuve nous en est donnée par ce que raconte le livre des Rois du discours tenu par le prophète Éliézer au roi Achab, contre qui Dieu était irrité. Tremblant et inquiet, le roi s'arma du bouclier de l'humilité, et, prosterné devant l'être immuable de Dieu, il suspendit l'effet de la justice et obtint celui de la miséricorde. Alors la divine majesté parla au prophète Élie : « N'as-tu pas vu Achab humilié devant moi? Or, puisqu'il s'est humilié devant moi, je ne lui enverrai pas le châtiment que je lui réservais. » Et si le Très-Haut daigna agir ainsi envers un roi idolâtre, que ne fera pas sa clémence pour un roi catholique qui implore sa miséricorde avec espoir et humilité? Le Seigneur irrité dit aux fils d'Israël : « Vous n'échapperez pas à mon bras. » Ils s'humilièrent, et il leur pardonna.

Digitized by Google

Les quatre vertus que je viens de nommer sont puissantes et efficaces pour remédier à tous les maux et pour changer en miséricorde la justice du Seigneur ; elles sont utiles et profitables pour l'âme. Que Votre Majesté les pratique, et elle obtiendra l'accomplissement de ses désirs pieux et catholiques. Je soutiendrai Votre Majesté en priant sans cesse pour ce qui attire le plus mon attention en ce moment, c'est-à-dire pour l'heureux accouchement de la reine notre dame. Veuille le Très-Haut la délivrer des périlleux accidents qui lui sont survenus dans des occasions semblables ; je fais dans ce but des exercices particuliers, des neuvaines, j'ai sollicité les prières de beaucoup de personnes, et l'affection, l'anxiété qui m'animent ne me laissent pas de repos. Que Dieu veuille nous considérer avec un œil miséricordieux, qu'il donne à Votre Majesté et à cette monarchie les consolations dont elles ont un tel besoin. Il est nécessaire que la reine, notre dame, ne manque ni de force ni de courage, qu'elle ne s'inquiète pas, qu'elle n'ait pas de crainte, car des dispositions contraires résultent les accidents dont elle a plusieurs fois souffert.

Nos tribulations et nos pertes en Flandre me donnent un vif chagrin. Si les moyens humains nous manquent pour faire face à de tels maux, il faut

Digitized by Google

recourir aux moyens divins ; je demanderai au Seigneur d'avoir pitié de notre oppression et de nos souffrances.

Les Français ont bien peu songé à ce qui est dû à la majesté divine en livrant aux Anglais le fort de Mardick, et en leur fournissant ainsi l'occasion d'en expulser ceux de la religion chrétienne pour y introduire ceux de la religion luthérienne ; c'est une faute honteuse ; que la puissance de la droite divine les frappe, puisqu'ils commettent de telles erreurs. Il est digne des sentiments chrétiens et du saint zèle de Votre Majesté d'être affligée d'une faute aussi intolérable ; le Très-Haut se chargera de récompenser Votre Majesté en la secourant dans ses peines et en l'assistant dans ses tribulations.

J'ai su en détail les affaires de Catalogne par une relation que m'a adressée la marquise de Mortara, j'en ai éprouvé une grande joie, et j'ai rendu grâces au Seigneur d'un bienfait aussi signalé ; j'adresse à Votre Majesté mes félicitations affectueuses.

Je continue mes prières au Très-Haut pour que l'élection de l'empereur soit selon le désir de Votre Majesté et pour que le roi de Hongrie soit élu. Il convient en effet que cette haute dignité ne sorte pas de la maison de Votre Majesté. Je désire que l'élection se fasse le plus tôt possible afin d'éviter les

Digitized by Google

embarras qui pourraient résulter d'une trop grande lenteur.

La mauvaise tournure de nos affaires en Italie m'afflige le cœur, autant que la perte du château de Moron en Portugal, à cause surtout du bruit qu'en font les Portugais qui ont si peu de raison et de justice.

La persévérance des Anglais à tenir la mer est terrible et leurs intentions ne peuvent être bonnes, si elles sont conformes à la conduite qu'ils ont tenue dans leur patrie. On ne peut rien attendre de bien de quiconque manque aux lois divines et humaines. Que la bonté de Dieu les confonde, qu'elle déjoue leurs desseins et nous permette de disposer notre flotte de manière que nous puissions nous opposer à eux et rester victorieux.

Je me suis beaucoup réjouie du repos que Votre Majesté a goûté les jours passés à la campagne et des consolations qu'elle aura trouvées à San-Lorenzo; je voudrais, dût-il m'en coûter une grande peine, que Votre Majesté pût trouver en toutes circonstances de telles consolations et être à jamais libre de tourments. Je ne doute pas que l'indisposition de l'infante notre dame n'ait été fort sensible à Votre Majesté, et je remercie le Seigneur de lui avoir donné une meilleure santé. Qu'il donne à Votre Majesté des années


Digitized by Google

prospères, c'est le plus vif et le plus ardent de mes désirs.

Conception déchaussée d'Agréda, le 1er décembre 1657.

L'humble servante de Votre Majesté,
qui lui baise les mains,

Sœur MARIE DE JÉSUS.

Bien que l'ambition de bon nombre de personnes et les besoins de quelques autres me donnent fréquemment l'occasion d'adresser des requêtes à Votre Majesté, je me retiens parce que je tiens beaucoup à n'influencer en aucune manière la justice distributive, et je ne voudrais pas qu'elle le fût à cause de moi. Je n'aime et n'estime rien en cette vie plus que Votre Majesté, je ne suis obligée qu'envers elle ; les affaires du gouvernement sont d'ailleurs bien étrangères à une femme; mais en l'occasion présente, je me sens stimulée et intéressée par ce que je dois à l'évêque de Tarrazone, et je ne puis m'empêcher d'appeler l'attention de Votre Majesté sur tout ce qu'il souffre et sur les persécutions dont il est victime. Le connaissant aussi dévoué et aussi fidèle à Votre Majesté, je ne puis que désirer vivement quelque soulagement à ses maux. Don Antonio Muños, habitant de Tarrazone, homme d'une grande vertu et d'une grande noblesse, à qui notre communauté doit beau-

Digitized by Google

coup, va soumettre cette affaire à Votre Majesté et lui demander de changer l'évêque de Valence ; il pourra rendre à Votre Majesté un compte exact de toutes choses. Et maintenant, Sire, je vous prie de me pardonner comme toujours.

Digitized by Google

LETTRE XXXIX.

Le Roi.

Délivrance de la reine. — L'infant don Philippe Prosper.

Vous aurez sans doute été informée déjà de l'heureux accouchement de la reine, mais je n'en veux pas moins vous l'annoncer encore, afin d'augmenter le plaisir que, je pense, cet événement vous aura causé. Dieu n'a pas voulu qu'il fût complet et que nous fussions préservés des accidents des accouchements précédents, car le soir même, vers six heures, ils se manifestèrent et durèrent jusqu'à deux heures de la nuit de manière à nous inquiéter vivement; peu à peu, néanmoins, avec l'aide de Dieu et au moyen des remèdes auxquels on a recouru, la reine reprit connaissance et son état s'améliora. Le mieux continua le lendemain, et elle était tout à fait bien le jour de saint André. Elle est en parfaite santé aujourd'hui, et moi j'éprouve la plus vive

Digitized by Google

reconnaissance pour les faveurs signalées que la main puissante du Seigneur m'a faites en donnant la santé à la reine, en m'accordant un fils et en octroyant un successeur à cette monarchie[1]. Aidez-moi, sœur Marie, à lui rendre grâces, car je ne me sens pas seul assez de force pour le faire d'une manière complète; demandez-lui de me rendre reconnaissant et de m'accorder la grâce d'exécuter en entier tout ce que commandera sa sainte volonté. Le nouveau-né se porte très-bien, et je vous conjure de prendre à votre charge de demander à Notre-Seigneur et à sa très-sainte Mère de le protéger et de l'élever pour leur saint service, pour l'exaltation de la foi et le bien de ces royaumes; et s'il ne doit pas être digne de cette noble mission, qu'ils veuillent me l'enlever avant qu'il ait l'usage de raison. Nous sommes tous en bonne santé, grâces à Dieu.

Madrid, 15[2] décembre 1657.

MOI, LE ROI.

1 Ce prince se nomma don Philippe-Prosper; il vécut peu de temps.

2 Cette date doit être fausse. Voir nos explications à cet égard, à la lettre suivante.

Digitized by Google

LETTRE XL.

Sœur Marie.

La sœur apprend la délivrance de la reine.—Elle se réjouit de cette grande nouvelle et félicite le roi.—Actions de grâces à Dieu.—Le calme du salut. —La sœur demande à Dieu de combler le jeune prince des bénédictions de sa droite.

JÉSUS, MARIE.

J'ai reçu par différentes voies des nouvelles de l'heureux accouchement de la reine, notre dame, et de la naissance fortunée, pour cette couronne, du prince notre seigneur[1]. Tous vos sujets, avec grande joie, s'empressent de répandre cette nouvelle, et bien que toutes ces nouvelles m'aient bien vivement réjouie, la lettre de Votre Majesté l'a emporté sur

1 La sœur savait la grande nouvelle avant la lettre du roi, et cependant elle remercie ici le roi de la lui avoir annoncée. Elle ne peut cependant répondre par la présente lettre, qui est du 14, à la lettre du roi qui porte la date du 15 sur notre manuscrit.—Nous ne croyons pas que cette date soit exacte et que le roi ait pu attendre 17 jours avant de faire partager sa joie à la sœur. Nous croyons donc que la lettre du roi est du 5.

Digitized by Google

toutes; je l'ai lue avec d'abondantes larmes, et mon bonheur a été au comble en apprenant le rétablissement de la reine, notre dame, et en voyant Votre Majesté pourvue d'un successeur et remplie de reconnaissance pour la Providence qui nous a accordé, sans que nous les ayons mérités, des faveurs si particulières et des bienfaits si grands. Le Très-Haut est l'auteur de la grâce et de la nature, sans lui toute la vertu des saints, toute la puissance du monde ne peuvent donner un degré de grâce ni créer le moindre ver de terre. Dieu est le créateur de toutes choses, il est la cause universelle, en lui nous sommes, en lui nous vivons, en lui nous agissons, et nous devons tout à sa miséricorde. C'est en raison de cette vérité que David dit dans un de ses psaumes : « Comment payerai-je le Seigneur de tout ce qu'il m'a donné? » et avec la lumière dont le Très-Haut l'éclaira au moment où il exprimait ce désir, il répondit lui-même : « Je recevrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur. » Sire, que Votre Majesté imite ce saint roi, et puisqu'elle est poursuivie des mêmes afflictions, qu'elle reçoive le calice du salut, c'est-à-dire la mortification de son corps, auquel elle doit refuser tout plaisir, tout appétit imparfait. Observer les lois divines et humaines, mortifier le corps, c'est là le calice du salut par lequel Votre Ma-

Digitized by Google

jesté obtiendra l'amour de Dieu et les preuves de la charité divine ; et chaque action de grâces que Votre Majesté adressera au Seigneur pour les bienfaits qu'elle en reçoit, l'oblige à vous en accorder de nouveaux.

J'aiderai Votre Majesté de toutes mes forces à remercier le Seigneur, je lui demanderai de donner à Votre Majesté la grâce de lui être agréable, de lui octroyer une santé durable, des longues années, ainsi qu'à la reine notre dame, de réserver d'heureuses années au prince notre seigneur, de le combler des bénédictions de sa droite, afin que Votre Majesté voie la réalisation de ses désirs saints et catholiques pour la défense de la foi et la gloire du nom du Très-Haut, afin aussi que Votre Majesté ait une plus grande confiance dans la vie de Son Altesse.

Très-cher seigneur, j'ai répondu, il y a déjà deux courriers, à la lettre de Votre Majesté[1], et le dernier lui portait mes félicitations. Je suis inquiète de savoir si ces deux lettres ont été perdues, car ni Votre Majesté ni le patriarche ne me disent les avoir reçues.

[1] Ceci nous confirme dans la pensée que la lettre du roi que nous venons de voir, et qui porte la nouvelle de la naissance, doit être du 5 et non pas du 15. La sœur ne l'aurait reçue que cinq ou six jours après la présente.

Digitized by Google

Que le Tout-Puissant donne à Votre Majesté des années prospères.

Conception déchaussée de la ville d'Agréda,
le 15 décembre 1657.

La très-humble servante de Votre Majesté,
qui lui baise les mains,

Sœur Marie de Jésus.

Digitized by Google

LETTRE XLI.

Le Roi.

Indisposition grave de sœur Marie.— Le roi promet, comme toujours, de suivre les conseils de la sœur.— Il veut éviter d'offenser Dieu.— Ses inquiétudes augmentent.— Les ressources manquent.— Saint-Venant repris.—Milan menacé en Italie.—Catalogne.— L'élection.— Première maladie de l'infant.—La campagne à Aranjuez.

Votre indisposition m'a causé bien de l'inquiétude et du tourment [1], surtout quand j'ai su qu'elle était dangereuse, car je vous porte une vive affection; il m'eût été bien cruel d'être privé de votre personne si Notre-Seigneur vous eût appelé au repos éternel; mais j'ai toujours eu la confiance qu'il ne me fermerait pas la porte par où j'espère voir venir le remède de mes plus grands maux, et qu'il ne me priverait pas du secours de vos conseils. Je me suis bien réjoui de voir par votre lettre que vous vous trouviez déjà

[1] Il y a entre cette lettre et la dernière une lacune de quatre mois, sans événements importants. La maladie de la sœur a été le principal motif de la suspension de la correspondance.

Digitized by Google

mieux, je vous recommande bien instamment d'avoir soin de votre santé qui m'intéresse vivement. Je vous remercie aussi de la lettre que vous m'avez écrite, et de tout ce que vous me dites avoir fait pour moi et pour cette monarchie au moment où vous étiez le plus souffrante; je voudrais bien pouvoir mettre vos conseils à exécution, tant ils sont saints et justes. Je suis fort heureux de ce que vous répondez à ma question; je vous assure que je tiens à remplir toutes mes obligations de chrétien et de roi, et si les effets répondaient aux désirs, je n'aurais rien à demander. Je ferai mes efforts pour suivre votre doctrine et pour la mettre à exécution en tant qu'il me sera possible. Toutes mes actions auront pour but l'accomplissement de la loi de Dieu, ce qui est la fin principale à laquelle chacun doit aspirer, je mettrai tous mes soins à éviter de l'offenser; et pour tout cela, je vous demande de m'aider de vos prières, car je suis trop faible pour atteindre le but à moi seul.

Mes inquiétudes générales vont en augmentant, car nous approchons de l'ouverture de la campagne, et nous n'avons que des ressources bien exiguës. Néanmoins, j'ai reçu avis de Flandre que la place importante que nous avions perdue au commencement de la guerre s'était rendue au parti du prince

Digitized by Google

de Condé [1]. Tant que ce prince sera aussi fidèle à mon parti qu'il l'est aujourd'hui, ce sera à peu près la même chose que si cette place était en mes mains, et je pourrai la laisser faire obstacle de ce côté aux desseins des Français; mais il nous restera encore beaucoup à faire, car les Français sont plus forts que nous; néanmoins j'espère que Notre-Seigneur, qui a commencé à nous favoriser, daignera continuer et nous préserver des dangers qui nous menacent dans ce pays.

Nos dangers en Italie sont grands, selon ce que tout le monde écrit, car l'ennemi a beaucoup augmenté son armée, et il paraît que la campagne commencera de bonne heure [2]. Nous manquons d'hommes et de toutes choses; aussi mon anxiété est grande, et si Notre-Seigneur ne nous défend, nous pouvons craindre de grandes pertes de ce côté.

Il n'y a jusqu'à présent rien d'important en Catalogne. On m'écrit de Mortara qu'on commencera peut-être à agir avant que l'ennemi ne soit préparé. De ce côté-là encore nous aurons beaucoup à faire, car nous avons bien peu de forces.

[1] Est-ce bien toujours Saint-Venant? Nous ne saurions le dire.— Constatons seulement que cette place qui, lorsqu'elle a été perdue (lettre xxxv), « était loin d'être des plus importantes », a reconquis aujourd'hui son importance première.

[2] Une armée française marche sur Milan qui est abandonné par le comte de Fuensaldagne.



J'ai reçu des lettres d'Allemagne du 24 du mois dernier : on m'informait que le roi mon neveu était rendu au lieu où l'élection doit se faire, et que les électeurs devaient arriver la semaine suivante. On craint malgré tout cela qu'il ne survienne de graves difficultés et que l'élection ne soit différée au delà du nécessaire [1]; mais j'espère en Dieu que ces difficultés seront vaincues quoi qu'il en coûte de peines, et que nous verrons élire mon neveu pour empereur; c'est choix qui convient le mieux pour la religion catholique. Suppliez en mon nom le Seigneur et sa très-sainte mère de nous assister de toutes parts, et de délivrer cette monarchie des dangers sérieux qui la menacent.

Je dois vous dire que vers la fin du mois dernier mon fils a été fort malade d'une grande toux accompagnée de fièvre; cela lui a duré quatre jours, mais ensuite il a été mieux, et Dieu nous a promptement tirés d'inquiétude en lui donnant une santé parfaite. J'espère qu'il sera assez miséricordieux pour la lui conserver, car il sait combien cette existence est nécessaire pour ce royaume; je ne doute pas que

[1] Ces délais mêmes sont utiles au résultat désiré, et le bon Philippe IV ne s'en doute pas. Le jeune prince ne peut être nommé qu'à dix-huit ans ; il n'a pas encore atteint cet âge, et les lenteurs qu'on suscite ont pour effet de conduire jusqu'à l'accomplissement de cette condition.

Digitized by Google

vous ne demandiez cette grâce au Tout-Puissant. Tout le reste de ma famille se porte bien, nous sommes ici depuis mercredi dernier. Nous sommes venus y jouir de l'air de la campagne, et certes elle est si agréable, qu'elle donne de perpétuels motifs de louer celui qui l'a créée.

Aranjuez, 29 avril 1658.

MOI, LE ROI.

Digitized by Google

LETTRE XLII ET DERNIÈRE.

Sœur Marie.

La sœur se trouve inutile sur terre et offre sa vie pour le service du roi.— La puissance de Dieu.—Toutes les ressources viennent de lui.—Les effets de la pénitence. —Conseils affectueux.—Reprise de la place importante. — Condé prince loyal et fidèle.— Les succès en Catalogne.— L'élection de l'empereur.—La douleur de côté du roi.—Les migraines de la reine.

Jésus, Marie.

J'ai sans cesse de nouveaux motifs de remercier Votre Majesté pour les faveurs continuelles que j'en reçois, et pour la bienveillance avec laquelle elle daigne descendre jusqu'à moi et compatir aux maux qui m'ont accablée ; je suis bien peu de chose pour mériter de telles faveurs. Votre Majesté daigne apprécier mon existence, et moi, je la juge tellement inutile que je voudrais pouvoir en disposer et la sacrifier d'abord pour le service du Très-Haut, ensuite pour celui de Votre Majesté. Toute mon attention, toute mon inquiétude, tous mes soins dans cette vallée de larmes ont pour but de faire qu'un Dieu dont la

Digitized by Google

bonté est immense et la miséricorde infinie ne soit pas offensé lorsqu'il nous protége, que sa sainte foi soit maintenue et observée, que la couronne de Votre Majesté soit entourée de prospérité, de bonheur, et que Votre Majesté soit sauvée. C'est par ces vœux formés dans le plus profond de mon cœur que je veux acquitter la dette que j'ai contractée envers Votre Majesté, ainsi que par une vive et affectueuse compassion des maux et des tourments qui assiégent le cœur royal de Votre Majesté.

Sire, la foi nous enseigne que Dieu est l'auteur de la grâce et de la nature ; par sa science, sa bonté et sa puissance infinie, il déifie les hommes, il dirige et conserve l'univers, et la puissance d'aucune des créatures ne saurait donner la plus petite parcelle de grâce ou créer le plus inutile des petits vers de la terre. Le Seigneur est le Tout-Puissant, c'est en lui que nous sommes, que nous vivons, que nous agissons, et lui seul peut nous porter secours. S'il ne nous favorise et s'il ne nous aide, à rien ne sert la défense du royaume, ni la vigilance des magistrats, ni la résolution des peuples, ni les provisions d'armes, ni le nombre des soldats, ni les fortes contributions, ni les avis opportuns, ni les conseils prudents. Si, lorsqu'on possède toutes les ressources humaines, il faut encore recourir à la majesté divine et invoquer son

Digitized by Google

appui et sa protection, qu'est-ce donc lorsque manquent ces ressources, lorsqu'il faut recourir aux moyens supérieurs et surnaturels sans lesquels nous périssons ?

C'est une chose évidente et certaine que, de l'orient au couchant, du septentrion au midi, il n'est rien qui puisse nous garantir du danger, si ce n'est la puissance de Dieu. C'est Dieu qui seul peut nous secourir, qui nous impose les calamités que nous souffrons. La faim, la guerre qui nous oppriment nous ont été envoyés pour nos péchés; qu'on supprime la cause et l'effet cessera. N'offensons pas Dieu, et il ne nous accablera pas de ses rigueurs; au lieu de ses ennemis soyons ses amis, et il nous assistera, il nous défendra, il nous fortifiera. Tâchons de mériter la grâce, obtenons-la par la pénitence, et si notre pénitence est réelle, il sera facile à Dieu de changer de mal en bien les affaires les plus désespérées.

On trouve dans la loi ancienne que les Hébreux provoquèrent la justice divine, qui fit entrer dans leur pays les Philistins et les Ammonites, lesquels mirent partout le désordre et la destruction, et ils s'en délivrèrent sans autre secours que celui de la pénitence, ainsi qu'il est rapporté dans le livre de Judith. Redoutant ses péchés plus que toute la puissance d'Holopherne, leur attribuant cette armée nombreuse


Digitized by Google

et cette furie avec lesquelles ce général l'attaquait, le peuple tout entier se tourna vers le Seigneur avec ferveur et instance. Comme dit l'Écriture, hommes, femmes et prêtres humilièrent leurs esprits par le jeûne, se revêtirent de cilices, firent prosterner les enfants devant l'autel dans le temple du Seigneur, et lorsqu'ils étaient en péril de perdre la vie, l'honneur et la liberté, ils trouvèrent la sécurité, la gloire, le triomphe et la richesse.

Très-cher seigneur, je m'afflige bien vivement, et mon cœur se déchire quand je vois que nul ne songe à ce remède, et qu'il semble qu'on ait perdu toute crainte de la justice divine; et cependant des coups aussi sévères que ceux qui nous frappent sont de cruels avertissements. Que Votre Majesté affermisse son pouvoir, qu'elle ranime son zèle, qu'avant tout elle se justifie devant Dieu et s'acquière son affection; qu'elle châtie sévèrement toutes les offenses dirigées vers le Seigneur, et qu'elle invite les ministres de l'Évangile et ceux du royaume à les prévenir. Du fond de ma retraite, j'aiderai Votre Majesté de toutes mes forces, j'invoquerai par mes cris, par mes larmes la miséricorde du Très-Haut.

Je suis bien certaine que Votre Majesté s'efforce de remplir toutes ses obligations de chrétien et de roi, ainsi qu'elle me le dit dans sa lettre. Aussi tout ce que

Digitized by Google

j'ose dire à Votre Majesté n'est que l'expression des vœux bien affectueux que je forme pour son bien. Qu'elle veuille donc me pardonner ce que je lui écris, et ne pas ignorer qu'elle commande à ma volonté.

J'en supplie Votre Majesté, Sire, qu'elle prenne courage, qu'elle redouble d'activité au moment de l'ouverture de cette campagne et en présence de l'exiguïté des ressources; qu'elle invoque les secours de la divine Providence, et elle fera, avec cet appui, tout le possible.

Je loue le Seigneur de ce qu'il a bien voulu que la place importante que nous avions perdue au commencement de la guerre se soit rendue au parti du prince de Condé, car ce prince est loyal et fidèle au service de Votre Majesté, et cette reddition peut du moins être utile à nos armes. Que le Tout-Puissant les dirige et les soutienne; qu'il nous donne la force nécessaire pour que nous puissions nous défendre en Italie contre la furie et les forces supérieures de l'ennemi; qu'il nous accorde enfin un regard de miséricorde. Je lui demanderai tout cela avec instance, je l'implorerai pour qu'il nous donne des succès en Catalogne, et surtout pour qu'il nous tire d'inquiétude au sujet de l'élection de l'empereur en rendant les électeurs favorables au seigneur roi de Hongrie, puisque c'est là ce qui convient le plus. J'ai éprouvé

Digitized by Google

une grande joie à voir par la lettre de Votre Majesté que le prince notre seigneur était en parfaite santé. Que le Très-Haut lui donne la prospérité dans les choses divines comme dans les choses humaines ! Au lieu et place de l'inquiétude que j'avais conçue à ce sujet, il m'en est survenu une autre non moins amère ; c'est la nouvelle que m'a donnée le marquis de Aytona que Votre Majesté avait souffert d'une douleur de côté; don Fernando de Borja m'a écrit aussi que la reine notre dame était atteinte de migraines. Les souffrances de Votre Majesté ne sont pas pour moi de petites peines. J'ajoute de nouvelles prières à celles déjà nombreuses que je fais chaque jour, et je supplie le Seigneur de conserver Votre Majesté et de lui donner de longues et heureuses années.

Conception déchaussée d'Agréda, le 24 mai 1658.

L'humble servante de Votre Majesté,
qui lui baise les mains,

Sœur MARIE DE JÉSUS.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE 1658 A 1665.

Conclusion.

Il nous manque les lettres qui furent écrites pendant les dernières années des deux illustres correspondants. Par celles qu'on vient de lire, on peut juger de l'esprit dans lequel le reste était conçu. Cette dernière lacune nous laisse toutefois au milieu d'événements politiques auxquels il est nécessaire que nous ajoutions le dernier mot.

Cromwell, qui tient Mardick, réclame impatiemment le second gage qui lui a été promis; il demande à Mazarin de prendre et de lui remettre Dunkerque. L'ordre est envoyé à Turenne qui, par des marches et des contre-marches habiles, feignant de vouloir secourir Calais que Condé cherche à surprendre, ou de menacer Hesdin et Cambrai que don Juan vient secourir, se porte tout à coup sur Dunkerque, le 25 mai 1658, et l'investit. Les Espagnols, trompés, ont dégarni la place et n'y ont laissé que 1,800 hommes avec peu de munitions.

La place est forte et peut tenir; Turenne, ravitaillé par

Digitized by Google

les Anglais, dispose un siége en règle, trace des circonvallations à travers les dunes et ouvre la tranchée le 5 juin. Don Juan et Condé, qui se sont rejoints à Bruxelles, tiennent conseil avec le maréchal d'Hocquincourt, le général Caracena et le prince de Ligne. Ils arrivent à Furnes, le 10 juin, et se déterminent à attaquer les lignes de Turenne. Celui-ci vient à eux avec 8,000 hommes de pied et 6,000 chevaux, et leur livre bataille.

Condé avait auprès de lui le duc de Glocester. « Vous dites n'avoir jamais vu de bataille? lui demanda-t-il; vous allez voir tout à l'heure comment on en perd une. »

L'armée espagnole perd à la bataille des Dunes, le 14 juin 1658, 2,000 hommes tués ou blessés, 3,000 prisonniers; et les conséquences de cette affaire célèbre sont plus graves que ne l'ont été celles de la bataille de Rocroy.

Dunkerque capitule et est remis à Cromwell. Bruges, Furnes, Ypres, Gravelines, Oudenarde se rendent en peu de jours; don Juan et Condé rentrent à Bruxelles; Turenne les suit et menace leur capitale. Don Juan est rappelé en Espagne, et laisse le gouvernement au marquis de Caracena.

Vers la même époque, les longues intrigues de la diète de Francfort se terminent par l'élection du jeune roi de Hongrie, et le premier acte du nouvel empereur est de refuser à l'Espagne, qui l'a tant soutenu et tant désiré, de s'allier à elle en Italie. La France traite avec Venise; le duché de Milan va être enlevé à Philippe IV.

Aux Antilles, les Anglais sont maîtres de la Jamaïque; une tentative des Espagnols pour la reprendre est vigoureusement repoussée.

Frappé de toutes parts, délaissé de tous, Philippe IV

Digitized by Google

demande la paix et se soumet aux conditions les plus dures. Il livre à la France l'Artois, des places importantes de la Flandre, du Hainaut, du Luxembourg; il abandonne le Roussillon et la Cerdagne, et laisse à l'Angleterre Dunkerque et la Jamaïque. Louis de Haro et Mazarin se rencontrent sur la Bidassoa, dans l'île célèbre de la Conférence, et échangent ce fameux *Traité des Pyrénées*, dont l'article le plus important est le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse, célébré le 9 juin 1660.

A tout cela, même à cette union qu'il a tant de fois refusée, Philippe IV se soumet parce qu'il lui reste une consolation puissante : la succession masculine est assurée ! Le futur soutien de la monarchie espagnole est un infant de trois ans, pauvre être débile dont la vie paraît à chaque instant prête à s'éteindre, et qui était si petit, si délicat au moment de sa venue au monde, que, ne pouvant l'emmaillotter, on a été obligé de le mettre dans une boîte remplie de coton [1].

Le roi espère aussi que l'alliance de la France lui permettra de recouvrer le Portugal; c'est le seul fleuron qu'il regrette, de tous les fleurons tombés de sa belle couronne, c'est le seul effort qu'il veuille encore tenter. Mais il compte sans les Portugais.

[1] A dix ans, Charles II n'avait pas quitté les bras ou les genoux des dames du palais; il ne savait pas encore à cet âge poser les pieds à terre et faire un pas de lui-même. Aucun soin n'avait été donné à son éducation, tant était grande la crainte de la reine sa mère de compromettre une existence aussi mal assurée, et il n'eut un peu de volonté qu'à quinze ans, lorsque, se révoltant enfin contre un entourage de femmes qui le grondaient et le morigénaient, il chargea son oncle don Juan du soin de conduire les affaires du royaume.

Digitized by Google

Ceux-ci ont assiégé Badajoz. Philippe IV envoie son premier ministre avec 20,000 hommes. Les Portugais lèvent le siége. Don Louis de Haro les poursuit et investit Elvas. Alors toute la nation se soulève ; une armée se rassemble, marche aux Espagnols et les surprend à Villaviç osa. L'armée de Louis de Haro est mise en déroute, perd 4,000 hommes, et le ministre, après avoir regardé le combat à distance, fuit comme tout le monde, laissant sur le champ de bataille ses bagages, ses richesses et l'étendard de Charles-Quint.

A la nouvelle de cette fatale affaire, Philippe IV courbe la tête et s'écrie : « Dieu le veut ! »

Marie d'Agréda est morte. Philippe IV, sur son trône ruiné, attend l'appel de Dieu.

« L'on ne peut s'imaginer la faiblesse présente de Sa Majesté Catholique, écrivait à Louis XIV, le 14 août 1665, l'archevêque d'Embrun, ambassadeur de France à Madrid. Il est beaucoup courbé et marche quasi-chancelant, au lieu qu'il allait fort droit ; il tient les yeux presque à moitié fermés ; il a peine à pousser la voix ; enfin, il n'est plus que son ombre. »

Cette ombre elle-même s'évanouit le 17 septembre 1665, après avoir béni ses enfants et dit à son débile héritier : « Dieu veuille que vous soyez plus heureux que moi ! »

FIN.

Digitized by Google

APPENDICE

Digitized by Google

Digitized by Google

I

FRAGMENTS DE LA CITÉ MYSTIQUE[1]

PARTIE III.—LIVRE VII.—CHAP. XXI.

Légende de Notre-Dame del Pilar

Ma très-aimée mère, dit Jésus, vous savez qu'il faut que les apôtres travaillent avec ma grâce pour ma gloire, et qu'ils me suivent par le chemin de la croix et de la mort que j'ai soufferte pour racheter le genre humain. Le premier qui me doit imiter en cela est Jacques, mon fidèle serviteur, et je veux qu'il souffre le martyre dans cette ville de Jérusalem. C'est ma volonté que vous le visitiez en Espagne où il prêche mon nom.

Je veux que vous alliez à Saragosse, et que vous lui

[1] Nous transcrivons ces fragments d'après la traduction publiée en 1695 par le P. Thomas Croset, récollet. Ce style naïf nous a paru convenir, bien plus qu'une traduction moderne, à la simplicité des récits de la vénérable mère.

Digitized by Google

ordonniez de revenir à Jérusalem et de construire, avant que de partir de Saragosse, un temple en l'honneur et sous le titre de votre nom, où vous soyez révérée et invoquée.

Et la très-prudente mère, entre les mains des séraphins, et accompagnée de ses mille anges et des autres que le Seigneur lui avait laissés, alla à Saragosse en corps et en âme.—Et avec les chants et la musique céleste de ces anges, elle arriva à Saragosse environ à l'heure de minuit.

Le très-heureux apôtre était, avec ses disciples, hors de la ville, tout contre la muraille qui se trouve vers le bord de l'Èbre, et ils aperçurent en l'air une très-grande lumière qui surpassait celle du soleil. Les anges mirent le trône de leur reine à la vue de l'apôtre qui était en une très-sublime oraison.

Les anges portaient une petite colonne de marbre ou de jaspe, et ayant formé d'une autre matière différente une image de la reine du ciel, ils la portoient avec beaucoup de vénération.

La grande reine de l'Univers étant sur ce trône environnée des anges, qu'elle surpassoit en lumière et en beauté, se manifesta à saint Jacques, qui se prosterna. —Il vit aussi l'image et la colonne ou pilier entre les mains des anges.

Mon fils Jacques, dit la reine, le Tout-Puissant a

Digitized by Google

choisi ce lieu afin que vous le lui consacriez, en y construisant un temple que vous lui dédierez sous le titre de mon nom. Je promets aux fidèles qui le visiteront de grandes faveurs, de douces bénédictions et ma puissante protection, car ce temple sera ma maison et mon propre héritage.

Et pour assurance de cette promesse, ma propre image sera placée sur cette colonne; et elle demeurera aussi bien que la sainte foi jusqu'à la fin du monde dans le temple que vous construirez.

Vous commencerez au plus tôt cette maison du Seigneur, et ensuite vous partirez pour Jérusalem, où mon fils veut que vous lui offriez le sacrifice de votre vie.

Après ces paroles, la sainte Vierge ordonna aux anges de mettre la sainte image sur la colonne et de la placer au même endroit où elle se trouve aujourd'hui.

Saint Jacques se prosterna, et les anges célébrèrent la dédicace du premier temple qui eût été construit dans le monde sous le nom de la grande reine du ciel et de la terre.

Ce fut le très-heureux commencement du sanctuaire de Notre-Dame del Pilar dans Saragosse, que l'on appelle avec raison Chambre angélique, Maison propre de Dieu et de sa très-pure mère.

Ce sanctuaire, par la présence de l'image sacrée et de la colonne, s'est conservé tout entier, sans qu'on y ait

Digitized by Google

jamais touché à la moindre chose, depuis plus de 1,600 ans, parmi la perfidie des juifs, l'idolâtrie des Romains, l'hérésie des ariens et la fureur barbare des Mores.

Saint Jacques, après cette apparition de la Vierge sacrée, appela ses disciples, les informa de ce qu'ils devaient faire, et commença à travailler avec diligence.

Étant assisté des anges, il acheva, avant de partir de Saragosse, la petite chapelle où se trouvent la sainte image et la colonne.

Dans la suite des temps, les catholiques ont construit le magnifique temple et le reste qui orna cet auguste sanctuaire.

Cette miraculeuse apparition de la très-pure Marie dans Saragosse arriva au commencement de l'an 40 de la naissance de son fils Notre-Seigneur, la nuit du deuxième de janvier.

Depuis cette apparition, saint Jacques employa à construire le temple, à s'en retourner à Jérusalem et à prêcher, 1 an, 2 mois et 23 jours, et mourut le 25 mars de l'an 41.

Lorsque la grande reine des anges lui apparut dans Saragosse, elle avait 54 ans, 3 mois, 24 jours, de sorte que ce temple lui fut dédié avant sa glorieuse mort, survenue à 70 ans moins 25 jours, un vendredi 13 août, et pendant tout ce temps elle fut honorée par un culte

Digitized by Google

public en Espagne, où on lui dédia aussitôt divers temples à l'exemple de Saragosse.

« *Nuestra Señora del Pilar*, dit à ce sujet Mme d'Aulnoy dans son *Voyage d'Espagne* en 1769, est à Saragosse dans une chapelle, sur un pilier de marbre, où elle tient le petit Jésus entre ses bras. L'on prétend que la Vierge apparut sur ce même pilier à saint Jacques, et l'on en révère l'image avec beaucoup de respect. On ne peut la remarquer fort bien, parce qu'elle est élevée et dans un lieu si obscur, que, sans les flambeaux qui l'éclairent, on ne l'y verrait pas. Il y a toujours plus de cinquante lampes allumées; l'or et les pierreries y brillent de tous côtés, et les pèlerins y viennent en foule. »

La chapelle du Pilar est placée au centre de la cathédrale de Saragosse, entourée d'une grille dorée, et ornée de lampes. Le plafond, percé à jour, laisse apercevoir une coupole sur les parois de laquelle est peinte à fresque la descente de la Vierge. Le pavé de la chapelle est formé des marbres les plus riches, le retable est chargé de sculpture et de détails. L'image de la Vierge est de petite dimension, sculptée sur un bois résineux et presque noir. Elle tient l'enfant Jésus d'une main et de l'autre soutient sa draperie. Comme ouvrage d'art, c'est une composition de second ordre. L'adoration de la

Digitized by Google

Vierge a lieu tous les jours; mais la fête solennelle se célèbre le 12 octobre, jour anniversaire de son apparition. A cette époque on compte dans Saragosse jusqu'à cinquante mille pèlerins. »

Digitized by Google

PARTIE I.—LIVRE I.—CHAP. II.

Les visions de sœur Marie.

Sœur Marie rapporte comment s'opéraient ses visions, et de quelle manière le Seigneur lui dictait, dans cet état, la Vie de la Reine du ciel.

J'ai reçu, depuis que j'ai l'usage de la raison, un bienfait du Seigneur, que j'estime un des plus grands que sa main liberale m'ait fait; c'est, de m'avoir donné une tres-grande crainte de le perdre; ce qui m'a toûjours poussée et excitée à désirer et à faire ce qui étoit le plus parfait et le plus assuré, et à demander la continüation de cette grace au Tres-Haut, qui m'a crucifiée en quelque façon, perçant ma chair d'une vive crainte de ses jugemens; je tremble toûjours de perdre l'amitié du Tout-Puissant, et même je doute si je la possede. Les larmes, que cette perplexité me causoit, étoient ma continuelle nourriture; cette crainte m'a fait faire de grandes instances à Dieu, et m'oblige de demander l'intercession de la tres-pure Vierge dans ces miserables

Digitized by Google

tems où nous sommes (ausquels les serviteurs de Dieu doivent être cachez, et ne paroître presque point), le supliant de tout mon cœur, qu'il me conduise par une voie assurée, et cachée aux yeux des hommes.

.... Dès lors j'aperçus un changement et un état fort spiritualité dans mon intérieur. Mon entendement fut doüé d'une nouvelle lumiere, et on lui communiqua une science, avec laquelle il connut toutes choses en Dieu, ce qu'elles sont en elles mêmes, et leurs operations ; il lui fut manifesté, que c'est la volonté du Tres-Haut que je les connoisse, et que je les pénétre. Cette intelligence et cette lumiere, qui m'éclaire, est sainte et douce, pure et subtile, aigüe et active, assurée et sereine. Elle fait aimer le bien, et haïr le mal. C'est une vapeur de la vertu de Dieu, et une simple émanation de ses infinies clartez, que l'on présente à mon entendement comme un miroir, dans lequel j'aperçoi par ma vûe intérieure, et par le plus suprême de mon ame, plusieurs choses ; l'objet paroissant infini par la lumiere qui en rejaillit, quoi que les vües soient limitées, et l'entendement foible. L'on voit le Seigneur comme s'il étoit assis sur un Trône de grande Majesté, d'où l'on découvriroit distinctement ses attributs, autant que les forces de l'esprit humain le peuvent permettre ; y aiant entre deux comme un voile d'un cristal tres-pur qui le couvre, à travers duquel l'on connoit, et l'on discerne avec une vive

Digitized by Google

clarté et une grande distinction les merveilles, et les attributs ou perfections de Dieu.

.... Dans cette connoissance, il y a divers degrez, et plusieurs manieres de voir, et cela dépend de la divine volonté; Dieu étant un miroir volontaire. Quelquefois il se manifeste plus clairement, d'autres fois moins. Quelquefois on y montre quelque misteres, et on en cache d'autres, et ils sont toûjours grands. Cette différence suit bien souvent la disposition de l'ame; parce que si elle n'est pas tranquille et en paix, ou qu'elle ait commis quelque faute, ou quelque imperfection, pour petite qu'elle soit, elle ne peut voir cette lumière de la façon que je dis, par laquelle l'on connoit le Seigneur avec tant de clarté et de certitude, qu'elle ne laisse aucun doute de ce qu'on y découvre; au contraire elle persuade et assure que c'est Dieu qui est présent, et elle fait mieux entendre tout ce que sa Majesté dit. Et cette connoissance produit une force solide, efficace et pleine de douceur, pour aimer et servir le Tres-Haut, et pour lui obéir. L'on connoit de grands misteres dans cette clarté; l'on y voit combien la vertu est estimable; et combien il est avantageux de la pratiquer et de la posseder; l'on y découvre sa perfection et sa seureté; et l'on y ressent une force et une vertu, qui contraint de pratiquer le bien, de s'oposer au mal, de le combattre, et de vaincre bien souvent les passions.

Digitized by Google

.... L'on aperçoit dans cet état, d'une certaine maniere, le secours de l'Esprit de Jesus-Christ, qui est Dieu, et la vie de l'ame, et qui agit dans toutes les saintes operations et les saints mouvements; y découvrant par la ferveur, par le désir, par la lumiere et par l'éficace qui nous secondent en tout ce que nous faisons, une force interieure que Dieu seul peut causer. L'on y ressent aussi l'amour, que la continüation et la vertu de cette lumiere produisent, et on y entend interieurement une parole animée et continuelle, qui nous occupe à tout ce qui est divin, et nous sépare de tout ce qui est humain; et par là l'on découvre, que la vertu et la lumiere du Soleil de justice, qui éclaire toûjours dans les ténèbres, vivent en moi. Ce qui s'appelle proprement étre aux vestibules de la maison du Seigneur, puisque l'ame est en vuë de ce divin soleil, et participe aux rayons qui en sortent.

.... C'est une lumiere, qui dans un même temps, éclaire et anime, enseigne et reprend, mortifie et vivifie, apelle et retient, instruit et violente; nous fait distinguer le bien et le mal, l'élevé et le profond, la longueur et la largeur, le monde, son état, sa disposition et ses tromperies, ses vaines promesses et l'infidélité de ses habitans et de ses amateurs; et surtout elle m'enseigne à le fouler, à le mépriser et à ne m'atacher qu'au Seigneur, le regardant comme le souverain Maître et le

Digitized by Google

Gouverneur de toutes choses. Je vois et je connois en sa Majesté leur disposition et les vertus des élemens; le commencement, le milieu et la fin des temps, ses vicissitudes et ses variétez, le cours des années, l'harmonie des créatures et leurs qualitez; tout ce qui est de plus caché dans les hommes, leurs operations et leurs pensées, et combien elles sont éloignées de celles du Seigneur; les périls dans lesquels ils vivent, et les sinistres voies qu'ils suivent; les Etats, les Gouvernemens, leur inconstance et leur peu de fermeté; en quoi consiste leur commencement, leur fin, et ce qu'ils ont de véritable ou de trompeur.

.... Dans ces états spirituels, et dans la clarté de cette même lumiere je connoissois et je voiois la même Reine, Mère et Vierge, quand elle me parloit; et les Anges, leur nature et leur excélence. Quelquefois aussi je les connois, et je les vois en Dieu, et d'autrefois en eux-mêmes; mais avec cette difference, que pour les connoître en eux-mêmes, il me faut décendre quelques dégrez plus bas. Et lorsque cela arrive, je m'en aperçois par le changement des objets, et par les divers mouvemens de mon entendement. Je vois, et j'entends ces Princes célestes. Je leur parle dans ces degrez inferieurs. Ils y conversent avec moi, et m'éclaircissent de plusieurs de ces misteres que le Seigneur m'a montrez. La Reine du Ciel m'y déclare et m'y mani-

Digitized by Google

feste ceux de sa tres-sainte Vie, et toutes les merveilles qui s'y sont passées : et je les distingue tous avec ordre par les divins éfets que je ressens dans mon âme.

.... Il m'arrive souvent que cette illumination passe dans moi par tous ces sacrez canaux; que le Seigneur me donne l'intelligence et la lumiere, ou son objet; que la tres-Sainte Vierge m'en donne l'éclaircissement, et que les Anges me fournissent les termes pour m'exprimer. D'autre-fois (et pour l'ordinaire) le Seigneur le fait tout, et il m'enseigne ce que je dois écrire : la Reine du Ciel m'instruit quelquefois de tout par elle-même; d'autre-fois les Anges me rendent cét ofice : et l'on a coutume aussi de ne m'en donner que l'intelligence; prenant les termes dont je me sers pour me faire entendre de ce qui m'a été déjà inspiré. Il est vrai que je pourrois errer en ceci, si Dieu le permettoit, parce que je suis une pauvre ignorante, et que je me sers de ce que j'ai ouï : et quand il me vient quelque difficulté en déclarant ces connoissances, j'ai recours à mon Directeur et à mon Pére spirituel dans les matieres les plus délicates et les plus dificiles.

.... Dans ces sortes de temps, et ces divers états, j'ai rarement des visions corporelles, mais j'y reçoi quelques visions imaginaires. Et celles-ci sont fort inférieures aux autres, dont je vien de parler, qui sont bien plus éle-

Digitized by Google

vées, plus spirituelles et plus intellectuelles. Et ce que je puis assurer, est, que dans toutes les connaissances et les intelligences qui me viennent de la part du Seigueur, de la tres-sainte Vierge, ou des Anges, soit qu'elles soient grandes ou petites, inférieures ou supérieures, j'y reçois en toutes une lumière tres-abondante, et une doctrine fort profitable, dans laquelle je reconnois et je vois la vérité, et tout ce qui est de plus parfait et de plus saint.

Digitized by Google

Partie II.—Livre VI.—Chap. I.

Les noces de Cana.

Notre Sauveur Jésus-Christ commence à se faire connaître par le premier miracle qu'il fit aux noces de Cana, à la prière de sa très-Sainte Mère.

L'Évangéliste Saint Jean qui raconte sur la fin du chapitre premier la vocation de Nathanaël (qui fut le cinquième disciple de Jésus-Christ) commence le second chapitre de l'Histoire Evangélique en ces termes : *Le troisième jour il se fit des noces à Cana de Galilée ; et la Mère de Jésus y étoit. Jesus fut invité à ces noces avec ses Disciples.* D'où l'on peut inferer, que cette grande Dame étoit à Cana avant que son très-Saint Fils fût invité aux noces qu'on y faisoit. Pour accorder ceci avec ce que j'ai dit dans le Chapitre précédent, et pour savoir quel jour fut celui-ci, je fis quelques demandes par ordre de mes Supérieurs, ausquelles il me fut répondu, que nonobstant les différentes opinions des Expositeurs, l'Histoire de notre Reine s'accorde avec celle de l'Evangile, et que la chose arriva en cette ma-

Digitized by Google

nière. Nôtre Seigneur Jésus-Christ entrant en Galilée avec ses cinq Apôtres ou Disciples alla droit à Nazareth, prêchant et instruisant le peuple. Il demeura quelques jours en chemin, et quoique le nombre n'en fût pas fort grand, il se passa pourtant plus de trois jours dans ce voiage. Etant arrivé à Nazareth il batisa sa tres-heureuse Mére, comme je l'ai marqué : ensuite il alla prêcher accompagné de ses Disciples à quelques vilages voisins. Dans ce tems-là nôtre Auguste Princesse alla à Cana, comme conviée aux noces, dont l'Evangéliste fait mention : car ceux qui les fesoient, étoient ses parens au quatrième degré du côté de Sainte Anne. De sorte que cette grande Dame se trouvant à Cana, les nouveaux mariez aprirent la venuë du Sauveur du monde, et qu'il commençoit d'avoir des Disciples : et par le conseil de sa tres-Sainte Mére, et l'inspiration du même Seigneur, qui le disposoit secrétement de la sorte pour les hautes fins, il fut convié aux noces, et ses Disciples aussi.

....Le Maître de la vie entra dans la maison où l'on célébroit les noces, et salüant ceux qui s'y trouvoient, leur dit : La paix et la lumiére du Seigneur soient avec vous, comme véritablement elles y étoient, puisque sa Divine Majesté s'y trouvoit. Il fit ensuite une exhortation de vie éternelle au nouveau marié, lui enseignant ce qu'il devoit faire dans son état pour se perfectionner. La

Digitized by Google

Reine du Ciel rendit la même charité à la nouvelle épouse, qu'elle instruisit avec de trés-douces et éficaces raisons touchant ses obligations. De sorte qu'ils véquirent tous deux avec beaucoup de sainteté dans l'état qu'ils avoient heureusement embrassé en la présence du Roi et de la Reine de l'Univers.

.... Etant à table le Seigneur et sa tres-Sainte Mére mangerent de ce qu'on y servit, mais avec une très-grande sobriété, qui fut pourtant cachée à ceux qui s'y trouvoient. Et quoi qu'ils ne mangeassent point de ces viandes lors qu'ils étoient seuls, ainsi que je l'ai marqué; néanmoins les Maîtres de la perfection, qui ne vouloient point condanner la vie commune des hommes, mais la perfectionner par la leur toute admirable, s'accommodoient à tous avec modération, et sans aucune singularité extérieure, en ce qu'il se pouvoit faire avec perfection. Et comme le Seigneur enseigna cette conduite par son exemple, il la laissa aussi à ses Apôtres et à ses Disciples par sa doctrine, leur ordonnant de manger, quand ils iroient prêcher, de ce qu'on leur présenteroit, et de ne se rendre point singuliers comme imparfaits et peu savants dans le chemin de la vertu; et cela parce que ceux qui sont véritablement pauvres et humbles, ne doivent point choisir leur nourriture. Or le vin étant venu à manquer au repas par la disposition divine, pour donner ocasion au miracle

Digitized by Google

que le Sauveur y fit; la charitable reine lui dit : *Seigneur, ils n'ont point de vin.* Sa Majesté lui répondit: *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venuë.* Cette réponse de Jesus-Christ ne fut point une réprimande, mais un mistere, car la tres-prudente Mére ne demanda pas fortuitement le miracle; puisqu'elle connut par la lumière divine qu'il étoit temps que le pouvoir divin de son tres-Saint Fils se decouvrit; elle ne pouvoit pas ignorer cela; parce qu'elle avoit une connoissance claire des œuvres de la Rédemption, de l'ordre que Nôtre Sauveur y devoit garder, des temps et des ocasions, dans lesquelles il les devoit faire. Il faut aussi remarquer, que sa Divine Majesté ne prononça point ces paroles, comme une personne qui veut reprendre, mais d'une manière fort douce, et avec beaucoup de sérénité. Que s'il n'apella point la Sacrée Vierge, Mére, mais Femme, c'étoit parce qu'il ne la traitoit pas depuis quelque temps avec tant de douceur, qu'il avoit accoutumé, comme je l'ai dit ailleurs.

.... Nôtre Auguste Princesse pénétra tout ce mistere, et dit avec une douce majesté aux serviteurs. *Faites ce que mon Fils vous dira.* En ces paroles (outre la connoissance de la volonté de Jésus Christ, qu'elles présuposent que la tres prudente Mére avoit) elle parla comme Maîtresse de tout le genre humain, enseignant aux mortels, que pour remédier à toutes leurs nécessitez,

Digitized by Google

il faut qu'ils fassent de leur côté tout ce que le Seigneur commande, et ce qu'ordonnent ceux qui tiennent sa place. Une telle doctrine ne pouvoit sortir que d'une telle Mére et Avocate, qui souhaitant de procurer nôtre bien, et connoissant la cause qui arréte le pouvoir divin de faire plusieurs grandes merveilles, voulut nous proposer et nous enseigner en même-tems le reméde qui pouvoit nous tirer de nos miséres, nous portant à l'accomplissement de la volonté du Tres-Haut, d'où dépend tout nôtre bonheur. Le Rédempteur du monde ordonna à ceux qui servoient à table, de remplir d'eau les urnes, dont les Hébreux se servoient en de semblables ocasions pour leurs cérémonies. Et aprés qu'ils les eurent toutes remplies, le même Seigneur leur dit, de puiser de ce qui étoit dedans, et d'en porter à l'Intendant, qui ocupoit la place la plus honorable, et qui étoit un des Prêtres de la Loi. Et lorsque l'Intendant eut goûté de cette eau changée en vin, il apella l'Epoux, et lui dit : Il n'y a point d'homme qui ne serve d'abord aux conviez du meilleur vin qu'il ait; et après que l'on a assez bû il en sert du moindre; mais au contraire, vous avez gardé vôtre meilleur vin pour la fin du repas.

L'Intendant ne savoit pas alors le miracle, quoique les serviteurs qui avoient puisé l'eau le sçûssent bien; parce qu'il étoit au plus-haut de la table, et nôtre Divin Maître Jesus-Christ, sa très-Sainte mére et les Disciples

Digitized by Google

ocupoient les dernieres places; enseignant par son exemple ce qu'il devoit enseigner aprés sa doctrine; savoir, de choisir la derniere place quand on seroit invité à quelque festin. Ensuite la merveille, que nôtre Sauveur avoit faite de changer l'eau en vin, fut publiée; sa gloire se répandit; et ses Disciples crûrent en lui, comme dit l'Evangéliste : parce qu'ils furent davantage confirmez en la foi. Il y eut aussi plusieurs autres de ceux qui se trouverent présens, qui crûrent qu'il était le véritable Messie, et le suivirent jusqu'à la Ville de Capharnaüm, où l'Evangéliste dit, qu'il alla avec sa Mére, et ses disciples après qu'il fut sorti de Cana; ce fut-là, dit Saint Matthieu, qu'il commença à prêcher, et à se faire connoître pour le Maître des hommes.

Digitized by Google

PARTIE II.—LIVRE VI.—CHAP. XXI.

Le chemin du Calvaire.

Pilate prononce la séntence de mort contre l'auteur de la vie. Le Seigneur porte sa croix; sa très-Sainte Mère le suit.

Pilate prononça la sentence par laquelle il condannoit nôtre Sauveur Jesus-Christ Auteur de la vie, à mourir de la mort de la Croix, selon le souhait des Pontifes et des Pharisiens. Et la lui aiant notifiée, on le mena à un autre endroit de la maison du Juge, où l'on lui ôta la robe de pourpre qu'on lui avoit mise comme à un Roi imaginaire. Cela se fit avec mistere du côté du Seigneur : quoi que ce fût avec une intention malicieuse du côté des Juifs, afin de conduire le Sauveur au suplice de la Croix avec ses propres habits, et de le faire par là connoître à tous : car les coups, les crachats, et la couronne d'épines avoient si fort défiguré son divin visage, qu'il ne pouvoit étre connu du peuple que par son habit ordinaire. On lui mit la tunique sans couture, que les Anges apporterent par ordre de leur Reine, l'aiant tirée secrétement d'une autre chambre, oü les Ministres

Digitized by Google

l'avoient jettée lors qu'ils la lui oterent pour le vétir de la robe de pourpre. Les Juifs ne s'aperçurent point de çe miracle, et ils n'étoient pas non plus en état d'y faire réfléxion à cause du grand empressement qu'ils avoient de le faire bien-tôt mourir.

Par ce même empressement, la sentence de mort, qui avoit été prononcée contre Jesus de Nazareth, fut aussi-tôt publiée par tout Jerusalem, et le peuple alla à la maison de Pilate pour le voir sortir et mener au suplice. La Ville étoit pleine de gens; car outre le tres-grand nombre de ses habitans, il y étoit venu de tous les côtez plusieurs autres personnes pour célébrer la Pâque; et dans cette ocasion ils acoururent tous au Palais de Pilate pour voir ce qui se passoit à l'égard de Jesus-Christ. C'étoit le Vendredi jour de la préparation, selon l'interprétation Gréque; car ce jour-là les Hébreux se préparoient pour le jour suivant du Sabat, qui étoit leur grande solennité, en laquelle ils ne faisoient aucune œuvre servile, pas même pour ce qui regardoit leur nourriture; ils disposoient toutes ces choses le Vendredi. On fit sortir nôtre Sauveur avec ses propres habits à la vuë de tout ce peuple; il étoit si défiguré par les plaies, le sang, et les crachats, qu'on ne l'auroit pas connu autrement. Il parut, ainsi que dit Isaïe, comme un lepreux, et comme un homme frappé de Dieu : parce que toutes les plaies de son sacré Corps

Digitized by Google

et de son divin visage qui étoit couvert de crachats, n'en faisoient qu'une seule. Les Saints Anges l'avoient quelquefois nettéié par ordre de l'affligée Mère ; mais incontinent on lui en jettoit d'autres avec tant d'excès, qu'il en étoit tout couvert dans cette rencontre. A la vuë d'un objet si pitoiable il se leva un si grand bruit parmi le peuple, qu'on ne pouvoit rien entendre de tout ce que l'on disoit. Mais les Pontifes et les Pharisiens faisoient retentir leurs voix avec des railleries insolentes et avec une joie déréglée, ordonnant au peuple de se taire et de débarasser le chemin par où ils devoient faire passer le divin Condanné ; afin que tous pussent ouïr la lecture de la sentence de mort qui avoit été prononcé contre lui. Toute cette multitude de peuple étoit divisée, chacun selon ses sentiments. Et parmi les nations diferentes, qui assistoient à ce triste spectacle, il s'en trouvoit plusieurs qui avoient été favorisez et secourus par les charitables bienfaits et par les miracles du Sauveur, et d'autres qui avoient ouï et reçu sa doctrine, et qui étoient ses parents et ses amis ; parmi ceux-ci, il y en avoit qui pleuroient amérement ; quelques-uns demandoient, quels crimes avoit commis cet homme pour être traité avec tant de crüauté ? Les autres demeuroient dans le silence et dans la consternation : enfin on ne voioit par tout que confusion et que tumulte.

.... Les Pontifes et les Ministres de la justice tâchoient

Digitized by Google

de faire taire le peuple, afin qu'il entendît la sentence qui avoit été prononcée contre Jesus de Nazareth; car après la lui avoir notifiée, ils vouloient en faire la lecture en public. Aiant donc apaisé le tumulte, et le Seigneur étant debout comme un criminel, ils la lurent tout haut, afin que tous ceux qui se trouvoient présens, l'entendissent; ensuite ils la relurent plusieurs fois par les ruës, et en dernier lieu au pié de la croix. La sentence imprimée paroit en divers endroits, ainsi que je l'ai vuë; et selon ce qui m'en a été déclaré, elle est en substance véritable, excepté quelques paroles qu'on y a ajoutées, que je ne mettrai pas ici; mais j'écrirai seulement en la maniere qui suit, celles qui m'ont été inspirées, sans y rien ajoûter ni diminuër.

TENEUR DE LA SENTENCE DE MORT
que Pilate prononça contre JÉSUS *de Nazareth nôtre Sauveur.*

« Moi Ponce Pilate, Président de la basse Galilée, gouvernant ici en Jerusalem pour l'Empire Romain, dans le Palais de l'Archipresidence, je juge et prononce, que je condanne Jesus, apellé du peuple Nazaréen, originaire de Galilée, homme séditieux, contraire à la Loi, à nôtre Sénat, et au grand Empereur Tibere Cesar. Et par cette sentence je détermine, qu'il meure sur une croix, atachés avec des cloux, comme l'on y atache les criminels; parce qu'assemblant ici chaque jour plusieurs personnes pauvres et riches, il a causé du trouble par toute la Judée, se disant être le Fils de Dieu, et le Roi d'Israël; menaçant la ruïne de cette

Digitized by Google

Auguste Ville de Jerusalem, du Saint Temple, et du Sacré Empire; refusant le tribut à Cesar; et pour avoir osé entrer en triomphe, avec des palmes, accompagné d'une grande partie du peuple, dans cette Ville de Jerusalem et dans le Sacré Temple de Salomon. J'ordonne au premier Centenier, appelé Quintus Cornelius, de le mener par la même Ville avec ignominie, lié comme il est, et foüeté par mon ordre. On lui mettra ses propres habits afin qu'il soit connu de tous; il portera la Croix sur laquelle il doit être crucifié. Il ira par toutes les rües les plus fréquentées entre deux voleurs, qui ont été condamnez à la mort pour des larcins et des meurtres qu'ils ont faits; et c'est afin qu'il serve d'éxemple à tout le peuple et aux malfaiteurs.

« Je veux aussi et j'ordonne par cette présente sentence, qu'aprés que l'on aura mené de la sorte ce malfaiteur par les rües, on le fasse sortir de la ville par la porte Pagora, apellée maintenant Antoniana; et qu'un Héraut déclare tous les crimes exprimez dans cette sentence; on le conduira ensuite sur le Mont, que l'on apelle Calvaire, où l'on exécute ordinairement les plus insignes malfaiteurs; et là ayant été cloué et crucifié sur la même Croix qu'il aura portée (comme il a été dit) son corps demeurera suspendu entre les deux susdits voleurs. On mettra au plus haut de la Croix le tître de son nom en ces trois langues, qui sont maintenant en usage; à savoir, l'Hébraïque, la Gréque et la Latine; en façon que chacune dise : C'est Jesus Nazaréen Roi des Juifs; afin que tous l'entendent et le connoissent.

« Je défens aussi sous peine de confiscation de biens, de mort, et d'étre déclaré rebelle à l'Empire Romain, qu'aucun, de quelque état et condition qu'il soit, ose empécher la justice que j'ordonne de faire et d'éxécuter en toute

Digitized by Google

rigueur, selon les Loix Romaines et Hébraïques. L'année de la Création du Monde cinq mille deux cent trente-trois, le vingt cinquiéme de Mars. *Pontius Pilatus Judex et Gubernator Galileæ inferioris pro Romano Imperio, qui suprà propria manu.* »

.... La sentence que Pilate avait prononcée contre nôtre Sauveur, aiant été luë à haute voix devant tout le peuple, les Ministres chargerent sur les épaules délicates de Jesus la croix sur laquelle il devoit être crucifié. Et afin qu'il la portât ils lui délierent les mains, sans délier pourtant le corps, afin de pouvoir le tirer avec les cordes dont il étoit lïé ; et pour une plus grande crüauté ils lui en firent deux tours au cou. La Croix étoit de quinze piez de long, fort épaisse, et d'un bois fort pesant. Le Héraut qui avoit publié la sentence, commença à marcher ; et ensuite toute cette multitude de peuple, les Ministres et les soldats partirent du Palais de Pilate avec un tumulte éfroiable pour aller au Mont du Calvaire, par les ruës qui leur avoient été marquées. Quand nôtre Rédempteur eut aperçu la Croix, il la regarda avec une tres-grande joie, comme celle d'un Epoux qui considére les riches joïaux de son Epouse, et en la recevant il lui adressa intérieurement ces paroles.

« .... O Croix si long-temps atenduë et désirée, viens
» à moi ma bien-aimée, reçois-moi entre tes bras, afin
» que mon Pére Eternel y reçoive, comme sur un Autel
» sacré, le sacrifice de la reconciliation éternelle avec

Digitized by Google

» le genre humain. Je suis décendu du Ciel dans une
» vie et une chair mortelle et passible, pour mourir
» entre tes bras : car tu dois étre le septre par lequel
» je triompherai de tous mes énemis, la clef avec la-
» quelle j'ouvrirai les portes du Paradis à mes élus, le
» Santuaire où les criminels enfans d'Adam trouveront
» la miséricorde, et le canal des tresors qui peuvent les
» enrichir dans leur pauvreté. Je veux en toi anoblir les
» deshonneurs et les oprobres des hommes, afin que
» mes amis les embrassent avec joie et les recherchent
» avec ardeur pour me suivre par le chemin que je leur
» fraïerai par ton moien. Je vous benis, mon Pére Dieu
» Eternel, Seigneur du Ciel et de la terre ; et obéissant
» à vôtre volonté, je charge sur mes épaules le bois du
» sacrifice de mon Humanité passible et tres-innocente,
» et je l'accepte volontiers pour le salut éternel des
» hommes. Recevez-le, mon Pére, pour satisfaire vôtre
» justice, afin qu'ils ne soient plus serviteurs, mais
» enfans et héritiers avec moi de vôtre Roiaume. »

.... Nôtre Sauveur continua le chemin du Mont du Calvaire, portant sur ses épaules, comme dit Isaïe, sa Principauté, qui étoit la Sainte Croix, où il devoit régner et assujetir le monde; mériter l'exaltation de son Nom au-dessus de tout nom, et racheter tout le genre humain de la puissance tiranique que le Démon s'étoit aquise sur les enfans d'Adam. Le même Isaïe apelle cette

Digitized by Google

tiranie le joug qui les acablait, et le septre de celui qui les oprimoit, et qui exigeoit avec violence le tribut du premier péché. Et pour vaincre ce Tiran, et détruire le septre de sa domination et le joug de nôtre servitude, nôtre Seigneur Jesus-Christ mit la Croix au même endroit où l'on porte le joug de la servitude et le septre de la puissance Roiale; voulant marquer par là, qu'il en dépouilloit le Démon et la transportoit sur ses épaules, afin que dés le moment qu'il prit sa Croix, les captifs enfans d'Adam le reconnussent pour leur légitime Seigneur et leur véritable Roi, qu'ils devoient suivre par le chemin de la Croix, par laquelle il a reduit tous les mortels sous son empire, et les a rendus ses sujets et ses esclaves achetez par le prix de son prétieux Sang.

.... La Mére affligée partit de la maison de Pilate pour suivre son tres-Saint Fils; elle étoit accompagnée de Saint Jean, de la Madelaine et des autres Maries. Et comme le grand nombre de personnes, parmi lesquelles elle se trouvoit, l'empêchoit de s'aprocher du Sauveur, elle pria le Pére Eternel de lui faire la grace de pouvoir se trouver au pié de la Croix en la compagnie de son Fils, en façon qu'elle pût le voir par le sens corporel; et aiant connu la volonté du Tres-Haut, elle ordonna aux Saints Anges de lui en faciliter le moien. Les Anges obéirent avec un grand respect, et conduisirent leur Reine par une ruë qui abrégeoit le chemin; par cette

Digitized by Google

diligence ils rencontrerent nôtre Divin Maître, et alors le Fils et la Mére se regarderent et renouvellerent réciproquement leur douleur, mais ils ne se parlerent point vocalement, aussi la crüauté des Ministres ne leur auroit pas donné le tems de le faire. La tres-prudente Mére adora son tres-Saint Fils qu'elle voiait acablé sous la pesanteur de la Croix, et le pria interieurement, que puisqu'elle ne pouvoit point le soulager de ce lourd fardeau, et qu'il ne vouloit pas non plus permettre que les Anges le fissent, comme son amour maternel le lui faisoit souhaiter; il se servît du moins de son pouvoir divin pour inspirer à ces Ministres de lui donner quelcun qui le soulageât. Nôtre Rédempteur Jesus-Christ éxauça cette prière; et c'est par elle qu'un certain homme de Cirene, Ville de Libie, appelé Simon, fut destiné à porter la Croix avec le Seigneur. Les Pharisiens et les Ministres furent émus à lui donner ce soulagement, les uns par quelque compassion naturelle, les autres par la crainte qu'ils avoient que Jesus-Christ ne mourût avant que d'être crucifié : car il étoit dans une extrême défaillance, comme je l'ai marqué.

Il n'est pas possible d'exprimer la douleur que sentit la Sacrée Mére dans le tems qu'elle alloit au mont du Calvaire, aiant devant ses yeux son propre Fils, qu'elle seule pouvoit dignement connoître et aimer. Son affliction étoit si grande qu'elle en seroit morte sans

Digitized by Google

doute si le pouvoir divin ne l'eût fortifiée. Dans cette extrême douleur elle dit intérieurement au Seigneur; « Mon Fils et mon Dieu éternel, lumiere de mes yeux et « vie de mon ame, recevez, Seigneur, le sacrifice dou- « loureux de l'impuissance que jai de vous soulager de « la Croix, et de la porter moi même qui suis fille d'Adam, « pour y mourir pour vôtre amour, comme vous y « voulez mourir par la tres-ardente charité que vous « avez pour le genre humain. O charitable médiateur « entre le péché et la justice! Combien fortement soli- « citez-vous la miséricorde parmi tant d'injures? O « charité sans borne et sans mesure, qui pour avoir lieu « d'agir avec plus d'ardeur et d'éficace, permettez tous « ces oprobres! O amour infini, si je pouvois ménager « tous les cœurs et toutes les volontez des hommes, afin « de les empécher de répondre si mal à ce que vous « soufrez pour tous! O qui pourroit parler au cœur des « mortels, et leur faire connoître ce qu'ils vous doivent, « puisque le rachat de leur captivité et le reméde de leur « mort éternelle vous ont couté si cher. « Nôtre Auguste Princesse ajoutoit à ces paroles plusieurs autres choses tres-sublimes, que je ne saurois déclarer.

Digitized by Google

PARTIE III.—LIVRE VIII.—CHAP. II.

Martyre de saint Jacques.

Le glorieux martire de saint Jacques; la très-pure Marie y assiste et mène son âme dans le ciel; on porte son corps en Espagne.

Notre grand Apôtre Saint Jaques arriva à Jerusalem dans le tems que cette Ville étoit fort alarmée par les Disciples et les imitateurs de nôtre Seigneur Jesus-Christ. Les Démons avoient secrétement excité ce nouveau trouble, irritant de plus en plus les perfides Juifs, et augmentant en eux le zéle de leur Loi, et l'envie contre la nouvelle Loi Evangélique à l'ocasion de la prédication de Saint Paul, qui n'aiant demeuré que quinze jours dans Jerusalem, y travailla néanmoins beaucoup, et la vertu divine opera en lui avec tant d'éficace dans ce peu de tems, qu'il convertit plusieurs Juifs et les mit tous dans l'étonnement. Et quoique les incrédules augmentassent en quelque chose leur courage sachant que Saint Paul étoit sorti de Jerusalem, Saint Jaques y entra pourtant aussi-tôt aprés, non moins plein de sagesse divine et de zéle pour le Nom de nôtre Rédempteur Jesus-

Digitized by Google

Christ ; et c'est ce qui les irrita de nouveau. Lucifer qui n'ignoroit point sa venuë excitoit et augmentoit la haine des Pontifes, des Prêtres et des Scribes, afin qu'ils s'inquiétassent et se troublassent davantage par l'arrivée du nouveau Prédicateur. Aussi-tôt Saint Jaques prêcha avec beaucoup de ferveur le Nom du Crucifié, sa mort et sa Résurrection mistérieuse. Il convertit dans le commencement quelques Juifs, entre lesquels il y avoit Hermogene et Philete qui se distinguoient tous deux par leurs sortiléges. Hermogene étoit le plus savant en l'Art Magique, et Philete étoit son disciple ; les Juifs voulurent s'en servir contre l'Apôtre, s'imaginant qu'ils le convaincroient dans la dispute, ou qu'ils lui oteraient la vie par quelque sortilége.

....Lorsque les Juifs se virent frustrez de leur vaine espérance, Hermogene et Philete aiant été convaincus et convertis, ils conçurent une nouvelle rage contre l'Apôtre Saint Jaques et résolurent de s'en défaire en lui procurant sa mort. Ils ofrirent pour cela de l'argent à Democrite et à Lisias Centeniers de la milice des Romains ; et les aiant gagnez par ce moien, ils convinrent secrétement avec eux, qu'ils prendroient l'Apôtre avec les gens qu'ils commandoient ; et que pour cacher la trahison ils feindroient une émotion dans le tems qu'il prêcheroit, et qu'alors ils le livreroient entre leurs mains. Abiathar qui étoit Souverain Prêtre cette année et Josias Scribe du

Digitized by Google

même esprit que le Prêtre se chargerent de cette perfide éxécution. Cette entreprise leur réüssit comme ils l'avoient déterminée : car Saint Jaques prêchant au peuple le mistere de la Rédemption du genre humain, et le prouvant avec une sagesse admirable et par de puissans témoignages des anciennes Ecritures, ses auditeurs en furent si touchez qu'ils verserent une grande abondance de larmes de componction. Le Souverain Prêtre et le Scribe en eurent une fureur diabolique, et donnant le signal aux soldats Romains, Josias marcha le premier et se saisit de Saint Jaques, lui mettant une corde au cou et le proclamant perturbateur de la République et auteur d'une nouvelle Religion contraire à l'Empire Romain.

Democrite et Lisias arriverent en même-tems avec leurs soldats, et aiant pris l'Apôtre ils le menerent à Herode fils d'Archelaüs qui étoit aussi prévenu interieurement par la malice de Lucifer et extérieurement par la haine des Juifs. Herode excité par toutes ces préventions, avoit sucité contre les Disciples du Seigneur, qu'il abhorroit, la persécution que raporte Saint Luc dans le chapitre douziéme des Actes, disant qu'il envoia des gens pour les maltraiter. Or dans cette ocasion il fit trancher la tête à Saint Jaques. La joie de nôtre grand Apôtre fut incroiable voiant qu'on le prenoit et qu'on le lïoit comme son divin Maître, et que l'heure si désirée s'aprochoit de passer de cette vie mortelle à la vie éter-

Digitized by Google

nelle par le moien du martire, comme la Reine du Ciel le lui avoit prédit. Il rendit d'humbles et ferventes actions de graces pour ce bienfait, et protesta de nouveau publiquement la Sainte Foi de nôtre Seigneur Jesus-Christ. Et se souvenant qu'il avoit prié dans Ephese la Sacrée Vierge de l'assister à l'heure de sa mort, il l'invoqua alors du plus intime de son ame.

....Dans le même tems les Saints Anges reçurent leur grande Reine dans un Trône tres-éclatant (comme il a été marqué en d'autres endroits) et ils la porterent à Jerusalem sur le lieu où se trouvoit Saint Jaques pour être éxécuté. Le Saint Apôtre se mit à genoux pour ofrir à Dieu le sacrifice de sa vie. Et lors qu'il leva les yeux au Ciel, il vit en l'air la Sacrée Vierge, qu'il invoquoit dans son cœur. Il la vit revétuë de divines splendeurs et avec une grande beauté, acompagnée d'une multitude d'Anges qui l'assistoient. Par ce divin spectacle il fut tout enflamé de charité et rempli de joie, qui causerent en son cœur et en toutes ses puissances de nouvelles ardeurs. Il voulut reconnoître d'une voix éclatante la tres-pure Marie pour la Mére de Dieu et la Maîtresse de toutes les créatures. Mais un Ange l'arréta dans cette ferveur, et lui dit : « Jaques serviteur de nôtre Créateur, « conservez dans vôtre ame ces saintes afections, et ne « faites point connoître aux Juifs la présence de nôtre « Reine : parce qu'ils n'en sont pas dignes ; et ils en

Digitized by Google

« concevroient plutôt de la haine que du respect. » Par cet avis l'Apôtre se tint dans le silence et dit interieurement à la Reine du Ciel :

« Mére de mon Seigneur Jesus-Christ, mon Auguste « Protectrice, refuge des afligez, donnez-moi, Madame, « votre bénédiction si désirée de mon ame dans cette « heure. Ofrez pour moi à vôtre Fils et le Rédempteur « du monde le sacrifice de ma vie en holocauste, qui « brûle dans le désir que j'ai de mourir pour la gloire de « son saint Nom. Faites que vos tres-pures mains soient « aujourd'hui l'Autel de mon sacrifice, afin qu'il soit « agréable à celui qui s'est ofert pour moi sur la sainte « Croix. Je remets mon ame entre vos mains, et par elles « entre celles de mon Créateur. » Aiant dit ces paroles et tenant toujours les yeux élévez vers la Sacrée Vierge qui lui parloit au cœur, le Bourreau lui trancha la tête. Cette grande Reine de l'Univers (ô admirable bonté !) reçut l'ame de son tres-aimé Apôtre à son côté sur le Trône où elle étoit ; et elle la mena ainsi dans l'Empirée et la présenta à son tres-Saint Fils. L'Auguste Marie fit cette nouvelle ofrande dans la Cour Céleste, causant à tous les habitans du Ciel une nouvelle joie et une gloire accidentelle, et tous ces Bien-heureux Courtisans la féliciterent par de nouveaux Cantiques de loüanges. Le Tres-Haut reçut l'ame de Jaques, et la plaça en un lieu éminent de gloire entre les Princes de son peuple. La

Digitized by Google

tres-pure Marie prosternée devant le Trône de la Majesté infinie fit un Cantique de loüange et d'actions de graces pour le martire et le triomphe du premier Apôtre Martir. Dans cette occasion elle ne vit la Divinité que par la vision abstractive, dont j'ai fait mention ailleurs. Mais la tres-Sainte Trinité la remplit de nouvelles benédictions et de faveurs singulieres pour elle et pour la sainte Eglise, pour laquelle nôtre charitable Reine fit de grandes prieres. Tous les Saints la benirent aussi; ensuite les Anges la ramenerent à son Oratoire dans Ephese, où pendant que tout ce que je vien de dire se passoit, un Ange tint sa place représentant sa personne. La divine Mére des vertus y étant arrivée, se prosterna, selon sa coutume, et rendit de nouvelles actions de graces au Tres-Haut pour toutes ces merveilles.

Les disciples de Saint Jaques prirent cette nuit son saint Corps, et le porterent secrétement au Port de Jopé, où par une disposition divine ils s'embarquerent avec ce tresor, et le porterent à Gallice en Espagne. La Sacrée Vierge leur envoia un Ange pour les conduire, où Dieu vouloit qu'on le débarquât. Et quoi qu'ils ne vissent point le Saint Ange, ils expérimenterent néanmoins son secours éficace; car il les défendit dans tout le voiage, et souvent il les protégeoit d'une maniere miraculeuse. De sorte que l'Espagne est aussi redevable à la tres-pure Marie du bonheur qu'elle a de posseder le sacré Corps de

Digitized by Google

Saint Jaques, et de l'avoir aprés sa mort pour defenseur, comme elle l'avoit eu pendant sa vie pour Prédicateur de la Sainte Foi, qu'il a laissé si enracinée dans les cœurs des Espagnols. Saint Jaques mourut l'an quarante-un du Seigneur, le vingt-cinquiéme de Mars, cinq ans et sept mois aprés qu'il fut parti de Jerusalem pour aler prêcher en Espagne. Or selon cette suputation et les autres que j'ai déclarées ailleurs, le martire de Saint Jaques arriva sept ans accomplis aprés la mort de nôtre Sauveur Jesus-Christ.

Digitized by Google

Le temple de Diane.

La très-pure Marie détruit le temple de Diane à Éphèse.

Les Démons déterminerent d'établir une Religion ou Congrégation de Vierges feintes et trompeuses; parce que Lucifer dit à ces Esprits immondes : Quoi qu'il me fût tres-agréable d'avoir des vierges dédiées à mon honneur, comme Dieu veut les avoir; néanmoins la chasteté et la pureté du corps m'est si fort en horreur, que je ne saurois la soufrir, quoi qu'elle soit consacrée à ma grandeur. C'est pourquoi nous devons tâcher de faire en sorte, que ces vierges soient l'objet de nos infamies. Et s'il s'en trouve quelques-unes qui veuillent être chastes en leur corps, nous leur envoierons des tentations deshonnêtes et nous ferons qu'elles y consentiront, de sorte qu'elles ne seront point véritablement chastes, quoi qu'elles se contiennent par leur vain orgueil; et pourvu qu'elles soient interieurement impures, nous tâcherons de les conserver dans la vaine gloire de leur virginité.

Digitized by Google

Les Démons voulant jeter les premiers fondemens de cette fausse Religion, parcoururent toutes les Provinces du monde pour en considérer les nations, et ils trouverent que certaines femmes apelées Amazones étoient les plus propres pour éxécuter en elles leur diabolique dessein. Ces Amazones étoient venües de la Scithie dans l'Asie Mineure, où elles demeuroient. Elles étoient belliqueses, et surpassoient en hardiesse la fragilité de leur séxe. Elles avoient conquis de grandes Provinces, et établirent singulierement leur Cour dans Ephese. Elles se gouvernerent long-tems par elles-mêmes, dédaignant de s'assujetir aux hommes et de vivre en leur compagnie, qu'elles apelloient par un orgueil présomptüeux une dure servitude. Et comme les Histoires s'étendent beaucoup sur ces matieres, quoique fort diversement, je ne m'y arréte point. Il sufit pour mon sujet de dire, que comme Amazones, elles étoient superbes, insatiables du vain honneur; et méprisoient les hommes : de sorte que Lucifer trouva en elles une bonne disposition pour les tromper sous le faux tître de la chasteté. Il inspira à plusieurs d'entre-elles, que par ce moien elles seroient fort estimées et réverées dans le monde; qu'elles se rendroient fameuses et admirables devant les hommes; et que quelcune pourroit bien arriver à la dignité de Déesse et s'en atirer la véneration. Par cette ambition démeusurée de cét honneur mondain plusieurs Amazones s'as-

Digitized by Google

semblerent, parmi lesquelles il y en avoit qui étoient véritablement filles, et d'autres qui ne l'étoient que selon les aparences; de sorte qu'elles commencerent à établir la fausse Réligion de vierges, et en formerent une Congrégation dans la Ville d'Ephese, où elle prit son origine.

En peu de tems le nombre de ces vierges, plus que foles, s'augmenta beaucoup avec l'admiration et l'aplaudissement du monde, à quoi les Démons contribüoient par leurs artifices. Il y en eut une parmi elles, qui se distingua le plus par sa beauté, par sa noblesse, par son esprit, par sa chasteté et par plusieurs autres avantages qui la rendirent et plus célébre et plus admirable; celle-ci s'apeloit Diane. Or par l'estime qu'elle s'étoit aquise et par la multitude de filles, véritables ou aparentes, qu'elle avoit avec elle, on prit ocasion de commencer le mémorable Temple d'Ephese, que le monde mit au nombre de ses merveilles. Et quoi qu'on tardât plusieurs siécles à bâtir ce Temple; néanmoins comme Diane s'aquit le nom et la véneration de Déesse dans l'aveugle Paganisme, on lui dédia un magnifique bâtiment, que l'on apela Temple de Diane, à l'imitation duquel on en construisit plusieurs autres en divers endroits sous le méme titre. Le Démon voulant rendre célébre cette fausse vierge Diane, lors qu'elle vivoit dans Ephese, la remplissoit d'illusions diaboliques; la revétoit plusieurs fois de fausse splendeur et lui découvroit des secrets, afin qu'elle les prédît d'une

Digitized by Google

maniere trompeuse; il lui enseigna quelques cérémonies semblables à celles dont le peuple de Dieu usoit : afin que par ces cérémonies elle et tous les peuples idolâtres réverassent le Démon. Les autres vierges honoroient Diane comme une Déesse; et les autres Gentils en firent de même, étant si prodigues et si aveuglez que de donner la Divinité à tout ce qui leur sembloit admirable.

Par cette tromperie diabolique, lorsque les Amazones furent vaincües, et que les Roiaumes voisins prirent en divers tems le gouvernement d'Ephese, ils y conserverent ce Temple comme une chose divine et sacrée, y entretenant cette Congrégation de vierges foles. Et quoi qu'un homme du commun eût brûlé ce Temple, la Ville et le Roiaume le rebâtirent ensuite; et les femmes y contribüerent beaucoup. Cela arriva environ trois cens ans avant la Rédemption du genre humain. Ainsi lorsque la tres-pure Marie se trouvoit dans Ephese, le Temple qui y étoit, n'étoit pas le premier, mais c'étoit le second, qu'on y avoit rebâti au tems que j'ai marqué; et ces vierges y demeuroient en divers apartements. Mais comme au tems de l'Incarnation et de la Mort de Jesus-Christ l'idolâtrie étoit si afermie dans le monde, non seulement ces femmes diaboliques n'avoient rien retranché de leurs mauvaises coutumes, parce qu'elles menoient alors une vie plus déréglée qu'auparavant, et communiquoient presque toutes avec les Démons d'une maniere abomi-

Digitized by Google

nable; mais elles commettoient aussi d'autres péchez tres-énormes; de sorte que Lucifer les tenoit tous dans un étrange aveuglement.

La Divine Mére vit tout cela et plusieurs autres choses horribles dans Ephese; et en eut le cœur pénétré d'une si vive douleur, qu'elle en seroit morte, si le Seigneur ne l'eût conservée. Mais aiant vu que Lucifer avoit comme établi son siége d'iniquité dans l'Idole de Diane, elle se prosterna devant son tres-Saint fils, et lui dit : « Suprême « Seigneur, digne de toute véneration et de toute loüange, « il est juste de mettre fin et de remédier à ces abomina- « tions qui ont duré tant de siécles. Je ne saurois soufrir « qu'une malheureuse et horrible femme reçoive le culte « de la véritable Divinité, que vous seul méritez comme « Dieu infini; et que le nom de la chasteté soit si profané « et dédié aux Démons.... »

Le Seigneur lui répondit : « Ma Mère, je reçoi vôtre « demande, parce qu'il n'est pas juste qu'on dédie à mes « énemis la vertu de chasteté, quoique ce ne soit que de « nom seulement; cette vertu étant si anoblie en vous, « et à moi si agréable. Mais plusieurs de ces fausses « vierges sont reprouvées pour leurs péchez abominables « et pour leur obstination; elles ne prendront pas toutes « le chemin du salut éternel. Il n'y en aura qu'un fort « petit nombre qui embrasseront véritablement la Foi « qu'on leur enseignera. » Dans cette ocasion Saint Jean

Digitized by Google

vint à l'Oratoire de l'Auguste Marie; il ne découvrit pourtant pas alors le mistere auquel la grande Reine du Ciel s'ocupoit, ni la présence de son adorable Fils. Mais la véritable Mére des humbles voulut unir ses prieres avec celles du Disciple bien-aimé, et aiant demandé interieurement au Seigneur la permission de lui parler, elle lui dit : « Jean, mon Fils, je suis fort afligée d'avoir « connu les péchez énormes que l'on commet contre le « Tres-Haut dans ce Temple de Diane, et je souhaite de « les voir bien-tôt terminer et d'y aporter quelque « remède. » Le Saint Apôtre répondit : « Madame, j'ai « vu quelque chose de ce qui se passe dans ce lieu abomi- « nable; j'en ai une douleur sensible; et je ne saurois « m'empêcher de pleurer, voiant que le Démon y est « honoré du culte qui n'est deu qu'à Dieu seul : personne « ne peut arréter tant de maux, si vous, ma charitable « Mére, ne l'entreprenez. »

....La grande Reine de l'Univers continüant cette victoire, avec le même consentement de nôtre Sauveur Jesus-Christ, commanda aussi-tôt à un de ses Saints Anges d'aler au Temple de Diane, et de le ruïner entièrement sans y laisser une pierre sur l'autre; qu'il ne sauvât que neuf filles distinguées entre celles qui y demeuroient; et que celles-ci fussent toutes ensevelies sous les ruïnes du bâtiment, parce qu'elles étoient reprouvées; que leurs ames suivroient les Démons qu'elles adoroient et ausquels

Digitized by Google

elles obéissoient, et seroient précipitées dans l'enfer avant que d'augmenter le nombre de leurs crimes.

L'Ange du Seigneur exécuta l'ordre de sa Souveraine, et renversa en tres-peu de tems le superbe Temple de Diane, auquel on avoit travaillé plusieurs siécles pour le construire : et qui parut incontinent tout démoli au grand étonnement des habitans d'Ephese. Il reserva les neuf filles que la tres-pure Marie lui avoit recommendées, et que nôtre Sauveur Jesus-Christ avoit disposées ; car elles furent les seules qui se convertirent à la Foi, comme je le dirai dans la suite. Toutes les autres périrent dans les ruïnes sans qu'il en restât aucune marque. Et quoique les habitans d'Ephese fissent une grande recherche pour découvrir la cause de cette destruction, ils n'en purent néanmoins avoir aucune conjecture, comme on l'eut dans l'embrasement du premier, duquel on découvrit l'auteur, et que c'étoit pour se rendre mémorable à la postérité qu'il avoit causé cét incendie. De cét évenement l'Evangéliste Saint Jean prit ocasion de prêcher avec plus de courage la vérité divine aux Ephesiens, et de les tirer de l'erreur dans laquelle le Démon les tenoit. Ensuite le même Evangéliste et la Reine du Ciel rendirent des actions de graces au Tres-Haut pour ce triomphe qu'ils venoient de remporter sur Lucifer et sur l'idolatrie.

Mais on doit prendre garde ici de ne pas se tromper par ce qui est raporté dans le chapitre dix-neuviéme des

Digitized by Google

Actes du Temple de Diane, que Saint Luc supose étre dans Ephese, lorsque Saint Paul vint aprés quelques années prêcher dans cette Ville. L'Evangéliste dit, qu'un Orfévre d'Ephese nommé Demetrius, qui faisoit des images d'argent de la Déesse Diane, assembla plusieurs personnes de son art contre Saint Paul : parce qu'il prêchoit dans toute l'Asie que ces choses faites de la main des hommes, n'étoient pas des Dieux. Par là Demetrius persuada ses compagnons, que non seulement Saint Paul leur feroit perdre le profit qu'ils tiroient de leur art, mais qu'il étoit aussi à craindre qu'on ne méprisât le Temple de la grande Diane si célébre dans toute l'Asie et dans l'Univers. Ce discours aluma leur colére, qui les fit crier par toute la Ville : « La Diane des Ephesiens est grande ; » et il arriva le reste que Saint Luc poursuit dans ce chapitre. Or afin que l'on connoisse qu'il ne contredit point ce que j'ai écrit, j'ajoûte, que ce Temple dont Saint Luc fait mention, fut un autre Temple moins superbe et plus ordinaire, que les Ephesiens rebâtirent aprés que la tres-pure Marie s'en fut retournée à Jerusalem.

Digitized by Google

Partie III.—Livre VIII.—Chap. XIX.

La mort de la Vierge.

La très heureuse mort de l'auguste Marie et comment les apôtres et les disciples s'y trouvèrent présents.

Le jour que la divine volonté avoit déterminé s'aprochoit, auquel l'Arche vivante et véritable du Testament devoit étre transférée dans le Temple de la Jerusalem céleste avec beaucoup plus de gloire et de joie que Salomon ne plaça dans le Santuaire sous les aîles des Cherubins celle qui en étoit la figure. Trois jours avant la glorieuse mort de nôtre grande Dame, les Apôtres et les Disciples se trouverent assemblez dans Jerusalem en la maison du Cénacle. Le premier qui y arriva fut Saint Pierre, parce qu'un Ange le porta de Rome où il étoit. Qui lui aparoissant lui dit que la mort de la tres-pure Marie s'aprochoit, et que le Seigneur ordonnoit qu'il vînt à Jerusalem pour s'y trouver présent. Et lui aiant donné cét avis il le porta d'Italie au Cénacle, où étoit la Reine

Digitized by Google

de l'Univers dans son Oratoire aiant en quelque façon les forčes de son corps abatuës par celles de l'amour divin : car comme elle étoit si proche de la derniere fin, elle participoit aux qualitez de cét amour avec plus d'éficace.

Nôtre Auguste Princesse sortit à la porte de l'Oratoire pour recevoir le Vicaire de nôtre Sauveur Jesus-Christ; et s'étant mise à genoux, elle lui demanda sa benédiction, et lui dit : « Je rend graces et je louë le Tout-puissant, « de ce qu'il m'a amené mon Saint Pére, afin qu'il « m'assiste à l'heure de ma mort. » Ensuite Saint Paul arriva, auquel la Sacrée Vierge rendit avec proportion le même respect, le recevant avec d'égales démonstrations de joie qu'elle avoit de le voir. Les Apôtres la salüerent, comme Mére de Dieu, comme leur propre Reine, et comme Maîtresse de tout ce qui est créé; mais ce fut avec autant de douleur que de respect, parce qu'ils savoient qu'ils étoient venus pour assister à sa tres-heureuse mort. Les autres Apôtres et Disciples arriverent ensuite; et se trouverent tous ensemble dans le Cénacle trois jours avant cette afligeante mort : La divine Mére les reçut tous avec une profonde humilité et avec une tendresse maternelle, demandant à chacun sa benédiction. Ils la lui donnerent tous, et la salüerent avec une vénération admirable : et par l'ordre que la même Reine donna à Saint Jean, ils furent tous logez et entretenus

Digitized by Google

du nécessaire, l'Apôtre Saint Jaques le Mineur s'employant aussi à cela avec Saint Jean.

L'Apôtre Saint Pierre comme Chef de l'Eglise les assembla tous pour leur aprendre le sujet de leur venuë, et leur dit : « Mes tres-chers enfans et mes bien-aimez « fréres, le Seigneur ne nous a point appelez et fait « venir à Jerusalem de divers endroits si eloignez sans « une cause bien grande et d'une extrême douleur pour « nous. Il veut élever à la gloire éternelle sa tres-heu- « reuse Mére, nôtre Maîtresse et toute nôtre consolation. « C'est pourquoi il veut aussi que nous nous trouvions « tous présens à sa glorieuse mort. Lorsque nôtre Maître « et nôtre Rédempteur monta à la droite de son Pére « Eternel, quoi qu'il nous laissât orphelins de sa vuë si « désirable, nous avions néanmoins sa tres-Sainte Mére « pour nôtre refuge et pour nôtre véritable consola- « tion dans la vie mortelle; mais maintenant que nôtre « Mére et nôtre lumiere nous laisse, que ferons-nous? « Quelle protection et quelle espérance aurons-nous, « qui nous anime dans notre pélerinage? Je n'en trouve « aucune si ce n'est que nous la suivrons tous avec le « tems. »

Saint Pierre ne put pas étendre davantage son discours, empêché par les larmes et les soupirs qu'il ne put arréter. Les autres Apôtres ne purent non plus lui répondre pendant un assez long-tems que par des gemissemens

Digitized by Google

qu'ils poussoient du plus profond de leur cœur; mais lorsque le Vicaire de Jesus-Christ eut quelque liberté de parler, il leur dit : « Mes enfans, alons trouver nôtre « Mére, faisons-lui compagnie le peu de tems qui lui « reste à vivre, et demandons-lui sa sainte benédiction. » Ils alerent tous avec Saint Pierre à l'Oratoire de nôtre grande Reine, où ils la trouverent à genoux sur un petit lit qu'elle avoit pour s'apuier lors qu'elle prenoit quelque peu de repos. Ils la virent tous pleine d'une beauté incomparable, revétuë d'une splendeur céleste, et acompagnée des mile Anges qui l'assistoient.

La disposition naturelle de son sacré corps et de son visage étoit la même que celle qu'elle eut à sa trente-troisiéme année; parce que dés cét âge (comme il a été marqué en la Seconde Partie) elle ne changea nulement de son état naturel; elle ne sentit point non plus les éfets de la vieillesse, et n'eut aucune ride ni sur son visage ni sur son corps, qui ne devint pas plus foible ni plus maigre comme il arrive aux autres enfans d'Adam, qui sont afoiblis et défigurez par la vieillesse, ne conservant presque rien de leur âge parfait. L'immutabilité en cela fut un unique privilége pour la tres-pure Marie, tant parce qu'elle correspondoit à la stabilité de son ame tres-sainte, que parce que ce fut en elle une suite de l'immunité qu'elle eut du premier péché d'Adam, dont les éfets quant à cela n'arriverent point à son sacré corps

Digitized by Google

ni à son ame tres-pure. Les Apôtres, les Disciples et quelques autres Fidéles étoient rangez dans l'Oratoire de l'Auguste Marie; Saint Pierre et Saint Jean se trouvoient au chevet du lit. Nôtre grande Dame les regarda tous avec la modestie et la réverence qu'elle faisoit toûjours paroître en toute sorte d'ocasion, et leur dit : « Mes tres-« chers enfans, permettez à vôtre servante de parler en « vôtre présence et de vous découvrir mes humbles « désirs. » Saint Pierre lui répondit, qu'ils l'écouteroient tous avec atention, et qu'ils lui obéiroient en ce qu'elle leur commanderoit, et la suplia de s'asseoir sur le lit pour leur parler : Car il parut à Saint Pierre qu'elle devoit être fatiguée d'avoir demeuré si long-tems à genoux, et que priant en cette posture le Seigneur, il étoit juste que pour leur parler elle s'assît comme étant leur Reine.

Mais celle qui étoit Maîtresse d'humilité et d'obéissance jusqu'à la mort, pratiqua ces vertus à cette heure; et répondit, qu'elle obéiroit aprés leur avoir demandé leur benédiction, et qu'ils lui permissent de se mettre en état de recevoir cette consolation. Avec le consentement de Saint Pierre elle sortit du lit, et se mit à genoux devant le même Apôtre, et lui dit : « Monseigneur, je « vous suplie, comme Pasteur universel et Chef de la « Sainte Eglise, de me donner en vôtre nom et au sien « vôtre sainte benédiction, et de pardonner à vôtre

Digitized by Google

« servante le peu que je vous ai servi en ma vie, afin « que j'en parte pour aler à la vie éternelle. Et si c'est « vôtre volonté, permettez, que Jean dispose de mes « habits, qui consistent en deux tuniques, et qu'il les « donne à certaines filles pauvres, qui m'ont toûjours « obligée par leur charité. » Ensuite elle se prosterna, et baisa avec beaucoup de larmes les piez de Saint Pierre comme Vicaire de Jesus-Christ, ce qui causa autant d'admiration que de gemissemens au même Apôtre et à tous ceux qui étoient présens.

....Ensuite tous les Anges commencerent à chanter avec une harmonie céleste quelques versets des Cantiques de Salomon, et d'autres nouveaux Cantiques. Et quoi qu'il n'y eût que quelques Apôtres et Saint Jean qui eussent une illustration particuliere de la présence de nôtre Sauveur Jesus-Christ, les autres Apôtres sentirent interieurement de divins et puissans éfets; néanmoins la musique des Anges fut entendue par les Apôtres, par les Disciples et par plusieurs Fidéles qui étoient avec eux. Il sortit aussi une divine odeur, que l'on apercevoit aussi-bien que la musique jusqu'à la ruë. La maison du Cénacle fut remplie d'une splendeur admirable, qui étoit vuë de tous; et le Seigneur voulant augmenter les témoins de cette nouvelle merveille fit que plusieurs personnes y acourussent de Jerusalem.

Dans le tems que les Anges commençoient leur mu-

Digitized by Google

sique, la tres-pure Marie s'apuia sur son lit, sa tunique étant comme unie à son sacré Corps, elle joignit les mains, et tourna les yeux sur son tres-Saint Fils, toute enflamée de son divin amour. Et lorsque les Anges furent arrivez à chanter ces versets du chapitre second des Cantiques ; *Hâtez-vous de vous lever ma Bien-aimée, ma Colombe, ma toute belle, et venez, car l'hiver est passé, etc.* En ces paroles elle prononça celles que dit son tres-Saint Fils sur la Croix : *Seigneur, je remets mon ame entre vos mains.* Elle ferma les yeux et expira. La maladie qui lui ota la vie, fut l'amour sans aucune autre incommodité; de sorte que le pouvoir divin suspendit le concours miraculeux, par lequel il lui conservoit les forces naturelles, afin qu'elles ne fussent point consumées par l'ardeur sensible que lui causoit l'amour divin : et ce miracle cessant ce sacré feu fit son éfet, et lui consuma l'humide radical du cœur ; et par cet éfet la vie naturelle manqua.

Cette ame tres-pure passa de son sacré corps à la droite et sur le Trône de son tres-Saint Fils, où dans un instant elle fut placée avec une gloire immense. Ensuite on commença à s'apercevoir, que la musique des Anges s'éloignoit dans la Région de l'air ; parce que toute cette assemblée d'Anges et de Saints, acompagnant leur Roi et leur Reine, alerent à l'Empirée. Le sacré Corps de l'Auguste Marie, qui avoit été le Temple et le Santuaire

Digitized by Google

du Dieu vivant, fut rempli de lumiere et de splendeur; et répandoit une odeur si admirable et si extraordinaire. que tous ceux qui se trouvoient présens, étoient remplis interieurement et extérieurement d'une douceur incomparable. Les mile Anges de la garde de nôtre grande Dame demeurerent pour garder le tresor inestimable de son tres-saint Corps. Les Apôtres et les Disciples entre les larmes de douleur et de joie des merveilles qu'ils voioient, furent comme dans le ravissement pendant quelque tems; et étant revenus à eux-mêmes ils chanterent plusieurs Himnes et plusieurs Pseaumes à l'honneur de la tres-pure Marie morte. Cette glorieuse mort de la grande Reine de l'Univers arriva un Vendredi à trois heures du soir, à la même heure que son adorable Fils mourut, au trézième d'Aout, et à la soixante dixiéme année de son âge moins les vingt-six jours qu'il y a du treziéme d'Aout auquel elle mourut, jusqu'au huitiéme de Septembre auquel elle naquit, et auquel elle auroit acompli les soixante et dix ans. Aprés la mort de nôtre Sauveur Jesus-Christ la divine Mére survéquit dans le monde vingt-un an quatre mois et dix-neuf jours; et c'étoit la cinquante-cinquiéme année de son enfantement virginal. On fera facilement la suputation de cette maniere : Lorsque nôtre Rédempteur Jesus-Christ naquit sa Mére Vierge avoit quinze ans trois mois et dix-sept jours. Le Seigneur véquit trente-trois ans et trois mois,

Digitized by Google

de sorte qu'au tems de sa sacrée Passion la tres-pure Marie avoit quarante-huit ans six mois et dix-sept jours; ajoûtant à ceux-ci les autres vingt-un an quatre mois et dix-neuf jours font les soixante et dix ans moins vingt-cinq ou vingt-six jours.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

Abregé des disputes causées à l'occasion du livre qui a pour titre

La Mystique Cité de Dieu, La Vie de la Vierge, etc.[1]

J'Entreprends de donner icy en abregé les disputes causées à l'occasion du Livre qui a pour titre *La mystique Cité de Dieu, Miracle de sa toute-puissance, Abîme de la Grace, Histoire divine et la Vie de la tres-Sainte Vierge Marie Mère de Dieu, nôtre Reine et Maîtresse, manifestée dans ces derniers siecles par la Sainte Vierge à la sœur Marie de Jesus Abbesse du couvent de l'Immaculée Conception de la ville d'Agreda, de l'Ordre de S. François, et écrite par cette même Sœur par l'ordre de ses Superieurs et de ses Confesseurs, traduite de l'Espagnol par le P. Thomas Croset*

[1] Brochure in-12 de 21 pages, du commencement du XVIIe siécle.

Digitized by Google

Recolet. Ce que j'ay dessein d'en écrire n'est point pour échauffer les partis les uns contre les autres; au contraire, c'est dans l'esprit de paix et d'union, afin que si d'un côté on adoucit les qualifications qu'on doit faire de quelques propositions qui ont été presentées par Messieurs les Deputez de la Faculté de Theologie de Paris, et si on en retire d'autres qui peuvent s'expliquer en un sens favorable; on fasse en sorte de ne pas souffrir une doctrine qui ne seroit point avantageuse à la religion catholique, sans toucher neanmoins à la reputation de celle qu'on croit en être l'Auteur.

Il faut avoüer qu'il y a quelque chose de particulier dans cet Ouvrage, et beaucoup se sont portez à croire que c'étoit quelque Theologien directeur de l'abbesse d'Agreda qui l'avoit composé. Ceux au contraire qui soutiennent qu'il y a du divin dans ce Livre, assurent que la Religieuse est la seule qui y a travaillé, parce que les manuscrits que nous avons d'elle sont tous écrits de sa main, que ses entretiens ordinaires étoient la même chose que l'ouvrage dont il s'agit presentement, enfin que sçachant, qu'elle a été inspirée, on ne doit plus s'étonner si elle éclaircit avec tant d'éloquence les points les plus relevez de la Theologie. Ces deux sentimens pourroient recevoir quelque modification, qu'il est vray que l'Abbesse est la seule qui ait composé cette Vie, mais qu'elle étoit conduite par ses Superieurs et par

Digitized by Google

quelques Theologiens, cela est fondé sur les paroles même de la Religieuse, qui avoüe qu'elle s'en remet à ses Superieurs et à ses Directeurs pour la composition de son ouvrage.

La Sœur Marie de Jesus, de qui nous avons cette Vie de la Vierge, était fille de François Coronel, qui s'est retiré depuis dans l'Ordre de S. François, et de Catherine de Arana, qui a fondé en 1619, le Couvent de l'Immaculée Conception de la Ville d'Agreda. Catherinede Arana y prit l'habit avec deux de ses filles, Marie Coronel, et une autre dont nous ignorons le nom. Catherine de Arana et Marie Coronel firent profession l'année suivante, Sœur Marie de Jesus (c'est le nom de Marie Coronel) fut huit ans sans avoir aucune superiorité dans le Couvent que sa mere avoit fondé. Elle fut éluë Abbesse en 1627. Elle commença alors, comme elle le dit, à recevoir des ordres du Ciel pour la composition de son Ouvrage; elle resista neanmoins dix années entieres, et ce ne fut qu'en 1637, qu'elle se résolut d'y travailler. Les troubles et les agitations qu'elle ressentoit en elle-même aprés avoir composé cet Ouvrage, la pousserent à le brûler : Excitée encore davantage par le conseil d'un sage et zelé Directeur, qui luy dit qu'il ne falloit point que les femmes écrivissent dans l'Eglise. Elle reçut ensuite d'autres commandemens de Jesus Christ, de la Vierge et de ses Superieurs pour faire cette Vie une

Digitized by Google

seconde fois, et ce fut le 8. Décembre de l'année 1655. qu'elle l'a recommencée. Elle y travailla avec beaucoup d'assiduité, puis qu'elle fut achevée avant sa mort, qui arriva le 23. May de l'année 1665. à l'âge de 63 ans.

Aussi-tôt qu'elle fut morte, Alphonse Salizanes s'empara de tout l'Ouvrage, et le fit transcrire exactement, afin qu'il n'y eut rien de changé. Il fut imprimé à Lisbonne, à Madrid, à Perpignan et à Anvers. Il y a dans l'édition de Lisbonne une sçavante Preface du P. Samaniégo General de l'Ordre de S. François, et depuis Evêque de Placentia. Aussi-tôt que ce Livre fut imprimé on le denonca à l'Inquisition de Portugal, qui commit plusieurs personnes pour l'examiner. Ceux qui l'approuverent furent les Pères François de Almada et Antoine Moraës de la Compagnie de Jesus, Docteurs en Theologie. Le R. Pere Alphonse Salizanes General de l'Ordre de S. François, le P. André Mende, de la Compagnie de Jesus, predicateur de Sa Majesté Catholique, qualificateur du grand Conseil de l'Inquisition, ancien Lecteur en Theologie et Examinateur Synodal, le P. Dom Diego de Sylva Docteur en Theologie et depuis General de l'Ordre de S. Benoît, et maintenant Evêque de Guadix; le P. Miguel de Escartin Evêque de Tarrazona, du Conseil d'Etat de Sa Majesté Catholique.

Il y a dans l'édition de Perpignan une autre Approbation du Pere Antoine-Ignace des Camps, de la Com-

Digitized by Google

pagnie de Jesus, Docteur en Theologie, Examinateur synodal dans l'Evêché d'Elna, Qualificateur et Consulteur du S. Office.

Toutes ces Approbations n'ont pas cependant empêché que le Livre n'ait été censuré à Rome par un Decret du *Feria* 5. donné le 6 Juin 1681. et publié le 4 Aoust de la même année. Ce Decret est devenu tres-rare, parce que le P. Dias Cordelier et Theologien du Roy d'Espagne avoit fait enlever tous les Exemplaires de l'Imprimerie de la Chambre Apostolique. Il fit tant de bruit en Espagne, que le Roy fut obligé d'en écrire au Pape, qui luy mandat par un Bref qu'il en suspendoit la censure, quoique ce n'ait jamais été la coutume. L'Inquisition d'Espagne voyant un Bref de suspension de la censure de Rome, permit en 1686. la lecture de ce Livre dans l'étenduë de sa Juridiction, et la permission de l'Inquisition fut soutenuë par un Bref que le Pape Alexandre VIII. écrivit au Roy d'Espagne. Ce retour sur les Decrets de l'Inquisition excita bien de la dispute parce que nous n'avons point d'exemples semblables de Livres, qui aprés avoir souffert la censure, ayent été retirez de l'Index, si ce n'est le livre du Cardinal Bellarmin *de summo Pontifice,* qui fut defendu par Sixte V. et retiré de l'Index aprés la mort de ce Pape. Innocent XII. donna en 1692. un Decret pour faire examiner ce Livre de nouveau par une Congregation par-

Digitized by Google

ticuliere et l'affaire n'est point encore terminée à Rome[1].

Il y a plus de deux ans que quelques personnes revenans d'Espagne, apporterent le Livre avec elles sur l'estime qu on en faisoit dans ce païs-là. Ils donnerent à M. Anisson l'exemplaire qu'ils avoient pour le faire traduire en nôtre langue. Monsieur Anisson avant que de faire entreprendre la traduction de cet Ouvrage, alla chez Monsieur le Chancelier pour en obtenir le Privilege. Monsieur le Chancelier qui sçait l'Espagnol, pria M. Anisson de le luy laisser, afin de l'examiner luy-même. Il le parcourut, et dit à M. Anisson qu'il ne lui accorderoit point la permission pour ce Livre. La chose en étoit demeurée là, et les trois volumes Espagnols de la Religieuse furent portez à la Bibliotheque des Jesuites de la rue S. Jacques, où ils se voyent encore presentement. Il se passoit neanmoins des choses assez particulieres à l'occasion de ce Livre : car un Cordelier grand Predicateur d'Espagne écrivit à M. l'Evêque de Nisme pour le prier d'entreprendre la traduction de cet Ouvrage. M. de Nisme répondit aux honnêtetez du Cordelier, luy representant que le Livre n'auroit point en France tout le succés qu'il avoit en Espagne, à cause de la difference du genie de ces deux Nations. Le Cordelier

1 On verra, par un document cité plus loin, que des démarches faites auprès du pape Benoist XIII en 1793, ont renouvelé, sans plus de résultats, l'instance produite pour la béatification de Marie d'Agréda.

Digitized by Google

ne fut point satisfait qu'il n'eût répondu aux doutes qui luy étoient proposez; mais cela n'opera rien, comme tout le monde en est persuadé.

Deux particuliers ne laisserent point de travailler à la traduction de ce Livre. Le premier est M. Grenier, Conseiller au Bureau des Finances de Guienne, qui a fait imprimer à Perpignan en 1695. un abregé de la moitié de tout l'ouvrage, dans lequel il nous promet une version entiere. Le second est le Père Thomas Croset, qui a donné la même année à Marseille un volume de cette vie, qui en est la huitieme partie. Il est approuvé par deux Jesuites, par deux Augustins Docteurs de la Faculté de Paris, par plusieurs Recollets, et muni de la permission de M. Foresta qui étoit Grand-Vicaire et Official de cette Ville. A peine avoit-on vû le Livre à Paris, que Monsieur le Chancelier le fit supprimer, parce que le Privilege luy en avoit été surpris.

On ne demeura pas longtemps sans en parler, dans la vûë même de le censurer; et si la plûpart croyoient qu'il ne pouvoit y avoir dans cet ouvrage de fondement pour une censure, on écrivoient de plusieurs endroits, qu'on ne pouvoit pas concevoir que quelques personnes tinssent cette affaire de peu d'importance, et si ce n'étoit rien de remplir le monde de visions, de fables impertinentes et qui deshonorent la Religion. Où est, disoit-on, le zele de la verité? Avec ces sortes de mépris on lais-

Digitized by Google

sera tout courir, et on en viendra à ces temps dont parle l'Apôtre, où la solide pieté etant meprisée, on donnera dans les contes plus ridicules que ceux de l'Alcoran. On disoit que l'air de nouveauté dangereuse et la maniere affirmative dont on avance les rêveries qui y sont contenuës, étoit suffisante pour appuyer une qualification.

Mr l'Archevêque de Paris avec d'autres grands Prelats firent leurs plaintes à M. le Sindic de la Faculté de ce que des Docteurs de Paris approuvoient un livre aussi rempli de visions que le sont ceux de l'Abbesse d'Agreda. L'ouvrage fut dénoncé à l'assemblée du mois de May, et on choisit quatre Deputez qui l'ont examiné, outre M. le Doyen et M. le Syndic qui sont Deputez nez dans nos Assemblées. Les Cordeliers ne furent point contens de ce qu'on avoit choisi un Jacobin pour examiner le Livre de la Religieuse qui faisoit toujours parler Dieu en Scotiste. Ils croyoient avoir un fondement raisonnable de ce mécontentement, parce que les Jacobins avoient été les premiers à les traverser en Espagne et en Portugal à l'occasion de ce Livre, et qu'ils leur faisoient encore beaucoup de peine à Rome, où on travaille à la beatification de cette fille.

On reçut dans ce même temps des lettres d'Espagne qui faisoient voir l'estime particuliere qu'on avoit pour ce livre, ou à cause de la Sainteté de l'Auteur, ou à cause du genie de la Nation qui penche beaucoup vers les ou-

Digitized by Google

vrages d'imagination. On adressa aussi plusieurs memoires, soit au Roy, en luy disant qu'il n'y alloit pas moins que de la seureté de sa Couronne et de la tranquillité de l'Etat, d'empêcher la censure que la Faculté pourroit faire de cette vie; soit à la Faculté, en luy proposant des difficultez qui l'auroient pû empêcher de donner son jugement; mais toutes étoient prises de causes exterieures, et pas une de la doctrine contenuë dans l'ouvrage.

Les Cordeliers de Rome eurent des nouvelles du bruit qu'on excitoit à Paris au sujet de ce livre; on leur avoit mandé que la censure en étoit prête. Ils voulurent pousser des Cardinaux à en écrire en France; mais on leur representa que tout étoit trop avancé, et que leurs peines seroient inutiles. Ils envoyerent cependant des memoires pour faire en sorte d'arrêter le coup que la Faculté de Paris pourroit porter contre la Religieuse. Le premier jour de Juin étant arrivé, où on devoit voir les remarques que les Deputez avoient fait sur les propositions condamnables, on en presenta plus de soixante avec leur qualification, comme fausses, temeraires, scandaleuses, impies, conduisant à l'heresie, dérogeant à l'Evangile et à l'autorité de l'Eglise, qui offensent les oreilles chastes, qui sont injurieuses à Jesus-Christ enfin qui mettent dans la Religion des fables et des visions qui ne peuvent exposer l'Eglise qu'au mépris des impies

Digitized by Google

et des heretiques. Cette assemblée ne se passa pas si tranquillement, qu'il n'y eût des oppositions formées non seulement par les Cordeliers, mais par plusieurs autres Docteurs seculiers, qui soûtinrent qu'on n'avoit point conclu pour la pluralité. Deux ou trois jours aprés l'Assemblée on fit imprimer le sentiment des Deputez; ce qui offensa encore davantage ceux qui avoient soûtenu le livre de la Religieuse. Ils assuroient que nous n'avons point d'exemples dans toutes les censures de la Faculté, qu'on ait fait paroître auparavant le sentiment des Deputez. Il parut en trois ou quatre jours deux Pieces contre le Livre de l'Abbesse; la premiere est le sentiment des Deputez, la seconde est une piece qui a pour titre, *Lettre à Messieurs les Doyen, Syndic et Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris*. On ne sçait point qui en est l'auteur, mais quelques personnes croyent que l'on a poussé trop fort le livre de la Religieuse, et qu'on ne l'épargne point assez. Il est vray qu'on y dit que ce livre ne va pas moins qu'à renverser les fondemens de la Religion, à en affaiblir les Mysteres en les tournant en espece de Scene, et à introduire dans l'Eglise des visions chimeriques; mais il n'y a rien dans cette lettre qui n'ait été avancé dans le sentiment des Deputez et dans d'autres pieces que nous donnerons.

La resolution de censurer le livre étant prise, on donna plusieurs projets de censure. On disoit qu'il fal-

Digitized by Google

loit qualifier l'ouvrage en general, *in globo*, sans en rapporter de propositions. D'autres croyoient qu'il falloit faire quelque chose de plus, qui étoit de donner quatre ou cinq propositions de celles qui sont les plus dangereuses, et condamner le reste en general; mais on a pris une voye toute differente : car on a rapporté plus de soixante propositions. Il est vray qu'il y en a qui sont dangereuses; mais il y en aussi qui peuvent être soutenuës. Il y a même quelques Docteurs qui ont été jusqu'à dire que la censure qu'on faisoit de quelques-unes était heretique.

L'exemplaire que possède la bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris de la traduction française de la *Cité Mystique* de Marie d'Agréda (Bruxelles, 1715), est accompagné de deux des écrits dont parle le document que nous venons de reproduire.

L'un d'eux, imprimé à Paris, par Louis Josse, en 1696, porte le titre suivant :

« Censure faite par la Faculté de théologie de Paris d'un livre ayant pour titre, etc. »

La Faculté de théologie de Paris, réunie en Sorbonne, le 2 mai 1696, est saisie de l'examen du livre de Marie d'Agréda. Cet examen est l'objet de 32 assemblées, dans

Digitized by Google

lesquelles sont entendus 152 docteurs; chaque point y est discuté et controversé, et le 17 septembre, la Faculté déclare que le livre mérite condamnation.

Cette opinion est émise dans l'exposé du jugement de la Faculté, que si Marie d'Agréda n'a pas dessein de se jouer de ses lecteurs, elle se trompe du moins elle-même en voulant faire passer des fables, des badineries, des fictions et des erreurs dont Dieu ne peut être l'auteur, pour des mystères qui lui ont été révélés d'une manière toute divine.

Nous trouvons en outre, dans cette espèce de profession de foi de la Faculté de théologie, cette déclaration dont l'importance est grande aujourd'hui : « Qu'elle croit avec l'Église que, par un privilége de Dieu tout particulier, la très-sainte Vierge a été exempte de tous péchés, même véniels. Qu'elle se tient au sentiment de ses pères touchant la conception de la Vierge sainte et immaculée, savoir, qu'elle a été préservée dans sa conception de la tache du péché originel. »

Il nous a paru intéressant de recueillir cette opinion, qui date aujourd'hui de cent cinquante-neuf ans.

Le second écrit, compris dans le premier volume de la *Cité mystique*, discute la censure dont nous venons de parler. Cet écrit est en latin; il se compose de 96 pages, imprimées à Cologne en 1697, il a pour titre :

« Censura censuræ seu confutatio sententiæ DD.

Digitized by Google

deputatorum Facultatis theologiæ Parisiensis de propositionibus per illos excerptis e tomo primo vitæ SS. Virginis.... cui expressus latinè titulus est : *Mystica Civitas Dei.* »

Un autre document vient entre nos mains : c'est la copie manuscrite, trouvée dans un exemplaire incomplet de l'édition in-8° de la *Cité de Dieu* (Bruxelles, *Foppens*, 1717), d'un décret du pape Benoît XIII relatif à l'enquête faite, en 1729, pour la canonisation de la sœur Marie d'Agréda. Ce document est important pour nous, en ce qu'il constate d'une manière formelle des démarches qui ont été mises en doute, et qui du reste ont été sans résultat.

Decretum Benedicti XIII.

Santissimus D. N. Benedictus XIII, ad humillimas preces postulatoris causæ beatificationis et canonisationis servæ Dei Mariæ de Jesu de Agreda, per organum R. P. D. Pitoni episcopi Imeriæ, Santitatis Suæ auditoris, mediante ejus rescripto, sub infrascripta die mandavit ut causa predictæ servæ Dei prosequatur in sacra Rituum Congregatione, absque novo examine librorum

Digitized by Google

Misticæ civitatis Dei, iidem libri retineri et legi possint; et ita, etc., die 21 martis 1729.

Ita reperitur in registris decretorum Congregationis sacrorum rituum in fidem D. N. card. Coscia.

Loco sigilli ✝

M. N. Tedeschi archiepisc. Apanenus. Romæ typis R. Cameræ apost. 1729.

FIN DE L'APPENDICE.

Digitized by Google

TABLE

ET

SOMMAIRES DES LETTRES

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE.

PARIS — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
Quai des Grands-Augustins, 55.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

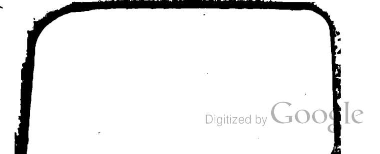
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

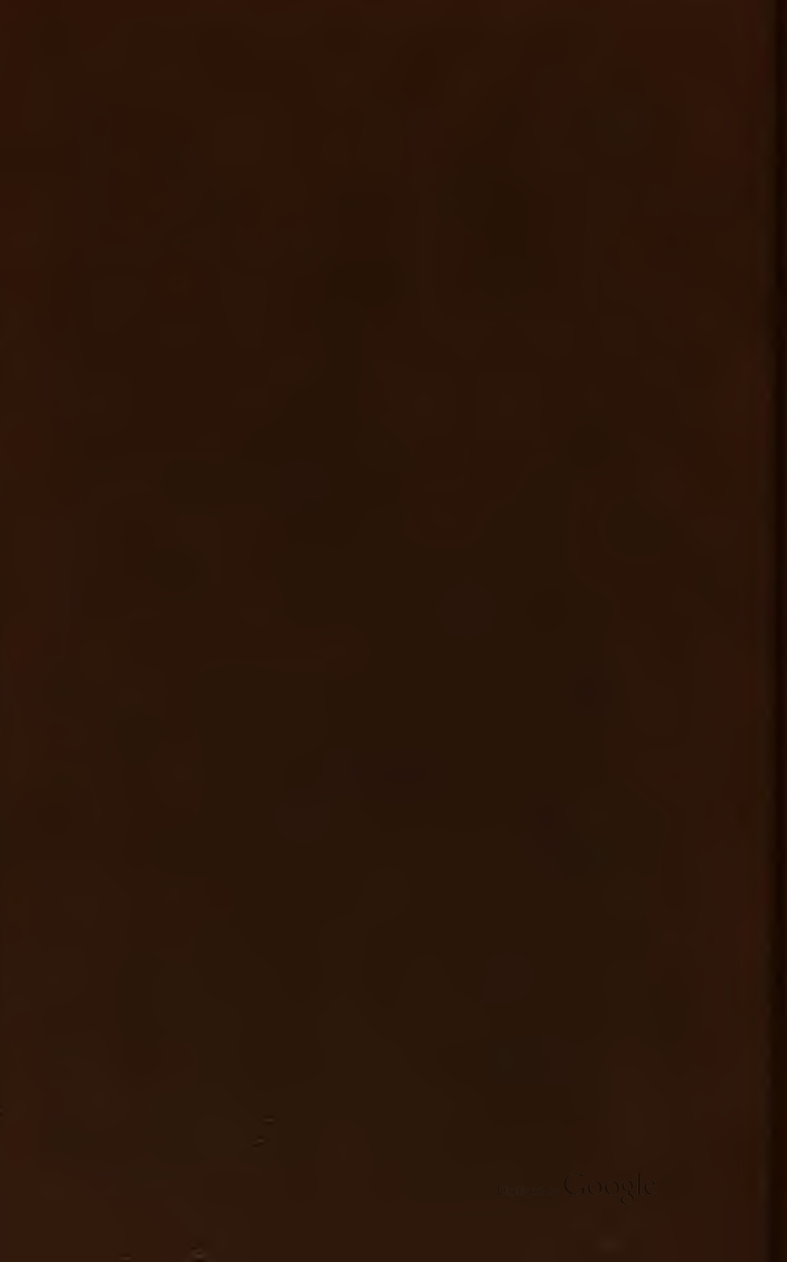
Rueyfchmid	11/9/83 A.5	

form 410

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google